CLARA SABINNE

TÉMOIGNAGE & DOCUMENT

MON FILS S'EST CONVERTI À L'ISLAM

MÊME PAS PEUR...



ÉDITIONS LA BOÎTE À PANDORE

MON FILS S'EST CONVERTI À L'ISLAM

MÊME PAS PEUR...

À mes fils que j’aime tant.

À la vie aussi, souvent surprenante,
parfois douloureuse, jamais ennuyante.

Oui, à la vie.

L’AUBE

Dimanche 15 mai 2011, 5 h 21 du matin.

Cette date, cette heure précise, sont ancrées à jamais dans ma mémoire. Tout comme un traumatisme vous marque à vie, tout comme certaines amours vous collent à la peau ou comme une chanson vous obsède la journée durant ; le 15 mai – 5 h 21 du matin s’est engouffré dans mon existence sans que je ne le voie arriver, sans que je ne devine sa venue imminente. C’est mon tsunami à moi, mon Katrina et mon Tchernobyl à la fois, c’est la vie qui me joue un tour de tordu. Quels démons souhaite-telle soudain me voir combattre ? Sont-ils en moi ou en dehors de moi ? Ce matin-là, je ne le sais pas.

Quand je pense que la nuit précédente, je rêvais que le plafond me tombait sur la tête.… Moi qui me souhaite des nuits douces, emplies d’images positives, je n’ai pas aimé le réveil.

Heureusement la journée du 14 s’annonçait belle, mon grand garçon Simon nous avait rejoints pour fêter les 17 ans de Thibaut, son cadet. Juste un aller-retour d’Istanbul où Simon passait 6 mois, avant de commencer l’université en septembre. Je suis allée le chercher à l’aéroport. Lorsque Thibaut nous ouvrit la porte, il mit trois secondes à comprendre, son cerveau avait besoin de temps pour digérer ce que ses yeux contemplaient : son grand frère, son grand frère tout chéri était là, devant lui.

Quel bonheur pour les deux garçons de se retrouver ! Ils se sont littéralement sauté dessus. Du haut de son mètre quatre-vingt-six, Thibaut prit Simon dans ses bras et le décolla de cinq centimètres au-dessus du sol. Il tournait sur lui-même et l’emmenait dans sa ronde. Les rires, les baisers, les : « Lâche-moi ! », les embrassades qui recommencent, les : « Ça alors, c’est toi ! », les : « Mais, c’est génial ! » Les : « Merci maman ! », les : « Waouh, Simon est de retour ! » L’amour qui dégouline des câlins, des touchers, des regards, des éclats de voix, des silences, des pauses et la ronde qui nous emmène encore tous les trois, blottis les uns contre les autres, heureux. Infiniment heureux, un moment béni, unique, divin.

Oui la vie était belle ce vendredi 13 mai. Je me suis endormie comblée, mon cœur de maman gonflé et reconnaissant pour ces heures de bonheur intense. Alors pourquoi ce rêve de plafond qui me tombait sur la tête ? Qu’est-ce que mon inconscient essayait de dire que je ne souhaitais pas entendre ? J’exècre cette absence de contrôle de mes pensées la nuit, ces images non choisies qui surgissent de je ne sais où et que certains s’amusent à décortiquer pour transmettre les messages que nous sommes censés comprendre. Moi, je suis du genre basique, le jour je fais face et j’assume les événements, je les prends comme ils arrivent et je les traite un à la fois. La nuit, je suis au repos et au minimum j’attends de ces heures calmes qu’elles me vident la tête et m’apportent la sérénité, au mieux qu’elles me remplissent d’une bonne énergie. Certainement pas qu’elles m’effrayent ou me déstabilisent.

Le samedi 14 se passe dans la joie, nous partageons un repas de famille avec mes neveux et nièces en l’honneur de Thibaut. Les conversations animées et la balade digestive le long du fleuve sont suivies par une soirée festive, entourés d’amis pour le traditionnel dîner d’anniversaire. Nous ne rentrons pas trop tard car Thibaut a prévu de sortir en discothèque pendant que Simon part retrouver quelques copains. Je me couche, le téléphone portable posé sur la table de nuit, juste au cas où un des garçons aurait besoin d’une maman-taxi. Oui, étrangement parfois, le dernier bus les oublie.

Je m’endors facilement. Demain, je profiterai encore de chaque minute passée en compagnie de Simon avant qu’il ne retrouve son père en soirée et reparte à Istanbul le lundi matin pour reprendre ses cours de turc. J’entends un des garçons rentrer vers minuit, le second tourne les clés dans la porte

à 1 h 46. Ils ont été raisonnables, je suis rassurée de les savoir sains et saufs. Je n'ai plus besoin de rester en mode veille, je me laisse sombrer dans un sommeil plus profond, les enfants sont dans leur lit, tout va bien.

Ou du moins, tout allait bien…

Jusqu'à ce qu'un bruit me réveille.

Est-ce que cela vient de dehors ? Je tends l'oreille, j'entends quelqu'un bouger, la lumière dans le couloir s'allume un court instant, avant que le noir ne réapparaisse sous ma porte. En temps normal je ne me poserais aucune question. Deux grands adolescents dorment à l'étage, à quelques mètres de moi. Il arrive souvent que l'un d'eux se lève la nuit et passe devant ma chambre pour aller à la salle de bains, avant de replonger sous la couette. Pas de quoi fouetter un chat, aucune raison de s'inquiéter. Pourtant, ce 15 mai à 5 h 21, au lieu de me retourner dans mon lit et de continuer ma nuit, j'allume la lampe de chevet et je m'assieds sur le bord du matelas. Ma respiration s'accélère, mon estomac se tord, les boyaux se tirebouchonnent, mes mains deviennent moites, les larmes me montent aux yeux, avant même que je ne mette des mots sur ce que je ressens. Une peur instinctive s'empare de moi. Je me lève d'un bond, je tourne dans la pièce sans parvenir à calmer ma respiration. Je suis perdue, totalement perdue. J'ouvre la porte de ma chambre et je découvre que, comme je le soupçonnais, c'est bien sous celle de Simon qu'un rayon de lumière apparaît. Je recule le plus silencieusement possible et je prends mon visage entre les paumes de mes mains. Je suis tétanisée. Je supplie :

– Seigneur, je t'en prie aide-moi. Fais que ce ne soit pas cela, je t'en supplie. Et si ma peur est fondée, aide-moi à trouver les mots justes, aide-moi à ne pas avoir peur. Aide-moi !

Pourquoi cette intuition si vivace, comme une évidence qui m'explose à la face ? Pourquoi cette panique qui m'envahit et que la prière ne calme guère ? Je suis profondément croyante, peu pratiquante, mais je prie à longueur de journée, comme si mon canal de communication avec le divin était en permanence ouvert. Alors pourquoi cette frayeur à la pensée que Simon se serait levé pour prier ? Et pourquoi envisager une seconde qu'il prie ? Il pourrait avoir une insomnie, il pourrait avoir une envie de lire, il pourrait s'être simplement levé pour aller aux toilettes et il va bien vite se rendormir. Il pourrait.… Oui, bien sûr, c'est cela qu'il fait, c'est simple, naturel, évident.

Je cogne mon front contre le mur, je me souviens. Simon, mon Simon.

Une année plus tôt, quelques mois avant de passer son bac, il avait trouvé sa voie. Il allait entreprendre des études de droit, il songeait à devenir avocat, il s'imaginait bien en défenseur de belles causes. Son père et moi étions contents : bon diplôme, bon choix. Cet enfant ne nous avait décidément jamais causé le moindre souci, il réussissait même à choisir des études sérieuses quelques mois avant son bac, de quoi ne pas s'inquiéter et avoir le temps de lui trouver une chambre d'étudiant convenable.

Et puis, un dimanche soir fin avril, il m'avoua ne pas être certain d'avoir envie de commencer l'université dès septembre. Avant de se lancer dans un cursus ardu, il rêvait de prendre une année sabbatique pour voyager, vivre à l'étranger et apprendre une langue étrangère. J'étais consciente que les futures études de droit allaient demander un grand investissement de sa part et qu'il lui faudrait une motivation sans faille pour réussir. J'avais vu trop de jeunes autour de moi perdre une ou deux années à l'université par manque de maturité ou carence de volonté. Ces jeunes devaient ensuite vivre avec un sentiment d'échec pas toujours facile à surmonter. Je préférais éviter que mon Simon ne se retrouve dans une telle situation. Adepte du « surtout pas de regrets », je crois qu'il est gérable de se planter puis de se relever. Par contre, il est moins aisé de vivre avec des « si j'avais pu »… Je

proposai à Simon de s'octroyer cette année sabbatique et tant pis pour les programmes d'étudiants déjà clôturés, nous allions nous débrouiller sans eux.

Une année sabbatique d'accord, cependant pas question de farniente. Que pourrait faire Simon de cette année que son père et moi étions prêts à lui offrir ? Son papa proposa qu'il apprenne l'allemand. Ni Simon ni moi n'étions attirés par cette langue, par contre le turc nous semblait une excellente idée. Non seulement Simon avait déjà quelques copains turcs, mais de plus son père avait vécu cinq années avec une femme originaire d'Izmir. Simon aimait cette langue qu'il avait souvent entendu pratiquer entre cette femme et son fils qui habitaient chez Paul, mon exmari. Quant à moi, convaincue de l'importance grandissante de la Turquie dans le monde des affaires, je savais que très peu de non-Turcs parlent turc, il me semblait donc logique d'encourager Simon à apprendre cette langue qui l'attirait. Je lui trouvai des cours de janvier à juin, à Istanbul.

Simon était fou de bonheur, d'autant plus qu'il fut décidé que de septembre à décembre, il irait dans ma famille au Canada pour pratiquer son anglais et travailler comme bénévole dans quelques associations caritatives. L'année sabbatique rêvée de mon grand garçon se dessinait bien, il termina son année scolaire avec succès et après un été agréable, il partit au Canada chez des cousins. Mon grand-père maternel venait de Toronto, il quitta sa ville natale pour s'engager comme capitaine dans la cavalerie pour sauver la vieille Europe de l'oppresseur allemand. Il rencontra ma grand-mère âgée de seize ans, belle, passionnée. Après la guerre, et deux années d'échanges de lettres romantiques, il revint l'épouser et fonda notre branche de la famille. Comme le patriarche venait d'une famille de neuf enfants, maman avait une flopée de cousins qui vivaient de l'autre côté de l'océan. Mon fils partit vivre chez la délicieuse Elaine et son mari Alan qui devinrent bien vite les grands-parents canadiens de mon Simon.

Dès le début, William, un cousin de sa génération, le prit sous son aile et se chargea de la partie sorties, visites, amusements du séjour. Elaine de son côté, très active dans la communauté protestante locale, le présenta à deux associations dans lesquelles Simon s'investit avec plaisir. Quelques heures par jour, il servait des repas pour les plus démunis et s'occupait d'un vestiaire où les familles pauvres se procuraient vêtements et ustensiles variés. Il accompagna aussi Elaine à l'église chaque dimanche et il rejoignit un groupe de jeunes qui lisaient l'Évangile ensemble les lundis soir avant de partager des hamburgers moelleux et dégoulinants tout en refaisant le monde.

Je ne suis pas une pratiquante assidue. Quant au papa de mes enfants, il était allergique à l'église et à la plupart des religieux, alors que son propre père était proche de l'Opus Dei… Ceci explique-t-il cela ? Je ne peux le dire. Ce qui est certain, c'est que Paul ne m'encourageait pas à emmener les enfants à la messe. Je les y conduisais une fois par mois pour semer un peu de pratique religieuse dans leur vie. Nous avions aussi l'habitude, les garçons et moi, de nous asseoir par terre autour d'une bougie et de prier à voix haute. Chacun à notre tour, nous demandions tout ce dont nous avions envie. Cela pouvait aller de « Seigneur aide-moi à être plus gentil avec un tel. », à « Protège les gens qui dorment dans la rue, guéris le chat de la voisine, fais que les professeurs soient en grève demain, répare ma bicyclette, dessinemoi de beaux rêves, ou fais que j'arrête de tousser la nuit afin que maman dorme mieux. » J'avais le souhait de transmettre à mes fils le plaisir de prier les uns pour les autres. Je désirais qu'ils aient la certitude que Dieu nous aime et nous protège. Nous ne passions pas de longues heures dans les églises, cependant Dieu était bien présent dans leur vie, depuis leur plus tendre enfance.

Ce fut un changement pour Simon de pratiquer sa foi de façon si active à Toronto. Il aima le partage de la spiritualité, la communauté tournée vers l'accueil et le don à l'autre, les échanges d'idées, la solidarité. Il se sentit plus proche de Dieu et eut envie de s'investir davantage dans sa foi. Il se perçut

comme un privilégié, gâté par la vie. Conscient de sa chance, son idéal le poussait à avoir envie de donner en retour. C'est un fils plus mature, toujours aussi doux, calme et bon qui nous revint du Canada. Une flamme nouvelle brûlait en lui, une soif d'absolu illuminait son regard. Une sérénité étonnante se dégageait de sa personne. Une force nouvelle, dont je n'imaginais pas encore l'ampleur, mûrissait en lui.

Simon rentra chez nous le 16 décembre dernier, il repartit en Turquie le 2 janvier. Ces quelques jours furent divisés entre la maison de son père et la mienne, ses amis et les fêtes de Noël où nous courions beaucoup pour visiter la famille. Simon nous avait manqué à tous, il me fallait le partager avec les autres. En fin de compte, je passai peu d'heures en sa compagnie et pratiquement aucune en tête-à-tête. Je constatais qu'il était heureux, qu'il allait bien et qu'il se transformait en un homme dont j'étais fière. Je savais que cette année il la passerait à l'étranger, j'étais déjà contente d'avoir pu le voir entre ses deux séjours. Je m'étais programmée pour de vraies retrouvailles fin juin. J'apprenais la patience.

Alors qu'il fut entouré et choyé au Canada, Simon ne se plut pas chez le couple qui lui louait une chambre à Istanbul. Ces gens s'avérèrent moins charmants qu'il n'y paraissait et leur appartement se trouvait à près de deux heures en transport de l'école où Simon étudiait le turc. Début février, il déménagea dans une maison pour étudiants où de nouveau il ne resta qu'un mois, le temps que ses amis turcs lui trouvent un autre logement. Il nous annonça fin février qu'il déménageait encore et que cette fois serait la bonne, car « on » lui avait trouvé une chambre, en plein cœur de la vieille ville, à cinq minutes de la Mosquée bleue et pas trop loin de son école.

Simon avait 18 ans, il était grand, il gérait sa vie. Je ne me suis pas demandé qui était ce « on » qui lui avait procuré cette nouvelle adresse. Je ne me suis pas non plus inquiétée au sujet des jeunes avec qui il partageait son logement, je lui faisais confiance. Tout ce que je savais c'est qu'il s'agissait d'une maison qui accueillait des garçons turcs, âgés de 15 à 20 ans. Ces jeunes étudiaient dans les écoles élitistes d'Istanbul, la plupart venaient de villes ou de villages éloignés, ils ne rentraient chez eux que tous les trois mois. Cet environnement me paraissait idéal pour sa pratique quotidienne de la langue, je n'entrevoyais aucune raison de me tracasser.

À la mi-avril, les vacances de Pâques s'annoncèrent. J'emmenai Thibaut pour quelques jours à Istanbul. Je connaissais bien cette ville où naquit ma grande amie Sophia. J'y passai cinq magnifiques journées et soirées en compagnie de mes deux fils. Simon nous fit visiter sa maison en me demandant au préalable de changer mon jeans pour une jupe longue, d'éviter tout décolleté et de porter mon écharpe sur les cheveux. Cette requête m'a un brin titillée, mais puisque j'avais les vêtements qu'il demandait, je me suis pliée à son souhait sans trop de réticence, juste un léger désagrément que je rejetai en me disant : « À Rome, on fait comme les Romains ! »

Nous rencontrâmes le directeur des lieux qui nous accueillit avec courtoisie. Nous laissâmes nos chaussures en bas et commençâmes notre ascension vers les étages. Les jeunes, croisés dans les escaliers, avaient tous l'air d'apprécier Simon, ils souriaient gentiment à Thibaut et me montraient un respect étonnant, une distance certaine. Ils ne croisaient mes yeux que rapidement et baissaient ensuite le regard. Si d'habitude j'avais une bonne relation avec les amis de mes fils que je taquinais et que j'embrassais, je comprenais qu'ici la barrière de la langue et le fait que je les apercevais pour la première fois générait de la timidité. Pourtant, je devinais une autre cause, sans doute culturelle, derrière leur attitude délibérément réservée.

Simon nous expliqua plus tard combien la mère est estimée dans la culture turque et musulmane. Le Prophète avait un grand respect pour les femmes et davantage encore pour les mères. Simon nous

récita une phrase du Prophète : « Le Paradis est aux pieds de ta mère. » Il la balança à Thibaut un matin où le cadet se montra un peu énervé à mon égard. J'ai adoré cette phrase : « Le Paradis est aux pieds de ta mère. » J'avoue que depuis, je me suis plus d'une fois amusée à demander à mes fils : « Aux pieds de qui est le Paradis ?… » Du miel pour mes oreilles !

Notre visite des lieux se poursuivit. Je fus surprise de constater que Simon partageait une chambre avec trois autres étudiants. Dans une espace exigu, quatre lits en hauteur, 90 cm de large chacun, étaient accolés les uns aux autres et coincés entre la porte et la fenêtre. Sous les lits, quatre bureaux et quatre armoires avec quatre chaises à roulettes qui se faisaient un chemin comme elles pouvaient entre tout ce bois. L'ensemble était, je l'avoue, conçu avec intelligence. Pourtant, constater que mon fils vivait là-dedans, me perturbait. J'ai toujours eu besoin de mon espace, je considérais l'intimité d'une chambre d'adolescent pratiquement sacrée. Au pensionnat, de 12 à 14 ans je dormais en dortoir, un rideau me séparait de mes voisines, j'avais donc mon petit carré à moi toute seule. Ensuite de 14 à 16 ans, nous partagions une chambre à deux et dès 17 ans nous avions une chambre seule. Alors, imaginer mon Simon, jeune adulte serré dans une boîte à sardines, me consternait. Par contre, lui souriait et affirmait que c'était sympa et qu'il arrivait à bien dormir et bien travailler, malgré la proximité effarante de ses compères. Oui, Simon était rayonnant. Je n'avais donc pas de souci à me faire.

Au dernier étage, une grande pièce surplombait la vieille ville. La vue était magnifique. Simon nous expliqua que c'était à la fois le lieu où ils se réunissaient tous et la salle de prière. De fait, une haute pile de tapis était rangée dans un coin. Nous nous installâmes sur des coussins et Simon nous servit du thé et une multitude de gâteaux turcs qu'il nous avait achetés. Mon fils semblait avoir déjà appris l'art local de recevoir. En fait, mon garçon était comme un poisson dans l'eau. Il maîtrisait étonnamment bien la langue après moins de quatre mois d'immersion, il s'était aussi adapté à la culture et au mode de vie des Turcs. Il s'adressait à tous, jeunes ou moins jeunes avec douceur et respect, que ce soit pour demander une information à un passant, commander un repas ou plaisanter avec un chauffeur de taxi. Tous lui souriaient. Il avait été adopté par la ville et ses habitants, et il le leur rendait bien, un bonheur contagieux se dégageait de sa personne.

J'observais son intégration avec admiration, épatée que tous ces gens se montrent si gentils avec lui. Sa connaissance d'Istanbul, de son histoire, des lieux touristiques et des quartiers plus anonymes était impressionnante. Il citait même des versets du Coran et je l'écoutais, fière de son ouverture d'esprit et de sa curiosité. Il vivait avec des jeunes musulmans pratiquants, il était donc naturel qu'il s'intéresse à leur religion. Je trouvais admirable d'ailleurs que ses nouveaux amis aient si bien accueilli ce chrétien et que tout ce petit monde vive en pleine harmonie.

Simon nous expliqua que ses colocataires se rassemblaient dans cette salle pour les prières du soir, de la nuit et du matin avant l'école. J'imaginais tous ces adolescents priant ensemble et laissant mon Simon dormir dans son lit. Je lui demandai :

– Cela ne pose-t-il pas de problème que tu ne pries pas avec eux ?

Il me répondit :

– Aucun problème.

Pour moi le sujet était clos et tout allait bien dans le meilleur des mondes. Simon nous fit visiter Istanbul comme s'il y avait toujours vécu. Nous passâmes cinq journées magnifiques, à trois. Après notre départ, son père lui rendit visite avec sa compagne. Simon rejoua le guide le temps d'un week-end.

Dès son retour d'Istanbul, son papa me téléphona. Il était inquiet, très inquiet. Loin d'être un imbécile, Paul n'en reste pas moins un être plutôt angoissé qui envisage plus souvent le pire que moi. Alors, quand il me dit :

– Je crois que Simon est devenu musulman.

En pensée, j'ai pouffé de rire. Le moment n'était pas propice à la moquerie. Le malaise de Paul était bien réel. Surtout ne pas le laisser me contaminer ! Je me suis efforcée de prendre une voix confiante et assertive pour lui rétorquer :

– Ce n'est pas parce qu'il y a une salle de prière dans sa maison que Simon prie avec les autres.

– Il n'y a pas que la salle de prière. Simon n'a pas pris un seul verre de vin durant le week-end, cela ne lui ressemble pas.

– Moi non plus je ne bois pas beaucoup de vin. Si cela se trouve, Simon a hérité de ma préférence pour l'eau…

Difficile à croire pour Paul qui possède une cave sublime et déguste un grand cru chaque fois qu'il le peut. Cela faisait déjà quelques années qu'il initiait ses fils à l'œnologie, il ne comprenait donc pas l'abstinence soudaine de Simon. Je lui répondis :

– Il connaît le prix exorbitant des bons vins à la carte des restaurants et il a sans doute préféré t'éviter cette dépense.

Paul n'était toujours pas convaincu. Je lui racontai alors que Simon était allé à la messe tous les dimanches à Toronto et qu'il y avait suivi une lecture de l'Évangile les lundis. J'affirmai qu'au Canada sa foi s'était renforcée, il était possible qu'il cesse de boire pour le moment par respect pour les musulmans qui l'entouraient et l'accueillaient. Il n'y avait aucune raison de s'inquiéter.

Simon n'en avait plus que pour deux mois à Istanbul, bientôt il serait de retour chez nous. Je terminai notre conversation en lui demandant de faire confiance à son fils qui était un jeune homme mûr et équilibré, pas influençable pour deux sous. Simon allait bien, tout allait bien. Paul raccrocha perplexe, pas encore rassuré.

Angoisse quand tu nous tiens…

LE DÉSARROI

Dimanche 15 mai 2011, 5 h 21 du matin. Pourquoi envisager une seconde que Simon se soit levé pour prier ? Il pourrait avoir une insomnie, il pourrait avoir envie de lire, il pourrait s'être juste éveillé pour aller aux toilettes et il va bien vite se rendormir.

Il pourrait.…

Oui, bien sûr, c'est cela qu'il fait, c'est simple, naturel, évident.

Évident ? Ce qui est évident, c'est cette partie de mon être qui a compris avant de voir, cette petite voix qui sait et me le crie, cette panique qu'il me faut dompter avant d'agir. Je prends quelques respirations profondes, j'expire par le ventre pour essayer de calmer les émotions puissantes qui se bousculent en moi.

Je sors dans le couloir et je m'approche à pas de loup de la chambre de mon aîné. Une dernière pensée suppliante lancée aux cieux avant que, tremblante, je ne frappe à la porte qui nous sépare. Je tourne la clenche, Simon est debout dans le noir, il me semble immense avec ses 14 centimètres de plus que moi. Il est si près que je pourrais entendre son cœur battre si le mien ne bondissait avec tant de vacarme dans ma poitrine. Sans réfléchir, je le prends dans mes bras, je le presse contre moi. Il baisse la tête contre mon épaule et laisse le poids de son corps s'appuyer contre le mien. Il garde le silence. Dans un murmure, en caressant son dos je demande :

– Chéri, veux-tu bien me faire confiance ?

D'un mouvement léger, il acquiesce sans parler. Les mots me semblent impossibles à prononcer, pourtant j'ose :

– T'es-tu levé pour faire la prière ?

Nouveau haussement des épaules qui confirme. Je lui passe la main dans les cheveux. Il redevient mon petit garçon et il se blottit davantage contre moi. Je poursuis dans un souffle :

– Cela signifie-t-il que tu t'es converti à l'islam ?

Simon se redresse et confirme : « Oui. »

J'ai besoin de le ramener à moi, je l'entoure un moment de mes bras. Il se laisse faire. Le temps s'arrête, nous restons immobiles quelques secondes, une éternité avant que je ne reprenne mes esprits. J'allume la lumière, je frôle sa joue du bout des doigts, puis je m'éloigne pour m'asseoir au bord de son grand lit. Il me regarde, m'observe, je lui jette un coup d'œil avant de respirer profondément et de ployer la tête sous le poids de cette nouvelle effarante. Je suis anéantie.

Mon fils, mon enfant est devenu musulman…

Voilà les mots sont dits, ils sont écrits.

Peut-on les effacer, revenir en arrière ? Faire comme si cela n'était pas ? Peut-on ?

La nuit précédente j'avais rêvé que le plafond me tombait sur la tête.… folle la vie, oui. Folle, complètement. Il m'est impossible de me lever et de retourner me coucher comme si de rien n'était. Dehors le jour s'éveille. Mon regard est attiré par le tapis de prière placé un peu de biais entre la

fenêtre et l'autre côté du lit. Un intrus dans la pièce.

Et pourtant, j'imagine qu'il va falloir que je m'y fasse. Oui, Simon s'est converti à l'islam. Ceci est bien réel, le tapis me le rappelle, il me nargue ! Il fait désormais partie de la vie de mon garçon.

Mon regard revient vers Simon. À quoi pense-t-il ? Est-il soulagé ? Craint- il ma réaction ? Je perçois son inquiétude, il ne prend pas l'initiative de parler, un peu comme si la balle était dans mon camp. Je suis l'adulte, je suis la maman, c'est moi la grande. Qui se soucie qu'à cet instant précis je sois paumée, petite, minuscule face à ce chamboulement ? Je n'en reste pas moins la maman, la géante aux yeux de mon fils. Je lui prends la main et l'attire pour qu'il s'installe à mes côtés. Nous allons passer une trentaine de minutes à parler. Je pose des questions, je fais des commentaires, je glisse des phrases pas toujours intelligentes. Mon ton est tout d'abord doux car je sens que Simon a besoin d'être rassuré. Ensuite, je passe de l'incrédulité à la perplexité, j'en arrive même à l'ironie. Les sous-entendus qui survolent mes propos deviennent sarcasmes, je suis à la limite de manquer de respect à mon fils. Je blesse mon garçon sans le vouloir. J'ai besoin de rire aussi, de dédramatiser et je dis alors n'importe quoi. Je flirte avec la méchanceté et je n'en suis pas fière.

Je commence par demander tendrement:

– Ce sont les gens que tu côtoies à Istanbul qui t'ont converti ?

Je pense « embrigadé », mais je m'abstiens de le clamer.

Tout d'un coup, tous ces individus me semblent beaucoup moins sympathiques. Facile pour eux d'être accueillants avec un converti. Sacré jackpot un petit chrétien qui choisit l'islam, bien sûr qu'on va être gentil avec lui ! Et si ma voix est douce, la question commence déjà à manquer de courtoisie. Mon Simon a-t-il été influencé ? Serait-il faible ? Est-ce que je le méconnais à ce point ? Connaît-on jamais vraiment son enfant devenu adulte ? Je ne sais pas, j'apprends au fur et à mesure que mes enfants avancent dans la vie, j'apprends mon rôle de maman et je progresse à leurs côtés. La profondeur de mon ignorance m'éclate à la figure encore davantage lorsqu'il me répond :

– J'ai embrassé l'islam avant de partir en Turquie.

Avant de partir en Turquie ? Comment cela est-il possible ? Il n'est resté que deux semaines chez nous, et c'était pendant les fêtes de Noël… Sans compter qu'au Canada, durant trois mois il avait pratiqué sa foi davantage que beaucoup de chrétiens. Alors là, il est peu d'affirmer que je ne comprenais plus rien !

Comment a-t-il pu nous cacher cela, me le cacher à moi ? Je suis consternée.

Simon tente de m'expliquer que ce n'était pas programmé. Le 23 décembre, il avait assisté à l'une de ces réunions où il discutait de spiritualité et de philosophie avec ses amis musulmans. Ils ont prié ensemble et Simon leur a demandé de lui apprendre à prier comme eux. Le plus âgé du groupe, un professeur de religion lui a répondu :

– Ce n'est pas vraiment cela que tu souhaites, Simon.

Simon a acquiescé, il semblait vouloir davantage. Il s'est converti ce soir-là, à deux jours de Noël, sans rien dire à personne. Quelques versets du Coran récités, répétés en suivant chaque mot prononcé par un ami musulman qui lui tenait les mains, et voilà mon fils devenu musulman. Aussi simplement que cela. Rien de bien compliqué.

Une révolution dans sa vie et il l'a portée tout seul.
Un secret énorme qu'il garde depuis presque cinq mois.

Et moi qui nous croyais proches…

Il me raconte qu'il connaît plusieurs convertis qui ont été rejetés par leur famille et qu'il avait eu peur de nous parler avant de partir pour la Turquie. Comme je le comprends ! Malin le fils. Un brin manipulateur aussi quand j'y songe, même si bien vite je rejette cette pensée désagréable. Il est clair que jamais son père ne l'aurait laissé partir dans ces conditions, même moi j'aurais eu du mal. Combien il avait été sage de ne rien dire ! Que de conflits cela aurait créés entre Paul qui se serait opposé à son départ, et moi qui aurais souhaité accorder ma confiance à notre fils tout en étant paniquée de le savoir immergé dans un pays musulman, même si officiellement laïque.

Alors oui, il a eu raison de ne rien dire avant de disparaître pour six mois. Et oui, derrière ma tendresse affichée, je suis terrorisée. Je ne connais pratiquement rien de l'islam hormis le ramadan, la fête du mouton, le pèlerinage à la Mecque, l'aumône obligatoire et l'appel à la prière proclamé du haut des minarets. Je ne fréquente guère de musulmans, excepté un collègue dont j'admire la volonté durant le ramadan et une jeune fille au pair qui s'est bien occupée de mes enfants petits.

Tout éduquée que je crois être, j'avoue avoir la tête bourrée d'amalgames imbéciles tels que : musulmans-terroristes aux regards sombres et durs, musulmans-irrespectueux à l'égard des femmes, musulmans-machistes pour qui la place de la gente féminine est essentiellement à la cuisine, musulmans dont il faut se méfier. Musulmanes qui imposent leur voile, musulmanes soumises qui baissent les yeux, musulmanes qui acceptent d'être reléguées à l'arrière dans les mosquées.

Musulmans…
Islam que je ne connais pas.
Et, Simon qui est assis à côté de moi.

Ne pas laisser les préjugés envahir mon esprit, ne pas jeter la pierre, ne pas dire de choses impardonnables. Essayer de faire le tri. Rester sincère aussi, ne pas nier la trouille qui gronde bel et bien en moi. Je sais que la peur découle de l'ignorance, Simon me le rappelle. Je lui promets que je vais lire, m'informer autant que faire se peut. Je n'ai pas le choix. J'ai l'intuition que la seule façon de vivre au mieux ce bouleversement, c'est d'apprivoiser l'islam. Ma terreur, mon angoisse face à la nouvelle religion de mon fils sont liées à mon absence de connaissance. Je vais me documenter sérieusement afin de ne plus accepter les amalgames outrageux qui se faufilent dans mes pensées et alimentent des croyances erronées.

Simon raconte les copains convertis rejetés par leur famille, il me parle de Martin, second fils converti au sein de la même famille. Lorsque le frère aîné avait annoncé sa conversion, il fut renié par les parents et dut quitter la maison familiale. Martin avait 16 ans à l'époque. Sa mère lui promit qu'elle se suiciderait si lui aussi se convertissait. Martin ne l'envisageait pas, il continua cependant à voir son frère en dehors de la maison. Il sentit à son tour l'appel de Dieu et de l'islam. Il savait qu'il lui serait impossible de l'avouer un jour. Cela fait presque deux ans aujourd'hui et déjà deux ramadans suivis en cachette. Il faut une sacrée imagination pour inventer mille mensonges qui justifient le manque d'appétit soudain ou les absences aux repas. Sans parler des cachoteries quotidiennes pour prier cinq fois par jour ! Martin vit un enfer, tiraillé entre sa foi, la religion qu'il désire pratiquer et le chantage affectif de sa maman qui affirme :

« Je le jure ! Je me tue si tu deviens musulman à ton tour ».

J'écoute Simon, je reste muette, bouche bée. Un nouveau monde s'entrouvre devant moi. Renier ses enfants, les bannir pour des raisons religieuses… J'ai l'impression d'être plongée dans un autre siècle, dans des textes anciens qui prédisaient qu'au nom de Dieu les pères se monteraient contre les

fils. Impensable, inimaginable pour moi de rejeter mon enfant. Il est probable que s'il était pédophile, sadique ou tueur en série, il serait compliqué de continuer à l'aimer. Ce ne serait évidemment plus de la même façon, plus d'un amour aussi profond. Par contre, entendre que des jeunes sont bannis pour des pratiques religieuses, là oui j'ai du mal !

J'ai mal dans mon ventre de maman, mal dans mes tripes de petite humaine qui habite sur cette planète où tout ne tourne décidément pas très rond. Mal pour ces parents qui souffrent et ne comprennent pas, mal pour ces jeunes qui choisissent de se rapprocher de Dieu par un chemin différent de celui qu'ils avaient emprunté jusque-là et qui soudain deviennent des maudits, des damnés, des parias, la honte de leur famille. Oui, j'ai mal.

Je réalise aussi qu'il est important que je rassure Simon. Bien sûr que nous l'aimons. Sa conversion ne change rien à l'amour que nous lui portons. Ni son père, ni personne dans la famille ne lui tournera le dos. Certains auront sans doute plus de difficultés que d'autres à comprendre. Nous choisirons de cacher sa conversion à ses deux grands-mères très « cathos-cathos ». Il n'est guère utile de les bouleverser au crépuscule de leur vie. Tous les autres s'adapteront, ils apprendront à respecter sa différence et ils l'écouteront raconter son cheminement. J'ose espérer que notre famille au complet fera preuve d'ouverture d'esprit.

Bien entendu, Simon doit aussi percevoir que ce n'est pas pour autant que je cautionne sa conversion ni que son choix soit facile à digérer. Surtout à 5 h 21, alors que l'aube d'un changement, dont j'appréhende les conséquences, se lève sur nous. Dès que je le sens rassuré sur mon amour, je quitte mon rôle maternel, rattrapée par l'énormité de ce que je viens d'apprendre. Sans réfléchir, je lui balance en boutade :

– Je crois que j'aurais préféré que tu m'annonces que tu étais homo. Cela aurait été moins compliqué à gérer.

Les yeux de Simon s'agrandissent, se transforment en deux billes consternées par la stupidité de mes propos. Il a raison, je suis ridicule. J'ajoute bien vite :

– Je plaisante chéri, l'homosexualité te priverait d'enfants alors que tu as envie de fonder une famille.

Débile pour débile, j'essaye l'humour, surtout dédramatiser, apporter un peu de légèreté, tenter d'y réussir.

– En fait, on a de la chance, tu pourrais être pédé et musulman…

Ouf, Simon sourit. Il sait que je n'ai rien contre les homosexuels. Bien avant sa naissance, j'avais déjà préparé son père au fait que si l'un de nos enfants était homosexuel, nous l'aimerions tout autant sans le juger. Je croyais avoir tout prévu, tout anticipé. Si je mettais au monde un enfant handicapé, je m'en occuperais et je cesserais de travailler. Si un de nos enfants choisissait l'homosexualité, j'aiderais Paul à l'accepter dans sa différence. Face à un enfant anormalement difficile, je m'armerais de patience, de vigilance et je me ferais conseiller par un spécialiste pour acquérir les comportements appropriés et faire face aux crises de mon enfant. Oui, avant d'être maman, je croyais avoir examiné tous les cas de figure possibles. Je considérais être prête à faire face à toutes les situations difficiles qui se présenteraient. Je n'avais pas songé une seconde à l'option « conversion à l'islam ». La vie a eu sacrément plus d'imagination que moi !

Je caresse la joue de mon grand garçon. Un instant de tendresse avant que mes démons ne me rattrapent :

– En tout cas chéri, pas de barbe. Tu ne vas pas te transformer en barbu, ni porter ces longues chemises qui tombent sous les genoux, ni un petit chapeau.

Là, je ne ris plus du tout. J'imagine soudain mon Simon sortir de la maison accoutré en musulman et marcher dans la rue vers la station de bus, passant devant tous les voisins de notre quartier BCBG, pas franchement multiculturels si ce n'est quelques cadres expatriés bien propres sur eux.

– Oui, pas de barbe !

Mon ton se fait autoritaire, une injonction qui ne permet pas de résistance. Simon se contente de dire :

– Maman, arrête. La barbe est à la mode pour le moment, j'ai plein de copains non-musulmans qui la portent, sans parler du fils de nos voisins…

– C'est vrai, mais lui, il n'est pas musulman ! Il va falloir que tu y ailles mollo avec moi, fiston. Tu t'es converti, O.K. Je respecte ton choix. N'oublie cependant pas que la religion est une affaire privée, intérieure. Je ne désire pas que tu affiches tes croyances comme un étendard. J'aimerais que tu restes discret.

Je ne lui demande pas de mentir, juste de ne pas s'afficher. Pas pour le moment. Je ressens profondément que j'ai besoin de temps, d'une part pour retrouver un peu de force et de sérénité pour le soutenir, et d'autre part pour le protéger des jugements du monde extérieur qui ne manqueront pas de se manifester haut et fort. Je n'ai aucune envie que mon fils chéri soit jugé. Il est devenu musulman, et alors ? Il n'en reste pas moins un jeune homme merveilleux, droit, profond, tourné vers son prochain. Simon n'a rien fait de mal. C'est moi qui ai du chemin à faire, moi qui ai besoin de digérer la nouvelle et de chasser les peurs légitimes. Il va falloir me documenter, m'ouvrir à ce monde musulman dont Simon fait désormais partie. Je promets à mon fils que je vais apprendre, je lui confirme aussi que je resterai vigilante :

– Si j'aperçois que tu acquiers des comportements qui me déplaisent, sois certain que je t'informerai de ma désapprobation.

De son côté, avec sagesse il m'avoue ne pas désirer, pour le moment, parler de sa conversion à son père. Il préfère attendre de rentrer d'Istanbul fin juin. Il appréhende la réaction de Paul car il est conscient que de nombreuses discussions devront avoir lieu entre eux. Simon se doute que la distance ne permettrait pas de maintenir le niveau de communication indispensable après une telle révélation.

– Ton père sera choqué, c'est certain. Mais n'oublie pas qu'il a vécu cinq années avec une femme musulmane, il aura certainement les idées larges.

– Pas si sûr. Sa compagne ne pratiquait pas, elle ne respectait même pas le ramadan alors que beaucoup de non-pratiquants le suivent. Papa la taquinait sur l'islam, il ne l'a jamais considérée comme musulmane. Je doute qu'il approuve ma conversion.

– Ne nous demande pas d'approuver trop vite, chéri. Ne sous-estime pas que ceci soit un choc pour nous. Tout comme moi, papa t'aime, il te respecte et te fait confiance. Il ne changera pas son attitude à ton égard. J'en suis certaine.

Nous nous serrons un instant dans les bras l'un de l'autre avant que je ne retourne me blottir au fond de mon lit. Même allongées, mes jambes flageolent sur le matelas, ma respiration est irrégulière, profonde comme un soupir et ensuite elle se retient en apnée sans parvenir à vider mes poumons. Mon corps et mon esprit sont solidaires, tout mon être est en état de choc.

Désormais, je sais.

Désormais, je sais.

Et je ne peux rien raconter à personne. Je suis censée porter ce secret seule, durant sept semaines ! Le dimanche soir, Simon part avec son frère chez leur papa avant de reprendre l'avion pour Istanbul le lundi matin. Ma sœur m'appelle, tout autant pour me remercier du repas de famille que j'avais organisé que pour prendre de mes nouvelles. Elle me connaît, elle devine que le départ de Simon me rend tristounette, même si nous sommes d'accord : sept semaines sans le voir ce n'est pas bien long après les huit mois d'éloignement déjà écoulés.

Ma voix manque d'entrain, il y a bien davantage que la tristesse de la séparation qui me turlupine. Que je le veuille ou non, l'angoisse s'accroche à mon estomac, la peur se mêle à mes pensées et chasse la sérénité qui était mienne encore l'avant-veille. J'ai essayé de faire bonne figure devant Simon, pourtant sa conversion est un choc qui m'ébranle au-delà de l'imaginable.

Charlotte, ma sœur me questionne sur mes états d'âme. Je lui avoue qu'il y a un événement pas évident qui m'est tombé dessus mais que je ne peux rien dire. Je suis estomaquée de l'entendre me répondre :

– Quoi ? Simon est devenu musulman ?

– Tu ne crois pas si bien dire…

Ma sœur éclate de rire. Elle fait celle qui s'étonne que j'y voie un souci.

– Où est le problème ? Il ne va pas poser des bombes que je sache !

Je ne trouve pas cela drôle, pas drôle du tout. Par sa plaisanterie, elle me coupe l'herbe sous les pieds, je n'ai plus envie de lui confier mon ressenti. Je me sens encore plus seule qu'avant son appel. Pour donner le change, je lui demande :

– Comment as-tu deviné ?

– Il n'a pas bu de champagne à l'apéro et pas de vin à table. Et puis j'ai vu les regards que vous vous êtes échangés lorsqu'il nous a parlé de la salle de prière au cinquième étage de sa maison. Il y avait quelque chose d'étrange qui flottait dans l'air.

– Simon ne souhaite pas que l'on en parle pour le moment. Garde-le pour toi. C'est à lui de l'annoncer à ses cousins quand il reviendra. J'espère que cela se passera bien, qu'ils ne le jugeront pas.

– T'inquiète, ce ne sont pas des abrutis. Début juillet, nous serons tous ensemble durant une semaine. En vacances, ce sera le bon moment pour lui de s'exprimer et de répondre aux interrogations de la famille.

– Et toi, cela ne te choque pas le moins du monde ?

– Ben non, je trouve ça cool un musulman dans la famille. Un peu de diversité ne fera de tort à personne.

Facile à dire, ce n'est pas son fils chéri qui s'est converti !

Se la joue-t-elle zen pour dédramatiser et pour ne pas alimenter ma frayeur ? Ou bien est-elle

sincère ? Est-ce moi qui suis ridicule de me sentir bouleversée ? La conversion de Simon estelle un « non-event », juste une petite anecdote ? Il est certain que je ne le perçois pas de la sorte. Je ne désire pas prolonger la conversation avec Charlotte. Apparemment, ce soir nous ne sommes pas sur la même longueur d'onde. Elle est jouette, je suis sérieuse et perturbée.

Je raccroche un peu vite. Ensuite je me lance dans le rangement du salon, je cherche à m'occuper l'esprit, en vain. Je monte me coucher, sans joie. Moi qui d'habitude adore le moment où je rentre dans mon lit, ce soir je me sens triste sans comprendre pourquoi ce sentiment m'habite.

J'ai peur aussi, même si cette peur me déplaît. Qu'est-ce qui m'effraye donc tant ? Et pourquoi le dégoût de moi et la honte se mêlent-ils à mon angoisse ? J'aimerais pouvoir mettre des mots sur ces sentiments douloureux, les exprimer pour mieux les comprendre. J'aimerais m'en dissocier, les éloigner de moi, diminuer leur intensité. De quoi ai-je peur, exactement ? Je suis probablement terrifiée à l'idée que Simon ne change. Je redoute que la nouvelle religion qu'il embrasse avec conviction ne l'éloigne de sa famille et de l'environnement dans lequel il a grandi. J'appréhende aussi le regard que mes proches porteront sur lui, je crains leur jugement. Et j'ai honte de mes a priori contre l'islam, j'ai honte de la méfiance que j'éprouve à l'égard des musulmans. La petite voix apeurée qui hurle en moi reste bien présente.

Je demande au Seigneur de prendre soin de mon Simon, de le guider, de le protéger des mauvaises influences, de mettre sur son chemin des gens bien, modérés, généreux et ouverts. Moi, je suis impuissante. Je suis désarmée face à tous les possibles de la vie. Dieu, Lui, peut tout, c'est à Lui de veiller sur mon Simon. La prière m'apporte un peu de sérénité, je sais Simon en de bonnes mains. Je prie aussi pour que le Seigneur m'aide à être dans l'ouverture, dans la confiance. Je m'endors apaisée. La prière a souvent eu cet effet magique sur moi, elle me remplit de douceur, de confiance et de mieux-être.

***

Deux jours plus tard, mon patron me demande de planifier d'ici la fin du mois un voyage à Istanbul. La multinationale pour laquelle je travaille a racheté une entreprise turque et il semble que le moment soit venu que je parte former l'équipe locale des ressources humaines. Incroyable hasard de la vie, merveilleux cadeau du ciel. Je vais revoir Simon plus tôt que prévu, nous aurons un peu de temps pour parler, juste lui et moi. J'en ai tellement besoin. Mise à part cette petite demiheure à l'aube du 15 mai, nous n'avons pas eu une minute en tête-à-tête. Je n'ai pas pu l'écouter me raconter le parcours spirituel qui l'a conduit à sa conversion. Je n'ai pas eu l'occasion de lui poser maintes questions, ni de partager mes craintes et de le laisser me rassurer. Même si je sais que mes trois journées sur place seront chargées, je lui téléphone pour lui confirmer les dates de ma venue et lui demande de nous réserver une longue soirée. Il est fou de joie, il remercie Allah. Je frémis de ne plus l'entendre L'appeler « le bon Dieu » comme avant. Cependant, lui et moi savons que nous remercions le même Dieu, le Seul, « l'Unique » comme disent les musulmans. Notre Dieu à tous, que nous y croyions ou pas, cet Être invisible qui veille sur chacun d'entre nous.

J'aime Istanbul que j'ai déjà souvent visité, je suis heureuse d'y retourner. C'est avec beaucoup d'enthousiasme que je rencontre mes collègues turcs. Le premier soir, je décline leur invitation à dîner, ce qui n'aurait pas été bien perçu si je n'avais expliqué que je mange avec mon fils qui passe six mois en Turquie. Ils sont fascinés et étonnés qu'un jeune occidental s'intéresse tant à leur langue et à leur culture. Je promets de passer la soirée du lendemain avec eux, je suis honorée de leur hospitalité et je le leur dis.

Le taxi me dépose devant la Mosquée Bleue, Simon est là, souriant, épanoui, heureux. Il m'attend. Nous nous serrons longuement dans les bras l'un de l'autre. Je dis en boucle « mon chouchou, mon grand chouchou », son écho me chante « ma mamounette, ma mamounette chérie ». Un fils et sa maman, des retrouvailles, tout simplement.

J'ai envie de rentrer à l'intérieur de la Mosquée Bleue, l'endroit dégage tant de beauté, de majesté, de recueillement et de paix. Simon y vient chaque jour, je désire y retourner avec lui. Pour la première fois, j'entre par le côté des musulmans et non celui des visiteurs. Je couvre mes cheveux d'un foulard, j'ôte mes chaussures et je suis mon grand garçon. Il me laisse m'asseoir au pied d'un des robustes piliers et part vers l'avant réservé aux prières. Je ne le suis des yeux qu'un instant, soudain je me sens pudique face à ce jeune homme qui va prier. Il ne me semble pas approprié de l'observer de loin. Comme s'il devinait mes pensées, il se dirige vers la droite dans un coin où je ne le vois plus. Je lui ai dit de prendre son temps, je m'imprègne de la paix profonde que dégage ce lieu. Il y a peu de touristes à cette heure et ils se font discrets, le calme est aussi profond que le bien-être qui m'envahit. Quel bonheur d'être ici ! Que de dévotion, que de gratitude, que de supplications et de demandes multiples ont été murmurées entre ces murs avant de monter vers le Très-Haut. Je souris, le bleu est partout… Le bleu est la couleur préférée de Simon. Je ressens à quel point mon fils doit se sentir ici chez lui. La plénitude qui illumine son visage alors qu'il revient vers moi le confirme. Oui, Simon s'est trouvé davantage qu'un nouveau chez lui, il s'est trouvé un lieu de culte qui lui convient bien plus que les églises froides et vides de chez nous. Ici, à cet instant, je me sens en paix avec sa conversion.

Il me prend le bras avec douceur et pose sa main sur la mienne. Je suis émue, je parle peu. Nous marchons dans la vieille ville, je l'écoute me raconter ses journées consacrées principalement à l'étude, mais aussi ses rencontres comme ce libraire qui parle sept langues et lui fait découvrir des livres étonnants, ou cet étudiant en sciences politiques d'Harvard qui fait un stage à Istanbul et qui lui conte la vie dans l'une des plus prestigieuses universités au monde. Il y a aussi tous les jeunes de sa maison, ceux avec qui il partage la prière de l'aube, celle du soir et celle de la nuit. Je lui demande si l'Américain est musulman, il ne l'est pas. Je suis contente, je préfère qu'il ne reste pas confiné uniquement avec des musulmans, même à Istanbul. Cela me rassure de le savoir en lien avec d'autres personnes. Par contre, il me semble cloisonné dans un monde d'hommes. Où sont les filles, où sont les femmes dans sa vie ? Chez nous, il avait de nombreuses copines or, aujourd'hui, je ne l'entends parler que de garçons et d'hommes. Je préfère attendre que nous soyons installés à table pour lui poser la question.

La soirée est belle, fraîche avec un ciel qui se remplit d'étoiles dès que la lune s'élève, beau croissant qui trône entre Sainte-Sophie et la Mosquée Bleue avec le Bosphore en contrebas. Nous retournons dans un restaurant que nous avions découvert en avril en compagnie de Thibaut. Il se situe dans une rue piétonne où de nombreuses terrasses créent une ambiance de vacances permanentes. Je laisse Simon choisir pour moi parmi les spécialités locales, il connaît mes goûts. Il nous commande des mezzés et des gözlemes, ces délicieuses crêpes fourrées au fromage et aux épinards. Comme en avril, je suis épatée par son aisance en turc. Mais plus encore, par le contact chaleureux qu'il crée avec ses interlocuteurs : du serveur au commerçant, du badaud au voisin de table. Avec chacun, Simon s'exprime en confiance, son large sourire candide et respectueux déclenche spontanément la sympathie de tous. Oui, il est impressionnant mon beau garçon. Manque d'objectivité, amour maternel aveugle ? Peut-être.

Dès que le serveur nous apporte le thé, je me cale bien au fond des coussins du fauteuil et je demande :

– Chéri, il n’y a pas de filles dans ta maison, tu ne me parles que d’amis. N’as-tu pas de copines ici ?

– Il y a des femmes dans mon cours de langue mais je ne les fréquente pas en dehors. Tu sais, dans l’islam, ce n’est pas pareil. Par exemple, je ne peux plus me retrouver seul avec une femme, il faut toujours une tierce personne présente.

– Quoi ? Que me racontes-tu là ? Est-ce seulement pour ici ou ce sera pareil en chez nous ? Pourras-tu encore aller au cinéma avec Pascaline, faire du shopping avec Anaïs ou boire un pot avec qui tu veux ?

– C’est partout, maman. Plus de virées en tête-à-tête avec une fille.

Là, j’ai un problème. La moutarde me monte au nez alors que je découvre l’une des nombreuses interdictions qui commencent à jalonner le chemin que mon fils s’est choisi. Moi qui déteste tout ce qui entrave la liberté ! J’ose à peine questionner :

– Et les flirts ? Fini ?

Simon ne se contente pas de répondre, il précise sans provocation mais comme une évidence :

– Oui, et pas de relation sexuelle avant le mariage.

Le pire, c’est que Simon trouve cela normal, il semble avoir déjà intégré ces nouvelles règles. Pas l’ombre d’une révolte, pas l’ombre d’un doute. Il me fait flipper avec sa certitude d’être dans le vrai alors qu’il y a quelques mois encore, sa vision était si différente. Il tente de m’expliquer que ces règles ont été érigées pour protéger les femmes, pour mieux les respecter. Il ne me convainc pas, les poils se hérissent le long de mes bras, je suis en tel désaccord avec ses propos que je réalise qu’il est préférable de respirer calmement avant de continuer cette discussion. Simon m’observe en silence. Intelligent, il devine que ses paroles me choquent au plus haut point, il sait qu’il doit me laisser le temps de les digérer, à défaut de les comprendre.

– On vit dans un monde d’hommes et de femmes, tu ne peux pas les exclure de ta vie sous prétexte qu’une religion exige que tu les gardes à distance, elles te sont complémentaires. Regarde autour de toi, elles sont partout ! Les filles t’apportent une autre perspective, une autre sensibilité, une approche différente du monde. Te priver de leur contribution et du plaisir du partage avec elles n’est pas sain, C’est carrément débile !

– Cela n’a rien à voir avec leur exclusion, je me contente de les côtoyer en groupe afin d’éviter les jeux de séduction et préserver une distance respectueuse.

– Les jeux de séduction ne sont pas un péché, ils font partie de la vie. Les hommes et les femmes aiment se plaire, il n’y a pas de mal à cela et encore moins s’ils sont libres de tout engagement.

Mon fils, qui vient d’avoir 19 ans, beau, en pleine santé, sousentend qu’il ne touchera plus une fille avant le mariage. Plus de flirt, plus de découverte du corps de l’autre, du plaisir de l’autre, du désir de l’autre. Rien. Il ne donnera même plus la bise à ses amies, il leur serrera la main.

Je repense à mon rêve du plafond qui me tombe sur la tête…

J’en ai les jambes coupées, la gorge sèche, l’adrénaline me monte le long de la colonne vertébrale. Il faut que je bouge. Je prétexte l’envie d’aller aux toilettes et je m’éclipse quelques minutes. Je me passe de l’eau fraîche sur le visage. Si seulement cela pouvait suffire à calmer ma sidération. Mon envie de rugir ne diminue pas, le regard vert qui me fait face dans le miroir est à la fois vide d’espoir et chargé de colère contenue. Une jeune femme sort des toilettes et s’approche de l’évier pour se laver les mains. Sa présence m’oblige à me contrôler. L’effort que je fais pour lui rendre son sourire

m’éloigne de mes émotions violentes. Je m’applique à dessiner un masque tranquilisé sur mon visage tendu.

Je rejoins Simon à table, les plats sont arrivés. Au moment où nous commençons à nous servir, un groupe de jeunes passe de table en table en distribuant des tracts, un orchestre joyeux les accompagne. C’est exactement l’interlude dont nous avions besoin. Simon m’explique que début juin, il y a les élections. Ces jeunes représentent le parti au pouvoir qui a de fortes chances de gagner les élections.

– L’AKP a fait un bon boulot ces dernières années. Le gouvernement a pratiquement éradiqué la corruption au sein de la police, il a amélioré le système des soins de santé et il a sorti la Turquie de son cercle infernal de récessions successives. À l’étranger et même ici, certains diabolisent l’AKP et traitent ses partisans d’islamistes parce qu’ils appartiennent à un parti religieux. La crainte est que ses membres ne soient pas aussi modérés qu’ils le prétendent et que s’ils sont réélus, ils gagnent en puissance et deviennent plus radicaux. Mais regarde, ces femmes ne sont pas voilées, les hommes ne sont pas en djellaba, la plupart ne sont même pas barbus. Ce sont de jeunes turcs comme les autres, rien de radical chez eux.

Simon continue à me vanter les progrès réalisés en Turquie sous le gouvernement actuel. Il est intarissable. Nul doute que s’il devait voter, ce serait pour eux. Je ne m’y connais pas, je l’écoute et je constate que ces jeunes ne ressemblent en rien aux islamistes d’Iran. Il pose régulièrement sa main sur la mienne, il sent que j’ai besoin d’être rassurée. Il est toujours le même, je peux lui faire confiance, il n’y a aucune raison de m’inquiéter. Nous nous sourions. Je réalise que si le chemin vers l’acceptation et la compréhension de sa conversion est déjà entamé, celui de la connaissance et de l’ouverture à l’islam sera encore long.

J’ai besoin de comprendre comment mon fils chrétien a ressenti le désir de se convertir le 23 décembre dernier. Que recherchet-il dans cette nouvelle religion ? Qu’y a-t-il trouvé de tellement attirant ? Qu’est-ce qui justifie, ou tout le moins explique qu’il se soit éloigné de la religion des siens ? Je lui demande quel a été son cheminement :

– Je te connais, chéri. Je n’imagine pas que tu aies choisi l’islam sous l’impulsion d’un moment. Je me refuse à croire que tu as été influencé par l’une ou l’autre personne. Cela ne peut pas être aussi simple. Tu es un jeune homme réfléchi et profond. La foi a toujours tenu une grande place dans ta vie. Comment es-tu passé du christianisme à l’islam ? Que s’est-il passé ?

Mon Simon me regarde de ses yeux bons et intelligents. Il sourit avec douceur, il comprend le désarroi de sa maman. Il me raconte :

– À 15 ans, je ne me retrouvais pas dans les préoccupations de mes copains de classe. Je me percevais plus idéaliste que la plupart d’entre eux. Les fumettes en cachette, la drague, les fringues, les beuveries ne m’intéressaient guère. J’étais davantage préoccupé par les gens défavorisés, par des questions philosophiques, par le monde économique et politique. J’avais déjà conscience de vivre dans un milieu privilégié en dehors duquel d’autres avaient une vie beaucoup moins facile que la nôtre.

En effet, je me souviens de la surprise que Paul et moi avions eue lorsque Simon exprima le désir de changer d’école. Au moment du divorce, j’avais recherché une maison toute proche du collège dans lequel les enfants étaient inscrits. L’immobilier dans ces quartiers était des plus chers, cependant je souhaitais, par facilité de logistique, habiter là où les garçons suivaient leur scolarité. Et voilà que trois années plus tard, Simon exprimait le souhait de terminer son cycle scolaire dans un institut d’un bon niveau, fréquenté majoritairement par des musulmans issus de familles moins favorisées. Paul et

moi lui avions donné notre accord. Nous connaissions la maturité et la conscience sociale de notre fils, sa vocation de défenseur des opprimés et de redresseur d'injustices amplifiait. Il avait besoin de se mélanger à d'autres groupes culturels, à des jeunes issus de milieux plus diversifiés que les copains BCBG qu'il fréquentait jusque-là. Il était prêt pour cela à faire 45 minutes de trajet en transports en commun deux fois par jour. Oui, il était motivé. Thibaut ne désira pas le suivre, il ne changea pas d'école. Chacun poursuivait son chemin.

Simon reprend notre conversation :

– J'ai été bien accueilli dans ma nouvelle classe. J'y côtoyais des jeunes qui avaient une ou deux années de plus que moi. Certains travaillaient pour aider leurs parents : Mustafa se levait à l'aube le samedi pour accompagner son père sur les marchés. Aziz faisait des ménages trois soirs par semaine, Karim était garçon de restaurant le vendredi et le samedi soir. Les filles souvent s'occupaient des cadets lorsque leur maman travaillait. Très vite la compagnie de ces jeunes m'est devenue beaucoup plus précieuse que celle de mes autres camarades. J'étais différent non seulement de par mon milieu, mais aussi et surtout de par ma religion. Pourtant nous étions très proches. Nous avions des discussions religieuses passionnantes, des échanges d'idées sincères et animés.

– Tu étais le chrétien de la bande.

– Oui, mais surtout nous avions tous une religion monothéiste. Nos prophètes étaient différents, cependant nous adorions le même Dieu. Très vite, je fus impressionné par le jeûne que mes amis pratiquaient durant le ramadan. Ils se transformaient au fil des années, le ramadan les changeait. Ils en ressortaient grandis. Certains gamins de rues qui buvaient, faisaient l'école buissonnière et traînaient dans les quartiers, cessèrent de boire et s'appliquèrent davantage à l'école. Ils consacraient aussi du temps à la prière qui devenait quotidienne pour quelques-uns.

Ces jeunes mûrissaient, ils se transformaient et Simon aimait être le témoin de ces mutations. Il s'ensuivit logiquement de plus en plus de discussions philosophiques et spirituelles entre eux.

– Prends Abdulhah, par exemple. Durant l'année du bac, il se rendit à la mosquée tous les matins avant de venir à l'école. Il préférait faire la prière du matin à la mosquée plutôt que seul dans sa chambre, à moitié endormi. Je trouvais cela magnifique.

En me racontant ce détail, je lis dans les yeux de mon grand garçon toute l'affection et le respect qu'il éprouve pour cet ami. À dix-sept ans, Simon commença à se joindre de temps en temps à l'un ou l'autre groupe de partage et de réflexion. Il était souvent le seul non-musulman présent. Il m'explique :

– À force de les entendre parler du Coran, j'ai voulu me plonger dans l'Ancien Testament et relire les Évangiles. Je désirais connaître les livres qui sont à la base du christianisme. Il était naturel que chacun se concentre, en priorité, sur les sources de sa religion.

Simon m'avoue en riant :

– À l'époque, j'estimais que j'avais de la chance d'être chrétien, de ne pas devoir me lever à l'aube pour prier, de ne pas devoir vérifier les horaires et prier cinq fois par jour. Je pouvais boire, manger tout ce que je voulais. Je sortais avec des filles, je me sentais beaucoup plus libre et chanceux qu'eux.

– Et aujourd'hui, toutes ces contraintes ne te pèsent pas ?

– Non, bien au contraire.

Simon a la voix emplie de joie et de sincérité. Il affirme :

– Je suis heureux de me réveiller pour prier. J'aime commencer ma journée en me tournant vers Dieu. Je ressens la prière de l'aube comme l'un des plus beaux moments de la journée. J'aime aussi les prières récitées avec mes frères.

Oui, cette dimension de communauté est très forte dans l'islam. Il est vrai que là où Simon habite pour le moment, tout est partagé. Les jeunes prient ensemble, vivent ensemble, étudient ensemble et cela paraît convenir à mon fils. Je poursuis mon questionnement :

– Chéri, tu as découvert au Canada que les chrétiens aussi pouvaient prier en communauté et être plus proches que dans certaines de nos églises. Tu aurais pu te trouver une communauté de jeunes chrétiens en Belgique. La prière partagée n'est probablement pas l'unique raison de ta conversion. Que t'apporte l'islam que tu n'avais pas avant ?

– Lorsque j'étais chrétien et que j'étais heureux de l'être, à aucun moment, même plus jeune, je n'ai considéré Jésus comme le fils de Dieu. J'ai toujours aimé Jésus et je L'aime encore profondément aujourd'hui. Pour moi, Il avait été envoyé par Dieu pour nous aider à nous rapprocher de Lui et mieux Le connaître. Par contre, je ne Le voyais pas comme une personnalisation de Dieu, j'étais donc déjà un chrétien un peu à part.

Je suis surprise, je n'avais jamais réalisé que mon fils pensait de la sorte. Il faut dire que nous n'avons guère eu de discussion théologique en tant que telle par le passé. Nous avons prié ensemble et nous avons prié l'un pour l'autre. Nous croyions dans le même Dieu sans en parler autrement que pour réaffirmer, lorsque le besoin ou l'envie s'en faisait sentir, que Dieu nous aime et nous protège. Je quitte mes pensées pour écouter Simon.

– Au Canada, au travers de la fréquentation de différentes associations, j'ai été impressionné par la générosité des bénévoles qui servaient au nom de leur foi. C'est tout naturellement que leur exemplarité me donna envie de consacrer ma vie à Dieu. Je désirais, pour le restant de ma vie, remercier Dieu de ce qu'il m'avait donné, L'honorer et Lui donner en retour. J'ai compris que je voulais vivre pour Dieu.

– Mais pourquoi l'islam ? Ces jeunes bénévoles que tu fréquentais étaient bel et bien chrétiens, n'est-ce pas ?

– La question n'est pas là. Mon cheminement personnel me conduisait à me consacrer à Dieu. Dans l'islam, je me sens plus proche de Dieu. Les cinq prières quotidiennes sont un moment privilégié, réservé à la dévotion à Allah. Ces instants de communion avec Dieu scandent chacune de mes journées, ils me ressourcent, ils nourrissent ma soif de spiritualité, ils me donnent l'occasion de montrer à Dieu combien je L'aime. La position de prosternation des musulmans, le front posé sur le sol en signe d'adoration, me convient aussi mieux que toute autre lorsque je prie. Dans cette position, je me laisse aller totalement à la dévotion et à la gratitude. Je demande aussi à Allah de m'aider à faire le bien autour de moi.

Simon termine en m'affirmant :

– J'ai aussi appris à connaître et à aimer le Coran qui nous montre que Dieu ne veut que notre bien. Il y est juste et miséricordieux.

Je n'ai rien à ajouter. Simon donne l'impression d'être en paix, heureux de sa décision et de sa vie. Il

n’est sans doute pas indispensable que je comprenne tout. Il me suffit de le savoir comblé et serein.

Nous nous resservons de thé, nous mangeons quelques baklavas en silence. La soirée avance, la nuit devient plus profonde. Je pense soudain à l’été qui approche et à la rentrée universitaire de Simon qui n’est pas encore organisée.

– Que feras-tu à ton retour ? Faut-il t’aider à trouver une chambre d’étudiant ?

J’espère un court instant que, dès l’été, il reverra ses amis, garçons et filles, et qu’il se plongera dans sa vie estudiantine d’avant. Les cinq prières quotidiennes et l’islam seront-ils alors toujours d’une actualité torride ? Espoir bien naïf et de très courte durée. Simon explique :

– Ne t’inquiète pas, mes amis vont me trouver une chambre pas trop loin de l’université. Ils ont une liste d’appartements qui sont réservés pour des jeunes comme moi. Les loyers sont raisonnables.

– Des jeunes comme toi ? Tu veux dire des jeunes musulmans ? Et lorsque tu fais référence à « tes amis », parles-tu là aussi de tes amis musulmans ?

J’aimerais tellement qu’il me réponde : « Mais non, maman. » J’espère encore qu’il garde un lien important avec ses camarades chrétiens ou agnostiques. Tout plutôt que de l’imaginer vivre exclusivement avec des musulmans. Malheureusement, il ne me rassure pas. Il répond :

– Oui, bien sûr, des musulmans. Il existe un groupe qui promeut l’éducation des jeunes. Ce sont eux qui m’ont procuré le logement à Istanbul. Ils veulent que je me concentre sur l’étude de la langue ici et que je ne me préoccupe pas de me trouver une chambre sur le campus. Ils s’occupent de tout.

Horreur ! Je découvre à quel point mon fils est encadré, pris en charge par ces « amis » que je ne connais pas. Cela me met mal à l’aise, cela me déplaît au plus haut point ! Mais qu’y puis-je ? Simon est majeur et il me faut respecter son choix. Je lui demande de me parler de ces personnes qui l’entourent si bien. Il m’explique qu’il les a rencontrées pour la plupart lors de réunions hebdomadaires coordonnées par un professeur de religion islamique. Ces soirées sont centrées sur la philosophie et la spiritualité. Chacun y partage son expérience, ses questionnements, ses doutes, ses espérances. Simon était souvent le seul non-musulman du groupe. Les discussions tournaient beaucoup autour des différentes religions monothéistes et de nombreux liens qui existent entre elles. Simon affirme qu’il serait heureux de me présenter ses amis à son retour.

Je plonge mes yeux dans le regard serein et doux de mon fils. Bientôt, il me raccompagnera à mon hôtel et nous serons séparés pour encore cinq semaines. Je ne pourrai plus lui poser de questions, je resterai avec mes interrogations et mes peurs sans sa présence rassurante pour les apaiser. Une force paisible se dégage de lui, une sagesse et une profondeur étonnantes aussi. Il n’a rien d’un fou de Dieu, ni d’un illuminé dangereux. Il respire le bien-être et la simplicité. Je choisis de lui accorder ma confiance. Dès son retour, je découvrirai ses amis et les gens qui l’entourent afin d’apprendre à les connaître et de veiller, un tant soit peu, à ce que rien de douteux ne se passe. J’explique clairement à Simon qu’il lui faut être prudent et en toute circonstance garder son autonomie. Il ne doit s’affilier à aucune association, à aucun groupement islamique ou autre :

– Considère-toi comme un électron libre, ne te mets pas dans une position où tu deviens redevable. Côtoie qui tu veux, mais n’accepte rien que ton cœur et ta morale n’apprécieraient pas. Sois vigilant, chéri.

Il comprend, il me rassure encore. Il est clair qu’il ne cautionnera aucun comportement inapproprié à l’égard des femmes tout comme il n’acceptera aucun propos offensant envers les non-musulmans. Il garde son esprit critique en toute circonstance, il me le promet. Il me réaffirme aussi que je n’ai rien

à craindre, ces gens sont respectables.

Il m'explique que pour le Prophète, l'éducation et le lien entre les communautés de différentes religions et cultures étaient primordiaux. Ses amis se sont choisis pour mission ces priorités. Les plus riches payent des bourses qui permettent à des jeunes défavorisés de suivre des études supérieures. Nombreux sont ceux qui viennent de familles dont les parents sont illettrés, ils sont la première génération à avoir la chance de suivre un cursus universitaire. Un système de grands frères-coachs est instauré dans chaque maison d'étudiants, ceci permet à chacun de recevoir le soutien d'un aîné pour mettre toutes les chances de son côté. Des heures d'étude quotidiennes sont encadrées après les cours, tout est organisé pour que chacun réussisse et s'entraide. Et comme si Simon devinait certaines de mes pensées perplexes, il précise :

– Quant à ma conversion maman, il n'y a personne qui m'a poussé à embrasser l'islam. Pour moi, il est évident que c'est Allah qui m'a petit à petit conduit dans cette direction, en partie en mettant sur mon chemin les personnes dont l'exemplarité m'attirait, et en partie en transformant mon cœur afin que je choisisse cette voie plutôt qu'une autre. Tu es croyante, tu sais très bien que la foi est une histoire entre soi-même et Dieu, ce n'est pas une question d'influence quelconque ni de manipulation. Tu sais bien, maman.

Je souris à son coup d'œil interrogateur. Oui, je sais bien, jusqu'à un certain point. L'heure est venue de retourner à l'hôtel. Dans le taxi, Simon pose sa tête sur mon épaule, il prend ma main dans la sienne. Nous gardons le silence durant tout le trajet. Nous avons déjà tant parlé en quatre heures, le moment est venu d'intégrer ce qui s'est dit et de partager d'âme à âme les minutes qui nous restent. Nous longeons le Bosphore, Istanbul est belle avec ses illuminations, ses minarets et ses eaux apaisantes. Des produits du monde entier transitent par ici, des textiles, des meubles exotiques, des matières premières et des aliments non périssables. Un trafic ininterrompu relie l'Asie à l'Europe, l'Est à l'Ouest, et vu du bord, tout semble si calme, si simple, si facile.

L'hôtel nous attend, haute tour impersonnelle, large hall au fond duquel les ascenseurs se cachent derrière des colonnes de faux marbre. Simon me presse contre lui.

– Sois prudent mon chéri, et profite-bien de tes dernières semaines. Ne travaille pas trop, ta maîtrise de la langue est déjà excellente. Amuse-toi un peu.

– Oui, je vais m'amuser maman, je vais profiter de chaque heure qu'il me reste ici. D'ailleurs, demain je pars cinq jours chez des amis, au bord de la mer. Ne t'inquiète pas, tout va bien. Bientôt je serai de retour à la maison, Inch' Allah. Je t'aime, mamounette.

Un dernier signe de la main, ensuite il s'engouffre dans le taxi qui l'emmène au loin. Je monte dans ma chambre. Les draps m'appellent, j'expédie la douche et le démaquillage. Je suis partie avant six heures du matin, la journée a été longue, une fois encore intense en émotions. Je m'endors en demandant au Seigneur de protéger mon garçon. Vivement qu'il revienne chez nous !

LA CONFIANCE

Le lendemain, après trois heures de travail intense, le directeur du personnel, sa collaboratrice principale et moi-même descendons prendre un café. J'oublie qu'il n'est pas adéquat de parler politique au bureau, je repense aux propos de Simon sur le gouvernement et spontanément je demande :

– On dit que les élections sont gagnées d'avance, que le parti au pouvoir passera haut la main, probablement même qu'il aura cette fois la majorité absolue. Qu'en pensez-vous ?

– Il vaudrait mieux pas, se contente de répondre Kerem, le directeur du personnel.

Ismie semble gênée du commentaire de son supérieur. Avec diplomatie, elle change de sujet et m'interroge sur la présence de Simon en Turquie. Naïve, croyant leur faire plaisir, j'explique que Simon s'est converti à l'islam en décembre dernier et qu'il est très heureux à Istanbul. Je pensais que tout Turc musulman serait ravi de la conversion de mon fils et de sa venue dans son pays.

– Où habite-t-il, questionne Kerem ?

– Dans la vieille ville, dans une maison pour jeunes étudiants. Il a beaucoup de chance, il n'est entouré que de Turcs, ce qui lui permet de pratiquer la langue en permanence.

– Comment avez-vous trouvé cette maison ?

– C'est Simon qui l'a trouvée. Je lui avais choisi une famille dans laquelle il n'est resté qu'un mois. Ensuite le père d'un de ses copains de l'école lui a trouvé ce logement dans lequel il se plaît beaucoup.

Je fournis cette information sans arrière-pensée. Je ne sais pas encore que Kerem est un membre actif du parti d'opposition et un partisan farouche du retour à la laïcité en Turquie. J'ai oublié l'histoire de la Turquie apprise il y a longtemps, les trois coups d'État militaire, la chasse aux islamistes. Je suis en 2011 et je parle avec enthousiasme de l'attirance de mon fils pour cette culture en croyant plaire à mes interlocuteurs. Ismie garde le silence. A-t-elle déjà deviné la prochaine question de Kerem et sa réaction imminente ?

– Ces jeunes avec qui votre fils habitent font certainement partie d'une association. Quel en est le nom ?

Je ne m'étais pas posé la question de savoir si les colocataires de Simon appartenaient à un groupement local quelconque. Je n'ai appris sa conversion que depuis trois semaines et fin juin, il est de retour chez nous. Istanbul n'est qu'un passage, une transhumance qui approche de sa fin. Par contre, j'ai la ferme intention de m'intéresser de près à ses relations dès que l'occasion se présentera. Soudain, Kerem se fait plus directif :

– J'aimerais que vous appeliez votre fils et que vous lui demandiez le nom de cette association. Je souhaite m'assurer qu'il est entre de bonnes mains. Il existe de nombreux groupements dont il faut se méfier en Turquie. Vous êtes notre collègue, notre amie. Il est de mon devoir de m'assurer que votre fils ne craint rien.

Pour le coup, je ne me sens plus bien du tout. Cet homme me met mal à l'aise avec ses sous-entendus. Il me transmet la désagréable sensation que je suis une mauvaise mère qui n'a pas réussi à protéger

son fils à peine sorti de l'enfance. En plus, je n'aime pas trop ce côté inquisiteur, ce besoin de se mêler de votre vie, même si cela part d'une bonne intention. J'ai un mauvais pressentiment. Sans doute ai-je peur de savoir, peur d'apprendre une information déplaisante. Kerem sème le doute et il ne me laisse guère le choix. Je téléphone à Simon. Avec réticence, il admet que certains de ses colocataires sont membres d'une organisation locale. Il n'a pas envie de m'en donner le nom car il n'apprécie pas que mon collègue se mêle de sa vie et émette un jugement sur les fréquentations de ses amis. Je ne laisse pas le choix à mon fils, je veux ce nom. Kerem a semé le doute, il ne m'est pas permis de faire l'autruche. Je dois effacer cette suspicion, l'éradiquer avant que la panique ne prenne le dessus. Je désire aussi démontrer que tout va bien et que mon fils ne risque rien.

Je rejoins Kerem à qui je tends le papier sur lequel j'ai noté le nom. Je lui souris, je me veux confiante. Sotte que je suis.

D'une voix posée et assurée, il déclare :

– Vous devez sortir votre fils de là dès aujourd'hui. Ces gens sont dangereux. Ils manipulent la jeunesse et votre fils n'est pas en sécurité. Je peux vous aider en allant le chercher avec vous.

Où suis-je ? Que m'arrive-t-il ? Qui est cet homme qui veut emmener mon garçon en dehors du lieu où il se sent bien ? Qui est cet inconnu qui me balance des horreurs sur les gens qui ont pris soin de Simon depuis son arrivée à Istanbul ? Je ne suis pas dans un film, ce n'est pas l'adolescent d'une autre qui serait enrôlé dans un groupuscule islamiste dangereux. C'est mon fils à moi !

Pourquoi Kerem me mentirait-il ? Où est son intérêt si ce n'est le désir sincère de protéger mon garçon ? Devrais-je le croire ? Est-il envisageable que Simon ait été aveuglé par sa jeunesse et son idéal ? Est-il possible qu'il ne soit pas guidé par Dieu mais simplement manipulé par des recruteurs de convertis qui désirent l'utiliser à des fins obscures dont Simon n'est pas encore conscient ?

Ce n'est plus le plafond qui me tombe sur la tête, c'est le sol qui s'ouvre sous mes pieds et je m'engouffre dans un vide sombre et profond. La panique se lit certainement sur mon visage. Kerem lance une phrase en turc à Ismie avant de quitter la pièce. Il fait bien de s'éclipser car mon animosité naissante à son égard transpire déjà par tous les pores de ma peau. Je suis prête à lui sauter à la gorge pour la trouille qu'il vient de semer en moi.

Ismie se lève à son tour. Parlant à voix basse, elle m'explique :

– Vous devez savoir que Kerem préférait l'époque où l'armée dirigeait le pays. Nous ne pensons pas tous comme lui. Je vous laisse pour que vous puissiez parler à votre fils tranquillement. Nous ne reprendrons la réunion que dans trente minutes.

Kerem, nostalgique des anciens pouvoirs de l'armée… Cela devrait-il me rassurer ? Est-il mieux placé que d'autres pour avoir une connaissance approfondie des groupuscules dangereux de son pays ? Quant à Ismie, qu'a-t-elle essayé de me dire ? J'ai le cerveau qui bouillonne comme une marmite sur le feu, des pensées contradictoires s'agitent dans ma tête. En larmes, j'appelle Simon pour lui répéter les mots de Kerem.

– Que dois-je faire, mon chéri ? D'un côté, il y a toi qui me suggères de t'accorder ma confiance, de l'autre côté, on me dit que tu n'es pas bien entouré et que je dois t'enlever de ta maison immédiatement. Je me demande même si je ne devrais pas carrément te ramener avec moi. Je sais aussi qu'il ne te reste qu'un mois et que tu as envie de présenter l'examen pour lequel tu as étudié depuis des semaines.

Je parle en pleurant, je suis effondrée, j'exprime mes peurs, je pense tout haut, je suis désorientée.

Simon tente de m'apaiser. Bien entendu, il réaffirme que ses colocataires sont dignes de confiance, qu'il n'est pas un gamin influençable et que je le connais mieux que ce Kerem. Il comprend aussi que je sois perturbée et il est désolé du mal qu'il me fait. Il propose d'annuler son séjour chez ses amis pour que nous puissions nous voir ce soir. Il est même prêt à repartir avec moi si je ne supporte pas l'idée de le laisser encore cinq semaines à Istanbul.

– Je ferai tout ce que tu veux maman, pourvu que cela te réconforte et que tu te sentes tranquillisée.

J'aimerais prendre un taxi et le voir au plus vite, mais cela n'est pas possible, j'ai des engagements à respecter. Nous décidons de nous voir le soir même, j'annulerai mon repas d'affaires et il ne prendra le bus qu'à 22 h 30 pour son séjour à la mer. Nous aurons le temps de nous voir avant.

Simon m'a dit qu'il rentrerait si je le lui demandais. Cette promesse ne démontre-t-elle pas que finalement il n'est pas si embrigadé que cela ? Je choisis la confiance. Je suis déjà presque certaine que je ne le ramènerai pas avec moi.

Les adeptes des sectes n'acceptent pas de changer leurs plans pour rassurer leurs proches. Simon est prêt à le faire, Simon fait passer ma sérénité et mon bien-être avant son séjour à Istanbul. Il n'est contaminé par aucune manipulation obscure, il est sain, il est mon grand garçon.

Par contre, il faut absolument que je le revoie avant de partir et que nous parlions sérieusement. Je sèche mes larmes, je me remaquille et rejoins mes collègues. J'annonce à Kerem que je mange avec mon fils le soir et que je déciderai ensuite de la prochaine étape à suivre. Mon ton est plus déterminé que mon ressenti, je tiens à clore le sujet ici au bureau. Par contre, mon esprit est bien loin des réunions, ma bouche prononce mécaniquement les phrases et les recommandations professionnelles attendues par mes collègues. Comment pourrait-il en être autrement ? Je suis tourmentée. Je n'ai personne à qui me confier, personne à qui demander conseil, pas même le papa de Simon puisqu'il n'est au courant de rien. Je me sens effroyablement seule face à la situation.

Je quitte le bureau à 17 h 30 pour rejoindre Simon. Ismie m'a donné son numéro de téléphone privé, je peux la joindre quand je veux.

– N'hésitez-pas à m'appeler si vous avez besoin de quoi que ce soit. Mon mari et moi serions heureux de vous aider.

Je la remercie, son soutien est le bienvenu même si je ferai mon possible pour garder mes collègues en dehors de cette histoire. Je regrette tant d'avoir parlé et d'avoir suscité les commentaires inquiétants de Kerem. Si je m'étais tue, je passerais une soirée paisible, dans un bon restaurant, à discuter boulot et à écouter mes collègues me raconter la Turquie que je connais trop peu.

La peur accrochée au ventre, je demande au taxi de me conduire place Taksim où Simon m'attend. Il a l'air penaud, ennuyé par le souci qu'involontairement il me cause. Nous nous serrons dans les bras l'un de l'autre, moins longtemps que d'habitude, j'ai besoin de le regarder et de commencer la conversation au plus vite. Nous nous asseyons dans un café réputé pour ses glaces de notoriété mondiale. Je ne suis pas d'humeur à déguster des parfums enchanteurs, je commande un soda. Je prends la parole :

– Si ton père était à ma place, je te garantis qu'il te rapatrie sur-le-champ. Quant à tes deux grands-pères, je suis certaine que de là-haut, ils ont envie de me sonner les cloches. Ils me trouvent certainement laxiste et me reprochent de te laisser mener ta vie comme tu l'entends. J'hésite d'ailleurs à téléphoner à ton papa pour tout lui expliquer. Ce qui me retient, c'est la panique qui s'emparera de lui à l'annonce, non seulement de ta conversion, mais aussi du fait que tu es logé

chez des gens que certains en Turquie décrivent comme « dangereux ». Outre les angoisses et le stress que ces informations engendreraient, il sera de toute façon incapable d'agir. Il ne sert donc à rien de lui parler.

Simon mordille ses lèvres, il m'écoute.

– Nous allons devoir régler cette situation à nous deux, et au mieux. Je ne veux pas vivre dans l'angoisse jusque fin juin. Étant donné que n'importe qui d'autre à ma place déciderait que ta période turque a assez duré, je trouve que tu as déjà beaucoup de chance que je sois prête à t'entendre et que nous ayons cette soirée pour décider de la marche à suivre. Que ce soit clair pour toi : soit tu me rassures et nous trouvons une solution pour que tu puisses terminer ton séjour ici, soit je ne suis pas apaisée et tu fais tes valises. Nous sommes d'accord ?

Simon acquiesce. Je suis heureuse de lire sur son visage que, malgré son âge et son année de voyages, il est encore prêt à m'obéir. C'est rassurant pour la suite de la conversation. Je ne suis pas devant un illuminé qui va me tenir tête, je suis en face d'un fils respectueux et raisonnable.

Je lui répète les commentaires de Kerem. Je souhaite qu'il comprenne que je suis assise entre deux chaises, d'un côté mon fils dont j'ai envie de croire en l'esprit critique, et de l'autre, un collègue qui, a priori, n'a aucune raison de me raconter des balivernes. Lorsque je précise que Kerem est un laïque pur et dur qui regrette l'époque où l'armée dirigeait le pays, Simon se redresse sur sa chaise, il soulève le menton et dit :

– Désormais, je comprends. Maman, l'armée turque a organisé trois coups d'État dont le dernier en 1979. Ils ont chassé les religieux car ils voulaient que le pays reste laïque et que la montée de l'islamisme soit stoppée. Pendant des années, les gens ont dû se cacher pour pratiquer. C'est à cette époque que la famille de ton amie Sophia a quitté le pays. Les orthodoxes aussi craignaient pour leur vie et leur liberté, ils ont été nombreux à émigrer. Si ton Kerem soutenait les soldats qui fermaient les mosquées et chassaient les croyants de leurs lieux de culte, tu penses bien qu'une association qui encourage la pratique religieuse ne peut être appréciée par des gens comme lui.

Il y a une certaine logique dans les propos de Simon. Même s'il est vrai que dans nos pays européens, politique et religion sont théoriquement séparées, l'histoire de la Turquie est différente. Sans doute, ici, est-il plus naturel pour un parti de se démarquer en se revendiquant religieux afin de remporter les voix d'un plus grand nombre.

Le statut laïque pur et dur de Kerem donne un autre éclairage à ses propos. Je désire néanmoins rester vigilante : qui sont exactement ces gens qui entourent mon fils ? Simon m'offre un livre qu'il a acheté l'après-midi même, pour moi. Le titre est édifiant : *TERRORISME*, imprimé en grosses lettres rouges puis, en plus petits caractères noirs *et attentats suicides – Une perspective islamique*.

– Nous ne sommes pas tous des terroristes, me dit-il avec humour. Lis ce livre, maman. Apprends ce qu'est l'islam, tes craintes alors disparaîtront.

Je feuillette le livre devant lui. Certaines phrases m'interpellent, je lis: les musulmans doivent dire : « *Dans le vrai islam, le terrorisme n'existe pas*. » Plus loin, l'inculte que je suis découvre que le mot islam est dérivé de la racine silm qui signifie réconciliation, paix, soumission et salut. Au hasard d'une page les lignes me parlent : « *En islam, même si quelqu'un est incroyant, ses biens, sa vie et son honneur sont inviolables. Même en temps de guerre, les femmes, les enfants, les vieillards non-combattants doivent être épargnés. Selon la justice apportée par le saint Coran, le meurtre d'un seul innocent est aussi immonde que le meurtre de toute l'humanité*. »

Oui, ma méconnaissance est grande, elle attise mes peurs. Nous tombons d'accord, Simon et moi : dès mon retour, je contacterai mon amie Sophia afin qu'elle se renseigne discrètement sur l'association locale à laquelle appartiennent certains des colocataires de Simon. Sophia est née à Istanbul où elle vécut jusqu'à ses douze ans. Une partie de sa famille y réside encore. Elle connaît beaucoup de monde, aussi bien à Istanbul que dans la communauté turque de Belgique. Elle devrait pouvoir se faire une opinion crédible, assez vite. Si elle émet des réserves sérieuses, Simon devra rentrer de Turquie au plus tôt et nous déciderons alors avec son père de ce qu'il convient de faire. De mon côté, j'achèterai des ouvrages sur l'islam. Simon me conseille de commencer par le début, par la vie du Prophète. C'est ce que je ferai. En attendant, déjà ce soir je me plongerai dans le livre qu'il m'a offert. J'espère minimiser mes frayeurs et éloigner de mon esprit le lien inapproprié que je fais entre islam et terrorisme. Simon promet qu'il me présentera à ses amis et au professeur de religion qui organise les réunions de partage. Il est confiant, il sait que j'aimerai ces gens. Il est content aussi, il va partir pour son week-end l'esprit tranquille puisqu'il me sent moins inquiète.

Une fois de plus, je choisis la confiance. Oui, j'ai confiance en mon grand garçon. C'est simple, c'est ainsi que je fonctionne : faire confiance à mes fils, c'est aussi faire confiance à l'éducation que je leur ai donnée, faire confiance aux hommes qu'ils sont devenus et, par-dessus tout, faire confiance au Seigneur qui, je l'espère, les guide et les protège.

L’INCOMPRÉHENSION

Simon est rentré d’Istanbul. Pour se rassurer, il a d’abord annoncé sa conversion à son frère avant d’en parler à son père. Thibaut n’a pas été surpris, ni choqué. Plus perspicace que moi, il déclare :

– Cela ne m’étonne qu’à moitié, je m’y attendais. Chacun fait ce qu’il veut, où est le problème ?

Où est le problème ? Posée simplement, la question semble légitime, raisonnable. Pourtant, Simon et moi savons qu’il y a des familles où la conversion d’un des enfants crée des secousses qui ébranlent toute la structure familiale sur leur passage. Il est donc normal d’appréhender la discussion avec Paul.

Fidèle à sa nature, Paul prend sur lui, il écoute l’annonce de son fils. Il devient blême, mais ne prononce aucune parole qu’il regretterait par la suite. Il questionne Simon, serre le poing pour tenter de contrôler les émotions qui montent en lui. Il avoue combien cette nouvelle le bouleverse. Simon sait, Simon comprend. Il déplore la souffrance qu’il voit se dessiner sur le visage de son papa stoïque. Paul refuse sa proposition de lire la vie du Prophète.

– Je n’ai pas envie de lire quoi que ce soit pour le moment, mon grand. J’ai besoin de temps, besoin de digérer.

Paul ajoute, après une courte pause :

– Je te demande de ne rien dire à ta grand-mère, cela la tuerait…

La maman de Paul habite le rez-de-chaussée de la maison, elle est « catholique, vieille France » et son époux flirtait avec l’Opus Dei. Paul exagère donc à peine, sa mère a 80 ans et il ne sert à rien de la déstabiliser en fin de vie. Il y a peu, mes fils, ses uniques petits-fils l’accompagnaient encore à l’église pour lui faire plaisir, alors de là à lui parler de mosquées… le pas est trop grand. Paul a raison.

– Tu pars dans quelques jours en vacances avec ta maman, à ton retour, lors de nos deux semaines en Provence, nous aurons le temps de revenir sur tout ceci. De mon côté, je vais essayer de trouver des gens qui connaissent bien l’islam, un professeur en théologie par exemple. Je n’ai pas le temps pour des livres, je préfère m’adresser directement à un expert.

Simon s’empresse de suggérer :

– Je connais quelqu’un qui t’éclairerait et répondrait à toutes tes questions, papa.

– Non merci, je préfère choisir moi-même. Je ne désire pas rencontrer, pour le moment, les gens qui t’ont converti.

– Ce ne sont pas des gens qui m’ont converti, papa, c’est un appel de Dieu.

Paul ne laisse pas Simon l’embarquer sur ce chemin, il hoche la tête et la main pour indiquer que cela suffit. Le sujet est clos. Paul a besoin de rester seul, Simon l’embrasse et quitte la pièce.

Élevé dans le christianisme pur et dur au parfum d’Opus Dei, Paul est devenu agnostique, il exècre l’église et ses religieux. Je pense d’ailleurs qu’il rejette tout lieu de culte, quel qu’il soit. Il ne peut entendre la phrase de son fils lui parlant d’appel de Dieu, il ne perçoit que de la manipulation d’adultes qui recrutent de jeunes idéalistes dans leurs rangs, et en l’occurrence ces rangs islamiques

sont pour lui très difficiles à digérer.

Paul m'appelle quelques heures après sa discussion avec Simon. Il a besoin de me voir au plus vite. Je le comprends, je réalise combien la nouvelle de la conversion de notre enfant lui est pénible. J'apprécie l'écoute bienveillante qu'il a accordée à Simon alors que tout en lui hurle à la panique. Nous mangeons ensemble, dès le lendemain. Il m'interroge :

– Comment cela a-t-il pu se passer ? Qu'est-ce qui nous a échappé ? Que peut-on faire ? Est-ce passager ? Est-ce que Simon changera d'avis et comprendra son erreur ?

Le tourment de Paul est grand, ses questions fusent. Il s'en remet à moi qui n'ai pas toutes les réponses. Je tente de dédramatiser en partageant avec lui le peu de connaissances que je commence à recueillir ici et là.

– L'islam est une des trois grandes religions monothéistes, Simon n'a pas changé de Dieu. Il croit toujours dans le même Dieu qu'il honore juste d'une manière différente. Désormais, il suit les préceptes de Mohammed plutôt que ceux de Jésus. Il n'est ni faible, ni manipulable. Il a éprouvé le besoin de donner plus de place à Dieu dans sa vie. La religion musulmane et ses exigences de prières, de jeûne, de partage lui apportent ce qu'il recherchait : plus de temps avec Dieu, plus de rigueur dans sa vie au sein d'une communauté qui l'accueille et avec laquelle il partage sa foi.

Paul m'écoute. Il a l'air triste et perdu. Pour la première fois depuis notre divorce qui date de plus de six ans, je pose ma main sur la sienne :

– Je suis là, tu n'es pas seul à faire face, nous sommes ensemble et tout ira bien.

Je lui précise qu'il faut être réaliste :

– Je ne crois pas que ce soit un coup de tête passager, c'est une évolution dans la vie de notre fils, il n'y a pas de billet retour. Il est temps pour nous d'apprendre à connaître le monde auquel Simon s'identifie désormais.

Je dis à Paul qu'il est nécessaire de mieux nous documenter et de poser un regard critique sur nos croyances actuelles. La conversion de Simon nous force à nous remettre en question et rien que cela est déjà positif. Nous allons avancer avec lui. Paul est sceptique. Il est intelligent aussi, il a déjà décidé de se renseigner de son côté. Il me confirme son souhait de discuter avec un théologien.

J'essaye aussi un brin d'humour, je lui balance que, quelque part, ce sont ses amours qui ont conduit Simon à côtoyer l'islam :

– La famille de ton ex suivait le ramadan et tu as été invité à plusieurs fêtes musulmanes avec les garçons. Premiers pas pour Simon…

Paul ne trouve pas cela drôle, moi oui ! Un peu de taquinerie ne peut que détendre l'atmosphère. Nous nous quittons en nous promettant d'être vigilants, de rester informés sur ce que Simon fait et sur ses fréquentations. Je m'engage à rencontrer les amis de notre fils au plus vite. Paul n'est pas encore prêt, plus tard peut-être.

***

Avant que nous ne partions en vacances, Pascaline, la meilleure amie de Simon, organise une fête pour le retour de mon fils. La plupart de ses camarades sont présents, ceux de l'école, ceux des rencontres de vacances et de sorties, mélange de cultures et de nationalités, palette de jeunes d'horizons et de milieux différents. Excepté deux garçons musulmans avec qui il a partagé quelques

réunions philosophiques, personne n’est au courant de la conversion de Simon. Thibaut est témoin de l’annonce faite en toute simplicité. L’information semble bien passer.

Ce n’est pas vraiment une surprise pour ces jeunes qui connaissent l’intérêt de Simon pour les questions religieuses et son attirance progressive pour l’islam. Quelques questions sont posées :

– Pourquoi ce besoin de changer de religion ?

– Comment s’est faite ta conversion, par quel rituel ?

– Vas-tu modifier certaines de tes façons d’agir ?

À la dernière interrogation, Simon répond :

– Oui. Plus de virées en discothèque, plus d’alcool, plus de câlins avec les copines. D’ailleurs les filles je ne vous ferai plus la bise non plus, lorsque nous nous rencontrerons, dorénavant je préfère que nous nous serrions la main.

L’étonnement chez certaines amies présentes est grand. Elles ne font pas de commentaires mais échangent l’un ou l’autre regard incertain avant que la fête ne continue. C’est pour Pascaline que le choc est profond. Elle a partagé trois années de cours avec Simon, ils étaient inséparables. Elle lui a raconté ses premiers émois amoureux, délurée elle parlait de tout en confiance, Simon l’écoutait et la conseillait. Quelquefois, elle a pleuré dans ses bras pendant qu’il lui caressait amicalement les cheveux. Elle ne peut pas concevoir une relation distante physiquement avec son meilleur ami, elle a besoin de se blottir contre lui, de lui sauter au cou, de le toucher sans cesse. Elle espère que pour elle il fera une exception. Il la détrompe, au moment de la quitter et de la remercier pour l’organisation de la fête, il la tient à distance et la repousse lorsque, jouette, elle essaye de l’embrasser. Elle lui demande alors de planifier une sortie à deux afin de s’entretenir de tout ceci et de bien d’autres choses puisqu’ils ne se sont pas vus une seule fois en dix mois. Dix mois que Pascaline trépigne et attend avec impatience le moment où son pote préféré sera de retour.

– J’ai super envie de te voir, j’ai mille choses à te dire et je suis certaine que c’est pareil pour toi. Si on se retrouvait demain soir pour un petit resto ?

– Demain soir je ne suis pas libre, mais à mon retour des Landes si tu veux, je te verrai volontiers avec Frank, ton fiancé.

– Avec Frank ? Non, rien que nous deux, ce ne serait pas pareil avec lui. Rien que toi et moi, comme avant ton départ.

– Ce ne sera plus possible, Pascaline. Je ne sors plus seul avec une fille, même pour partager un repas. Je préfère avoir la présence d’une tierce personne.

– Mais c’est quoi ta religion débile ? Tu es en train de briser notre amitié avec des principes stupides. Je ne vais pas te sauter dessus, j’ai juste besoin de passer du temps avec toi.

– Je ne brise pas notre amitié Pascaline, c’est toi qui la brises si tu n’es pas prête à respecter mes demandes.

Et voilà comment une belle amitié, longue de quatre années, se heurte aux nouvelles valeurs plus strictes de mon fils.

Je ne l’approuve pas, je n’aime pas cette rigidité qu’il s’impose et qu’il impose finalement à son entourage. J’essaye de consoler Pascaline lorsqu’elle me téléphone en pleurs pour me raconter cet

épisode. Je lui suggère d'accepter de voir Simon en compagnie de son fiancé. Pascaline est entière, elle n'a aucune envie de partager l'amitié de Simon, pas même avec Frank. Pour le moment, elle est trop en colère contre Simon et contre l'islam pour entendre toute argumentation. Je la comprends. Je viens de découvrir un aspect de l'islam qui me déplaît grandement : l'imposante rigidité qu'elle transmet à ses pratiquants.

Je ne suis qu'au début de mes découvertes.

LA FAMILLE

Début juillet, nous partons dans les Landes avec mes deux belles-sœurs, ma sœur, nos onze enfants et les fiancées des deux aînés. Un convoi de voitures emplies de bagages et de bonne humeur. La tranche d'âge des cousins s'échelonne de 14 à 23 ans, neuf garçons et deux filles, une smala qui depuis l'enfance aime se retrouver pour quelques jours privilégiés, en dehors du quotidien.

J'appréhende la réaction de mes neveux à l'annonce de la conversion de Simon. Certains considèrent que la plupart des bagarres, des vols et des délits sont imputables aux Arabes. Ils ont grandi à la campagne dans un milieu privilégié et n'ont pas échappé à la bêtise des amalgames faciles. Pourtant, tous accueillent la nouvelle avec ouverture.

De longues conversations, d'interminables échanges d'idées alimentent nos repas familiaux, les larges tablées sont animées, l'ambiance est au respect de la différence et à l'affection puissante qui lie le groupe.

Simon ne partage pas toujours les mêmes plats que nous. Mes belles-sœurs, ma sœur et moi sommes attentives lors de la préparation des repas, chaque fois une assiette est prête pour lui. Simon ne boit pas, ses cousins boivent beaucoup, parfois trop. Le soir, il s'éclipse en fin de dîner lorsque l'ambiance devient bruyante et que ses cousins descendent plusieurs bières avant de sortir en boîte. Il me semble alors devenu si sérieux… L'été précédent, il aurait fait partie du groupe et serait sorti tout en gardant un œil protecteur sur son frère. Aujourd'hui, il s'isole, fait sa prière et lit le Coran avant de s'endormir pendant qu'audehors la fête se prolonge tard dans la nuit.

Si chacun lui pose gentiment des questions et essaye de comprendre le pourquoi de sa conversion, en aparté mes bellessœurs m'interrogent et s'étonnent de ma prétendue sérénité face à la situation. J'ai l'impression de passer la moitié de ma semaine de vacances à défendre l'islam, et quelque part ce rôle ne me convient pas. S'il me semble naturel de soutenir mon fils, devoir justifier son choix en expliquant le peu que j'ai appris sur l'islam me déplaît. Je suis consciente que mes connaissances sont trop faibles pour bien en parler, de plus je ne me sens pas à l'aise dans ce rôle de défenseur de l'islam. Il y a trop d'éléments que j'associe à l'islam, à tort ou à raison, et qui me déplaisent encore : le port du foulard, la séparation entre les hommes et les femmes dans la société, le manque d'ouverture face à l'homosexualité, les interdictions alimentaires et les nombreuses règles rigides.

La vérité est que si j'accepte la conversion de mon chéri, je suis néanmoins perturbée et tout ceci n'est pas facile pour moi. C'est comme si la nouvelle gravité de Simon me contaminait et effaçait la légèreté de la vie que j'apprécie tant.

Par moments, je regrette aussi de lire la vie du Prophète au bord de la piscine au lieu de me plonger dans un thriller d'été. S'il est certain qu'un peu de culture ne peut pas me faire de tort, je préfèrerais suivre les traces d'un enquêteur ou d'un avocat plutôt que de mon plonger quinze siècles en arrière. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas trop le choix. Il me faut apprendre pour taire la peur, dompter l'inquiétude, comprendre et respecter le cheminement de mon fils.

Je ne peux pas nier que de nombreux détails m'incommodent dans l'islam, tels que le rapport à la femme ou la rigidité de la pratique. Il existe également une flopée de préceptes chez les catholiques qui me rendent folle. J'ai l'impression que trop souvent les hommes ont déformé les messages divins. La recherche du pouvoir, de la domination et de la puissance ont éloigné les religieux des préceptes de base : ceux de l'amour, de la tolérance et de la charité.

Pour revenir à l'islam, ou tout au moins à certaines idées que je m'en fais, il y a des moments où mes poils se hérissent le long de mes bras. Je me souviens d'une phrase que mon fils a lâchée dans une discussion dont j'ai oublié le début. Simon a déclaré :

– Nous, on sait que Jésus n'est pas le fils de Dieu.

Il essayait de dire que pour les musulmans Jésus est simplement prophète et qu'Il n'est pas reconnu comme le fils de Dieu. En attendant, j'ai détesté sa remarque. Je l'ai remis à sa place :

– Tu crois ce que tu veux, mais je te rappelle que tu as été baptisé et élevé dans la religion chrétienne, tout comme moi et nos aïeux. La moindre des choses, c'est que tu respectes notre croyance à nous. Je ne brûle pas ton Coran, alors ne te permets plus de décréter devant moi qui Jésus est ou qui Il n'est pas !

Je revois Simon qui se tient tout penaud devant moi, étonné par ma virulence. En fait, ma foi n'a nul besoin d'affirmer que Jésus est ou non le fils de Dieu. Pour moi, Il l'est, comme je crois que nous sommes tous enfants de Dieu et que Dieu est à la fois en nous et qu'Il nous dépasse. J'aime Jésus, qu'il soit prophète ou fils de Dieu ne change rien à mes sentiments ni à mes croyances. Par contre, entendre mon propre garçon proclamer : « Nous on sait qu'Il ne l'est pas. » m'a mise en colère. J'ai vu rouge.

Je n'aime pas non plus qu'il ait à se réveiller à l'aube pour prier. Je lui répète régulièrement :

– Ton Dieu, qui est aussi le mien, n'exige pas que l'on se réveille la nuit pour prier. S'Il a inventé la nuit, c'est pour que l'on dorme !

Je parle dans le vide. Le fait est que Simon apprécie de plus en plus ce moment privilégié de l'aube où il se tourne vers Dieu et Lui rend grâce.

Je désapprouve autant sa rigidité par rapport aux aliments qu'il mange ou ne mange plus que sa nouvelle horreur excessive de l'alcool. Il ne veut même plus débarrasser une bouteille vide ou sortir les bouteilles de vin du coffre et les descendre à la cave.

Un soir, nous sommes tous sur la plage pour assister au coucher du soleil avant de faire une grande balade. Nous avons des biscuits d'apéritif, des jus et des amis ont apporté du champagne. Nous formons un grand cercle sur le sable et l'une des filles ouvre la bouteille de champagne en nous aspergeant tous dans un éclat de rire général. Simon se lève, silencieux, outré, blessé. Il s'éloigne pour enlever son T-shirt quelque peu arrosé. Il se conduit comme si son vêtement était devenu impur. Il râle de ne pas oser ôter son pantalon, il semble à la fois désespéré et empli d'une colère contenue. Je m'approche de lui, j'essaye de dédramatiser :

– Chéri, Dieu n'a pas de problème avec quelques gouttes de champagne qui t'ont involontairement touché.

Mais Simon ne l'entend pas de la sorte, il me repousse, il a besoin d'être seul. La tristesse me monte à la gorge. Qu'est-ce que cette nouvelle religion est en train de lui faire ? Mon Dieu n'est pas un Dieu à craindre, Il est un Dieu compatissant, doux, aimant. Je croyais que Simon partageait cette opinion et soudain je réalise que c'est un gouffre qui se fraye un chemin entre ma foi et la sienne. Le groupe continue à faire la fête, comme si de rien n'était. Ma sœur voit la souffrance que j'essaye de cacher. Elle me passe le bras autour des épaules. J'avale quelques larmes qui glissent le long de mon visage. Je murmure :

– C’est dur, tu sais.

– Bien sûr que c’est dur, c’est super dur. Tu assures vachement.

– Tu dis ça, mais tu as éclaté de rire quand je te l’ai annoncé au téléphone.

– C’était pour dédramatiser. Je ne savais pas quoi dire, tu m’as prise au dépourvu.

– Alors t’es d’accord que c’est dur ?

– Tout à fait d’accord. Dur, dur !

Mes larmes redoublent de plus belle. Ma sœur légitimise mon mal-être, mes doutes, mes craintes de ces dernières semaines. Elle confirme que j’ai le droit de me sentir parfois déstabilisée. Oui, j’ai le droit. Mon fils n’est pas seulement devenu musulman, mon fils semble changer aussi. L’avenir me montrera combien il grandit en bien et combien je l’admire, mais là sur cette plage embrasée par le soleil couchant, je ne vois qu’un jeune homme à fleur de peau. Son insouciance a disparu. Une certaine dureté dans sa pratique religieuse est apparue alors que toute sa personne n’est que douceur et bonté. Heureusement, après quelques minutes d’isolement, Simon revient pour entraîner ses cousins à le suivre dans la mer. Je me rassure en entendant ses fous rires mêlés à ceux des autres, sa joie est sincère. L’incident est oublié, un groupe de jeunes heureux se courent après dans les vagues, se bousculent, se taquinent pendant que les mamans comptent les serviettes et se demandent comment elles vont réchauffer tout ce petit monde alors que la température tombe avec la nuit.

Le vendredi, Simon souhaite que je le conduise à Bordeaux pour la prière. Nous quittons la famille dans la matinée, bien à temps pour arriver à la mosquée à l’heure. Nous tombons dans des embouteillages interminables à une dizaine de kilomètres de la ville. Simon est calme, il ne montre aucune inquiétude car il sait que nous serons à l’heure. Moi j’ai chaud, prisonnière de cette file de voitures qui n’avancent pas, je m’énerve. J’ai tellement envie que mon garçon puisse passer un bon moment à la mosquée, que la mauvaise humeur s’empare de moi. Dans Bordeaux, je me perds, ce qui rallonge notre trajet et attise mon mécontentement. Face à la sérénité de mon fils, je comprends l’idiotie de mon comportement. J’essaye de me calmer, tout en prenant une rue à sens unique et en parcourant les deux derniers kilomètres à la vitesse d’une furie.

Nous arrivons juste à l’heure devant l’entrée de la mosquée, dans une rue moche, étroite, sale où il n’y a pas moyen de se garer. La foule grossit, certains occupent toute la rue et avancent d’une démarche nonchalante sans se soucier de mon envie de quitter cet endroit au plus vite, trouver un coin sympa où me poser en attendant que Simon m’appelle et que je passe le reprendre. Après m’être parquée non sans difficulté, je déambule dans ce quartier d’apparence hostile. Je fais face aux regards noirs des hommes que je croise. Ceux qui m’observent ne le font pas avec le sourire. Seraient-ce mes manches courtes, ma jupe juste sur le genou et mon décolleté léger qui leur déplaisent ? Je détonne dans ce quartier musulman. Je leur en veux de cette antipathie à peine voilée. Je viens de passer plus de deux heures trente en voiture pour leur amener mon fils, ils pourraient se montrer plus aimables !

Comble de tout, les restaurants ne servent plus, il est trop tard. Le café ouvert est bondé et celui un peu plus loin ne m’attire guère avec sa terrasse en bordure du carrefour. D’ailleurs ils n’ont plus de sandwichs, tout est vendu. Je tourne en rond dans ce quartier que j’aimerais fuir, j’attends l’appel de Simon avec impatience. Lorsque je le retrouve, il est souriant et heureux d’avoir pu passer ce moment dans une mosquée. Cela faisait deux semaines qu’il n’y était pas allé alors qu’à Istanbul il y passait chaque jour. Il éprouvait un réel manque que nous venons de combler. Bien vite nous quittons les lieux, nous nous dirigeons vers le centre-ville, le fleuve, les rues piétonnes aérées, les magasins

attrayants et les restos accueillants. Enfin une table, une bonne salade, une énorme glace et toute la tension qui disparaît face à cet agréable moment partagé avec mon grand garçon. Mission mosquée accomplie, je me sens enfin de nouveau en vacances.

***

Le ramadan commence début août. Une nouvelle expérience de plus qui s'offre à nous. Thibaut décide de le suivre aussi, par solidarité avec son frère… Il s'autorise juste à boire de l'eau durant la journée, ce que Simon ne peut pas faire. Leur papa refuse de les accueillir chez lui durant ce mois car, sa mère vivant sous son toit, comment lui cacher la conversion de Simon et justifier que les garçons ne mangent plus avant le coucher du soleil ? Je les ai donc pour moi toute seule.

Moi la gourmande, j'ai toujours eu un respect infini pour la force de caractère que requiert ce long jeûne. Je suis emplie d'admiration pour tous les musulmans qui suivent le ramadan. Comme Thibaut, j'aimerais montrer ma solidarité et ne pas manger avant le coucher du soleil, attendre que les aiguilles tournent et que le soleil enfin se couche. Le premier jour, l'interdiction est levée à 21 h 32. J'essaye de résister, je garde la porte de la cuisine fermée jusqu'à 20 h 10 et là, je craque… Je me rue sur le frigo et je prépare mon repas sans plus attendre. Évidemment, j'ai déjà mangé le matin et à midi, ma solidarité théorique se serait limitée à reporter mon repas du soir pour le partager avec les enfants. Même cela est trop me demander, je me contente de soutenir mes fils sans partager leur jeûne. Il n'y a pas de raison que j'exige trop de moi, je ne suis pas musulmane et je ne vois pas pourquoi je m'imposerais des obligations supplémentaires. La vie s'en charge déjà assez sans que j'en rajoute une louche. Je garde mes réserves de caractère pour d'autres causes.

Quant à Thibaut, l'épicurien, tout aussi gourmand que moi, il me sidère par sa détermination et sa volonté de se plier à une exigence de jeûne qui ne représente aucune obligation religieuse pour lui. Chapeau fiston ! Moi, je me contente de leur préparer le repas du soir pour 21 h 30 et de faire l'effort de me lever à 2 h 30 pour leur préparer une collation, avant que leur journée de jeûne ne commence. Ces réveils matinaux vont m'épuiser. Le bienfait des vacances s'efface vite. Si Thibaut dort jusque midi et que Simon se réveille pour ses multiples prières avant de se recoucher ; moi, je me lève à sept heures et les journées au bureau succèdent aux nuits écourtées.

Pourtant, je suis contente de m'asseoir avec mes chéris en pleine nuit. Durant ces heures particulières, nos discussions sont passionnantes et uniques. Le partage est fabuleux, les situations sont étonnantes. Certaines nuits, Simon rentre de la mosquée où il est resté après la prière tardive pour assurer des distributions de vivres, s'occuper des plus démunis et passer un long moment avec ses amis pour attendre l'heure du repas avant de se coucher. Il en revient toujours les yeux inondés de lumière, le sourire immense, infiniment heureux de vivre son premier ramadan auprès de sa nouvelle communauté.

De son côté, il arrive que Thibaut revienne de discothèque avec l'un ou l'autre copain juste au moment de se mettre à table, à 2 h 20. Nous formons alors un étrange tableau. Je suis en pyjama, pas très éveillée. Thibaut sent la bière et la cigarette, il a les oreilles encore emplies des décibels sur lesquels il a dansé quelques heures durant. Quant à Simon, il est illuminé de l'intérieur par ses moments de prières et les soirées passées auprès de ses nouveaux frères de confession. Sacré mélange de genres !

Cerise sur le gâteau, Simon a décidé de se laisser pousser la barbe.…

– Uniquement pendant le ramadan, maman.

Il ne la coupera plus.

Ces repas partagés sont uniques, ils font partie de la nouvelle aventure que Simon nous fait vivre. Nous sommes tous les trois liés, un même flux s'écoule dans nos veines, une affection absolue nous enchaîne les uns aux autres. Ce que l'un vit touche les trois, forcément. Il y a aussi quelques nuits où je blâme l'islam et ses contraintes, des nuits où la fatigue me plaque dans mon lit et où il me faut faire un effort surhumain pour descendre préparer la table. Bien sûr, Simon répète que je peux dormir, qu'ils sont grands et qu'ils savent se faire à manger. Bien sûr. Mais comment rester allongée quand je sais que mes deux garçons sont un étage plus bas et qu'ils s'apprêtent à manger leurs derniers aliments avant 16 heures de jeûne ? Mon cœur de maman nourricière se lève, pendant que mon corps fulmine contre cette religion qui me semble trop rigoureuse pour ses pratiquants.

Moi, j'aime prier blottie dans mon lit bien au chaud, sans devoir m'agenouiller dans le froid. J'aime la douceur, l'empathie, la bonté, l'amour inconditionnel de mon Dieu. Il me connaît et Il sait que mon sommeil est précieux, que mon plaisir de manger est grand, tout comme mon envie de fuir les efforts évitables est totale. Il me demande d'être généreuse, patiente, joyeuse, sereine et de faire de mon mieux en toutes circonstances. Il n'exige pas l'impossible. Oui, Simon et moi avons le même Dieu, le Dieu unique qui veille sur nous tous. Mais nous ne le percevons pas de la même façon. Y a-t-il l'un d'entre nous qui a davantage raison que l'autre ? Y en a-t-il un qui détient « La Vérité » ?

Je désire un Dieu empli d'amour, de compassion, de pardon, de légèreté aussi. J'ai tellement conscience que la vie est difficile que je ne conçois pas un Dieu qui nous la compliquerait encore davantage. Je recherche avant tout Sa grande douceur et non Son jugement ou Ses punitions. Je conçois que mon besoin découle probablement des manques de mon enfance que je comble auprès de mon « bon Dieu ».

J'ai l'impression que Simon aime un Dieu qu'il voit plus sérieux, plus rigoureux, plus grave, même si mon grand garçon m'affirme ne ressentir que Son amour et Sa bienveillance. Ce n'est probablement pas pour rien que Dieu nous a envoyé différents prophètes. Il ne cherchait pas qu'à se rapprocher de gens d'époques et de cultures différentes, Il désirait sans doute partager diverses facettes de Son amour, de Sa force, de Ses attentes à notre égard. Tout comme nous les humains avons des expectatives variées les uns envers les autres, il est possible que Dieu en ait des personnalisées pour chacun d'entre nous. Il nous montre ainsi les côtés de Sa personnalité qui nous conviennent le mieux pour grandir et avancer à notre rythme dans cette vie combien chaotique.

Parfois, je suis interpellée par la force qu'il faut aux personnes non-croyantes pour traverser la vie et ses épreuves. Je me souviens d'une discussion avec mon amie Chantal, athée épanouie et adorable. À l'époque où nos bambins ne marchaient encore qu'à quatre pattes, je lui confiais en les regardant jouer combien j'espérais que mes fils auraient la foi plus tard. Je pensais qu'en se sentant aimés de Dieu, ils parviendraient à traverser les nombreuses tempêtes de la vie plus facilement. Avec son bon sens inné, Chantal a répliqué que son souhait à elle était que ses enfants soient solides, bien dans leur peau et qu'ils aient la conviction de posséder en eux les ressources nécessaires pour faire face à toutes les situations qui se présenteront. Sa réplique m'a trotté dans la tête des semaines durant. Je percevais combien à sa façon, Chantal était dans le vrai.

Je me sens souvent petite et démunie face aux événements, je me tourne alors vers Dieu pour puiser en Lui cette force qui me manque. Qu'en serait-il si je me sentais puissante et invulnérable ? Que serait ma relation au divin ? Chantal m'a déjà conduite vers ce débat qui m'est familier. Je pense que Simon répondrait de la même façon que moi, tous les deux nous nous tournons aussi vers Dieu pour le remercier, pour lui rendre grâce. Il n'est pas seulement un soutien lors du passage d'heures

orageuses, Il représente bien davantage pour nous.

En ce qui me concerne, ce sentiment remonte assez loin dans mon enfance, à l'époque où je passais des week-ends en famille dans la belle propriété de mes grands-parents maternels. Ma grand-mère nous racontait à moi et à mes cousins des histoires de Jésus avant de nous endormir, elle nous relatait les miracles et les paraboles que l'on trouve dans les Évangiles. Toutes plaisaient à la petite fille que j'étais, quelques-unes m'ont davantage marquée et parmi elles, celle des dix lépreux qui étaient venus trouver Jésus pour qu'Il les guérisse. Un seul sur les dix était revenu le remercier une fois que la guérison fut effective, pourtant tous avaient été sauvés. Mon cœur d'enfant avait pleuré pour ce Jésus que tant de personnes oubliaient de remercier. Depuis ce jour, j'aimais remercier Dieu, j'adorais le remercier et adoucir la souffrance que je L'imaginais ressentir face à tous ceux qui Lui tournaient le dos.

Bien entendu, pour Chantal et pour bien d'autres ceci est puéril. Je suis d'accord, cela n'a rien de rationnel, cela tient plutôt de l'ordre de l'enfantin et c'est profondément ancré en moi. Oui, si j'étais forte et invulnérable, je continuerais à me tourner vers Dieu, simplement pour Lui rendre grâce lorsque mon cœur en ressentirait le besoin. Simon partage ce désir profond, ses nombreuses prières quotidiennes lui donnent l'occasion de rendre grâce à son Dieu, aussi souvent qu'il le souhaite.

L’OUVERTURE

J’ai lu la vie du Prophète et j’ai été heureuse de lui découvrir une personnalité attachante, une sagesse infinie, un caractère fort et bon à la fois. Je Le croyais belliqueux, toujours prêt à imposer le Coran autour de Lui, n’hésitant pas à utiliser la force quand Il la jugeait nécessaire. Au cours de mes lectures, j’ai entrevu un être humain hors norme, habité par une présence plus grande que Lui. Je comprends mieux désormais que Muhammad soit considéré comme un grand prophète, Il semble en avoir eu la carrure, le charisme et la sainteté.

Contrairement à ce que j’imaginais, j’apprenais que le Prophète avait un respect et une grande tolérance envers les autres croyances monothéistes. Si je me souviens de la coexistence de mosquées, d’églises et de synagogues dans certains quartiers d’Istanbul, je sais aussi que dans maintes contrées islamiques cette tolérance s’est perdue avec le temps. N’est-il pas simpliste de lier ces intolérances uniquement à l’islam ? Il y a souvent des causes historiques, culturelles, politiques ou individuelles derrière ces intolérances affichées.

Dans un hadith[1] qui incite les autorités musulmanes à bien traiter les non-musulmans, le Prophète dit : « Je suis l’ennemi de quiconque fait du mal aux non-musulmans. Et qui que soit mon ennemi, je règlerai les comptes avec lui le Jour du Jugement » *(An-Nabahi, 3/144 ; Ajluni, 2/218)*.

Durant les vacances, mes belles-sœurs tentèrent de m’expliquer qu’il fallait se méfier des musulmans dont le devoir était de convertir les non-croyants. Je n’ai rien répliqué sur le moment, j’ai préféré les ignorer. Ce n’est que plus tard que j’ai lu dans le Coran que Dieu dicte au prophète Muhammad qu’il ne doit pas exercer de pression sur les gens : « *Eh bien, rappelle ! Tu n’es qu’un rappeleur, et tu n’es pas un dominateur sur eux* » *(al-Ghâchiya 88 : 3)*.

Le Prophète semblait considérer que l’être humain était la créature la plus honorable, dotée d’une conscience et d’un libre arbitre et qu’ainsi la liberté de croyance était un droit inaliénable. Alors pourquoi sommes-nous si nombreux à croire encore aujourd’hui que les musulmans se donnent pour mission et pour devoir de convertir les peuples ? Y a-t-il d’autres passages dans le Coran qui contredisent celui-ci qui précise pourtant : « Tu n’es pas un dominateur sur eux » ? Y a-t-il d’autres interprétations données ? Et si c’est le cas, comment faire la part des choses ? Je pense que ceci n’est pas compliqué que pour moi. Même pour les musulmans, il doit être parfois difficile de faire face à des versets qu’il faut interpréter dans le contexte présent.

Pourquoi cette obsession bien réelle chez certains de vouloir influencer l’autre, ce besoin de lui vendre sa religion, ses croyances ? Quand l’être humain deviendra-t-il assez mature pour ne plus chercher à convertir autrui ? Quand comprendra-t-il que la foi est une attitude individuelle, personnelle, de l’ordre du privé et de l’intime ? À chacun son chemin, à chacun ses besoins, à chacun son point de vue. Je ne crois pas que l’égalité existe dans ce monde. Certains naissent beaux, en bonne santé et talentueux, dans un environnement protégé. D’autres sont fragiles, moins doués et peu gâtés par la vie. Par contre, je crois farouchement en l’égalité des droits et je revendique la liberté de culte et toute liberté de choix de mode de vie. Je soutiens que le respect d’autrui est une valeur essentielle. Alors, halte-là aux envies de convertir qui que ce soit, que ceci plaise ou non aux religieux de tous bords. Halte-là aux propagandes et aux croisades de tous genres !

Mes lectures m’ont aussi rappelé les liens étonnants qui existent entre les grandes religions monothéistes. Ainsi, c’est l’ange Gabriel qui est venu annoncer à Muhammad la volonté de Dieu.

Alors que Muhammad s'était retiré dans la caverne de Hirâ pour poursuivre sa quête de sens, l'ange Gabriel lui apparut et lui ordonna : « Lis ! » Analphabète, Muhammad répondit : « Je ne suis pas de ceux qui lisent. » L'ange répéta son ordre à trois reprises, puis récita : « Lis au nom de ton Seigneur (Rabb- Educateur). Lis, car ton Seigneur est le plus généreux. Il a instruit l'Homme au moyen du calame (la plume) ; Il lui a enseigné ce qu'il ne savait pas. » (Coran, 96, 1-5). Ces mots furent les premiers versets du Coran révélés au Prophète par l'intermédiaire de l'ange Gabriel. Ce même ange qui avait fait l'annonce à Marie…

Je redécouvre aussi avec plaisir qu'Abraham avait un statut singulier dans la lignée des prophètes qui menèrent au Messager de l'islam. Le livre de la Genèse et le Coran relatent l'histoire de la servante et maîtresse d'Abraham, Agar, qui donna naissance tardivement à son premier enfant : Ismaël. L'épouse d'Abraham, Sarah, devenue à son tour mère d'Isaac, exigea que son mari éloigne la servante et l'enfant illégitime. Abraham emmena Agar et Ismaël loin dans une vallée de la péninsule arabique, identifiée à la Mecque actuelle par la tradition islamique. Le prophète Muhammad est un descendant direct d'Ismaël et donc d'Abraham.

Le jour où Simon m'a offert une magnifique traduction du Coran, j'ai fait de mon mieux pour ne pas y voir une tentative de mon grand garçon de me convertir, mais juste une envie de m'éduquer. Dans le Coran, Dieu parle à la première personne. Les mots du Coran sont les mots de Dieu. La Sunna, quant à elle, est la tradition issue de la vie du Prophète. Elle précise les injonctions données par le Coran en montrant la manière dont Muhammad les a mises en application. Pour les musulmans, le Coran et la Sunna constituent le code juridique d'origine divine auquel chaque musulman doit se soumettre.

J'ai ouvert au hasard plusieurs pages. Les versets sur lesquels je suis tombée ne m'ont guère parlé, ni touchée. Je me suis sentie à des milliers d'années-lumière de ces écrits. En même temps, j'admets que ces quelques passages choisis au hasard sont bien insuffisants pour que je puisse me faire une opinion, quelle qu'elle soit. Pour une non-initiée comme moi, le Coran est compliqué. Pendant une vingtaine d'années, Allah a accompagné la naissance de la communauté musulmane en transmettant des versets adaptés à cette période particulière. Une fois l'islam établi, avant que Muhammad ne meure, Allah a révélé d'autres versets qui serviraient aux générations futures. Dès lors, si le Coran contient des versets qui appellent à la patience, au respect, à la discussion, il y en a largement autant qui appellent explicitement à combattre les infidèles sur les sentiers de Dieu.

Comment s'y retrouver sans une véritable étude du contexte de l'époque qui éclaire de manière différente chaque verset ? Comment se faire un chemin entre les nuances importantes apportées par les différentes traductions, comment appréhender ce Coran ? Je ne suis pas armée pour le faire. Je ne suis pas théologienne et je n'ambitionne pas de le devenir. J'ai rangé le Livre saint dans la bibliothèque d'où il ne m'appelle pas. Je l'y laisse donc, tranquille. Il me servira de référence si un jour j'ai besoin de retrouver certains versets qui pourront m'aider à documenter mes répliques lorsque mes proches affirmeront haut et fort des points de vue bien trempés, parfois biaisés par la méconnaissance ou par la peur de la différence.

Je ne me suis jamais sentie proche de la Bible non plus, je ne l'ai d'ailleurs parcourue que brièvement. Je me souviens que, lorsque mes fils étaient petits, j'avais acheté une Bible racontée aux enfants. La première partie relatait des histoires de l'Ancien Testament, la seconde narrait les miracles de Jésus. J'ai tant détesté l'histoire de Caïn et Abel et celle de la demande de sacrifice du fils d'Abraham que j'ai offert le livre à une bibliothèque et je m'en suis procuré un autre qui parlait des religions du monde. Mon livre à moi a toujours été les Évangiles, ce livre je l'ai lu des dizaines de fois, il me convient. Je le garde dans ma table de nuit, facile d'accès. Lui m'appelle souvent pour que je trouve dans ses pages une réponse à mes prières.

***

La conversion de Simon a suscité bien des débats et commentaires de la part de mes amis. Les petites phrases fusent, les croyances diverses s'expriment, les craintes et les généralités puisées dans certains médias et chez les politiques orientés, jaillissent. Je n'ai pas échappé aux :

– L'islam est une religion de guerre, pas de paix et d'amour.

– Le Coran prescrit la lutte contre les infidèles. Prépare-toi à ce que Simon fasse le djihad comme eux tous.

– Ma pauvre chérie, mais c'est affreux ! Que vas-tu devenir ? Ne crains-tu pas que Simon ne devienne un extrémiste ?

Et tant d'autres commentaires qui sont tombés l'air de rien et qu'il m'a fallu assimiler et digérer autant que possible. Tout cela n'était évidemment pas fait pour me rassurer. Heureusement, j'avais déjà lu *Une perspective islamique-terrorisme et attentats suicides*. J'y avais recueilli pas mal d'informations, dont une compréhension différente du concept de djihad combien controversé. J'ai d'ailleurs essayé d'expliquer plusieurs fois à mes amis que « djihad » est le nom donné à tout effort que chaque musulman fournit afin de gagner l'approbation de Dieu. Cela inclut les efforts fournis par l'être humain pour asservir son moi charnel, pour conformer sa vie à la Loi, et pour faire connaître la croyance islamique, aussi bien par le biais du savant qui partage son savoir, que par celui de l'homme en bonne santé qui offre ses services ou du riche qui fait des dons.

La persévérance pour protéger l'honneur et l'intégrité des musulmans tombe aussi sous le sens du mot djihad. La lutte armée ne peut être utilisée que pour assurer la défense, exclusivement lorsque les musulmans sont attaqués ou lorsqu'ils ont reçu des informations qu'ils vont l'être. Dans ce cas, il est vrai qu'ils sont obligés par le Coran d'engager le combat contre l'ennemi pour pouvoir mettre un terme à la menace et protéger leur intégrité et leur honneur. Les versets du Coran qui encouragent les musulmans au djihad avaient été révélés pour des guerres déjà en cours. Selon le Coran et la Sunna, le principe essentiel qui compte dans les relations internationales est celui de la paix.

Pour moi, il est devenu clair que les actes de ceux qui tuent des civils, des femmes, des enfants dans les rues fréquentées de nos villes, ceux qui font exploser des voitures et des bâtiments, ceux qui maltraitent les otages, tous les actes des kamikazes fous ne peuvent être considérés comme relevant du djihad. Il n'y a rien dans le Coran ou la Sunna qui justifie ces atrocités. Ce qui importe, ce n'est pas le nom donné à une chose, mais bien sa nature, sa structure, ses caractéristiques. Ces terroristes ont détruit l'image de l'islam, et malheureusement les médias n'ont pas aidé. Ils n'ont pas évité les amalgames simplistes qui conduisent aujourd'hui à la peur, à la méfiance et au rejet des musulmans. Même chez mes amis les plus modérés, les plus ouverts, les plus éduqués, la conversion de Simon est considérée comme un événement difficile à comprendre et à accepter.

Je mentirais si j'affirmais que je ne ressens plus aucune peur et que mes lectures suffisent à apaiser toutes craintes. Hier soir encore, des amis bien intentionnés ont réussi à me déstabiliser avec leurs commentaires sombres sur les dangers de l'islamisation grandissante de par le monde. Ce matin, la paix en moi s'est rétablie de manière inattendue. Je me promenais dans une galerie marchande à la recherche de nouvelles bottes. La foule s'épaississait, je me faufilais entre les passants lorsque soudain, je constatai que je suivais un jeune couple de musulmans habillés comme des radicaux : elle était voilée des pieds à la tête, d'un tissu uni brun foncé et lui portait la tunique blanche, sur un pantalon de même couleur. Une longue barbe noire pointue apparaissait sous son fez crème. Par leur accoutrement particulier, ils détonnaient dans cet environnement chic de la ville. Je les observais

discrètement et je commençais à éprouver un malaise. Je me souvenais des discussions de la veille et je me demandais, en ayant honte de mes pensées, si ces jeunes en s'affichant de la sorte ne se comportaient pas un peu comme des provocateurs. Et puis soudain, ils sont partis dans un grand éclat de rire. Ils se sont arrêtés en plein milieu de la galerie, pliés en deux de rire. Je n'ai aucune idée de ce qu'ils se racontaient pour réagir de la sorte, ce qui est certain, c'est que j'ai ressenti un réel bonheur à les voir si heureux, complices et détendus. Soudain, j'avais devant moi deux adorables humains qui partageaient un bon moment, peu m'importe leurs choix vestimentaires, leur croyance ou leur mode de vie. Ils sont devenus un couple sympa, à la joie contagieuse. Dans la seconde, ma vision négative s'est effacée. J'ai oublié les habits que j'imagine être portés par des radicaux. Je n'ai plus vu que des individus naturels, rien de dangereux chez eux.

Cet épisode confirme que le moment est venu pour moi de rencontrer les personnes qui entourent Simon. Petit à petit, créer les opportunités, lancer les invitations, accepter les propositions faites. Mes lectures ne suffisent pas. J'ai besoin de comprendre l'islam en dehors des écrits, entendre le point de vue de musulmans sur mes questionnements, entrer en contact avec des personnes à la fois semblables et différentes de mon cercle habituel de relations. La première personne que je désire voir est l'ami de Simon qui lui a tenu les mains lors de la récitation de la Chahada, la profession de foi qui proclame qu'il n'y a qu'un seul Dieu et que Muhammad est son prophète. Quel genre de jeune homme est cet Ali ? A-t-il une forte emprise sur Simon ? Est-ce lui qui a influencé mon fils sans que celui-ci ne s'en aperçoive ? Est-il un manipulateur ? Se pourrait-il qu'il soit potentiellement dangereux ?

Thibaut, Simon et moi sommes reçus chez les parents d'Ali avec lesquels il habite, ainsi que deux de ses sœurs. Les quatre autres sœurs sont mariées et ne logent pas loin, toutes sont restées dans le quartier qui les a vues grandir. Elles travaillent et c'est bien souvent la mère d'Ali qui garde ses petits-enfants dès qu'une maladie les tient éloignés de la crèche ou de l'école. Le père d'Ali a quitté la Turquie après le décès de sa première épouse. Il est venu avec son frère, invités comme tant d'autres par mon pays qui avait besoin de main-d'œuvre peu chère et qualifiée pour des grands travaux publics, comme la construction du métro. Son frère a été tué dans un éboulement en creusant les tunnels. Lui a passé sa carrière à travailler pour les entreprises publiques locales. La mère quitta son village de la région d'Afyon pour venir l'épouser. En plus d'avoir élevé sept enfants, elle travailla comme femme de ménage durant plusieurs années, elle continue encore un peu lorsque ses douleurs lombaires ne la paralysent pas trop.

Les filles et la mère nous ont préparé une belle table couverte de victuailles appétissantes : des feuilletés, des salades, différents plats de viande, de la soupe piquante, des assiettes de fruits secs, des baklavas. Bien que vivant depuis plus de trente années en Belgique, la mère parle mal le français. Ce sont les filles qui jouent aux interprètes. Nous passons une belle soirée tous ensemble. À l'heure de la prière, Ali et Simon montent à l'étage. La mère s'installe dans un coin de la pièce tandis que la conversation suit son cours et que le papa regarde la télé en fumant cigarette sur cigarette. Ali et sa maman sont les seuls pratiquants dans la famille, elle porte le voile, pas ses filles. La plus jeune m'explique qu'elle suit des cours de religion islamique depuis quelques mois, car elle a envie de mieux connaître sa religion. Elle ne désire pas porter le voile pour le moment, mais y viendra peut-être. Sa sœur aînée l'écoute attentive, complices elles se sourient.

Des versets du Coran en arabe sont encadrés et trônent de chaque côté de la cheminée. Le rez-de-chaussée de cette belle maison de ville est jonché de tapis, de meubles rustiques, fonctionnels, les fenêtres sont cachées par des tentures de velours foncé. Il y a autant des gros coussins ronds que de fauteuils pour s'asseoir autour de la table basse. Cette famille d'origine simple, sans fortune aucune, a

réussi par son travail et son courage à devenir propriétaire de sa maison tout en élevant sept enfants. Je suis admirative. Moi qui me suis si souvent sentie débordée avec seulement deux enfants et un travail…

Quant à Ali, nulle crainte à avoir de lui. Son visage est aussi doux que celui de Simon, il n'a rien d'un survolté, il est calme et serein. Le ton de sa voix est modéré, posé, un peu timide. Je lis dans les regards qu'il pose sur Simon combien leur affection est sincère. Ils ont partagé trois années d'adolescence sur les bancs d'école, une même quête de spiritualité les a encore rapprochés. Ali a eu un parcours scolaire plus difficile, ses parents l'ont probablement moins poussé que nous. L'année dernière, il a tenté une première année en faculté de médecine, désormais il essaye la dentisterie, un autre long cursus compliqué. Je lui souhaite de tout mon cœur de réussir. Je le sens tracassé par la santé de sa maman dont la pile de médicaments posée sur un coin du buffet est impressionnante. Il nous explique qu'elle souffre beaucoup du dos et qu'il lui est de plus en plus difficile de se mouvoir. Or cette femme nous reçoit avec un grand sourire, beaucoup de générosité et tous les plats que nous avons dégustés indiquent qu'elle a certainement passé tout l'après-midi en cuisine, pour nous préparer ce festin. Moi, dès que j'éprouve la moindre douleur, je ne suis plus bonne à rien. Et certainement pas à inviter des gens qui ne sont pas des proches. Oui, je suis admirative de la famille d'Ali, gens simples, travailleurs, accueillants.

Dans mes oreilles sifflent les commentaires trop souvent entendus autour de moi :

– On ne leur a pas demandé de venir, à tous ces étrangers.…

Et bien erreur ! Nous avons demandé à la plupart d'entre eux de venir et certains, comme l'oncle d'Ali, ont donné leur vie pour nos grands travaux. D'ailleurs, si je ne me trompe pas, nous sommes de nouveau dans une période où nous appelons les Africains du Nord ou les Européens de l'Est. Nous recherchons des docteurs, des infirmiers, des aides-soignants pour combler le manque de praticiens dans nos hôpitaux. Aurons-nous aussi un jour la mémoire courte quant à l'origine de leur venue chez nous ?…

Les gens autour de moi affirment également haut et fort :

– Ces étrangers sont tous des profiteurs, ils glandent et vivent de nos allocations sociales…

Toutes les sœurs d'Ali travaillent, ainsi que leurs conjoints, sans parler du papa qui cumule les heures supplémentaires et les week-ends pour subvenir aux besoins des siens. Alors, oui bien sûr, il existe des profiteurs, mais les tire-au-flanc se trouvent partout, y compris chez mes compatriotes de pure souche. Je suis fatiguée des critiques, des grandes déclarations tonitruantes contre les étrangers, sans parler que bien souvent ceux qui sont traités d'étrangers sont autant étrangers que moi : mon grandpère était Canadien. À partir de combien de générations nées dans le nouveau pays devient-on français, danois, suisse, belge, ou hollandais ?…

Hier soir, j'ai vu aux nouvelles une bande de Grecs enragés qui arrachaient des étrangers d'un bus avant de les tabasser rudement. Le journaliste expliquait qu'il y a plus d'un million d'étrangers en Grèce, pour la plupart illégaux, et si hier ils étaient plus ou moins acceptés par la population, aujourd'hui la violence se déchaîne à leur égard. L'histoire se rejoue sans honte ni pudeur, une crise économique réveille les haines, les rejets, le besoin de balancer la faute sur d'autres, sur des différents, des « pas comme nous ».

Comme ce cycle me semble pervers, injuste et si affreusement réel. Parfois, j'ai la sensation que

notre monde tourne dans un sacré panier de crabes dont les pinces ne cessent de s'entrechoquer, encore et encore. Je ne suis qu'une petite bonne femme toute simple, sans pouvoir aucun. Cela signifie-t-il que je doive subir les événements sans réagir ? Est-il suffisant de philosopher entre amis autour d'un bon verre de vin et de refaire le monde en paroles ? Je n'ai plus la jeunesse des grands idéaux et des grandes batailles, par contre j'ai de plus en plus envie de mieux comprendre les gens, de découvrir leurs richesses, leurs forces, leurs différences. Simon m'a ouvert la porte sur l'islam. C'est vers les musulmans que je me tourne, c'est à leur rencontre que je vais aujourd'hui.

Demain sera un autre jour.

---

1. Hadith : recueil de textes retraçant la vie et les paroles du Prophète Mohammed.

LA SOLIDARITÉ

Avant la rentrée universitaire, Simon a rejoint une association fondée par des jeunes musulmans, dont un de ses anciens camarades de classe. Ils se sont donné pour mission d'apporter un repas chaud et une présence solidaire aux sans-abri et aux plus pauvres qui errent dans les rues. Ils servent les repas le mercredi et le dimanche en fin d'après-midi. Simon s'est mis dans l'équipe du dimanche, car ses cours ne lui permettent pas de se libérer le mercredi. Taquin, Thibaut a surnommé le groupe: les gentils barbus…

Les hommes assurent la distribution, et les femmes préparent les repas chauds dans un atelier aménagé en cuisine pour l'occasion. Ces femmes sont les mères, les sœurs, les cousines des amis de Simon. Je les rencontre lors d'une journée d'information et de récolte de fonds organisée par l'association. J'y accompagne Simon tout autant pour lui montrer mon soutien que par envie de voir ses amis. Je suis surprise de découvrir une grande salle divisée en deux : de larges panneaux séparent les hommes des femmes. Tout est dédoublé, les buffets, les rangées de chaises, le vestiaire. Pas moyen de se voir, ni de se parler ; Simon part de son côté, moi du mien. Je me retrouve seule parmi ces femmes qui se connaissent presque toutes. La plupart d'entre elles sont voilées, je me sens mal à l'aise et timide au début, un peu comme une fillette hésitante qui arrive dans la cour de sa nouvelle école. Après quelques sourires échangés et l'explication que je suis la maman de Simon, elles m'incluent tout naturellement dans leur cercle. Elles se présentent et me décrivent avec gourmandise les différents mets mis en vente pour récolter de l'argent. Tout a été confectionné à la maison entre copines, sœurs et cousines. Elles me parlent aussi de la création de l'association et de leur participation à cette initiative.

La salle se remplit de chaque côté des cloisons. Je suis frustrée de ne pas être autorisée à passer dans l'espace des hommes pour découvrir les amis de Simon. De temps en temps, j'essaye de les épier entre les étroites ouvertures qui s'infiltrent dans ce mur artificiel. L'une ou l'autre femme s'amuse de mon manège puéril.

Quelle idée de nous couper les uns des autres ! Ce jour est jour de fête. L'association existe depuis deux ans, elle essaye d'augmenter sa visibilité dans la communauté locale et au-delà. Plusieurs discours reconnaissent le dévouement de chacun, les applaudissements des nombreux invités confirment que cette équipe de jeunes gens mérite tout notre respect. Dans un tel contexte, pourquoi séparer les hommes des femmes, les fils de leurs mères, les sœurs de leurs frères, les amis des amies ? Sacrée différence culturelle entre moi et ces musulmans au grand cœur.

Et que de chemin il me reste encore à parcourir pour accepter ces divergences sans que mon taux d'adrénaline ne fasse des bonds, ou que mon esprit ne se joue la critique en boucle. Long apprentissage que celui de la tolérance et de l'acceptation de l'autre…

Un imam, connu et admiré dans les différentes communes environnantes, prend place sur l'estrade. Un silence respectueux s'installe à son apparition. Il est l'invité d'honneur, son discours est attendu. Un souffle de recueillement contagieux émane de l'assemblée. Un tremblement m'envahit, je suis comme mes voisines de rangée : muette, immobile, tout à l'écoute de ce prêcheur charismatique. Il est grand, les épaules larges, la barbe mi-longue tombe sur sa djellaba. Je l'entends nous raconter comment Aziz, le jeune président de l'association, est venu le trouver au début des distributions de repas avec la question suivante :

– Pourrions-nous aussi nourrir les non-musulmans, ou devrions-nous nous limiter à aider nos frères et sœurs dans la foi ?

L'imam affirme, haut et fort, que le devoir de chacun est d'aider toute personne dans le besoin, quelles que soient sa race et sa religion. Il cite plusieurs exemples dans lesquels le Prophète luimême est venu en aide aux non-croyants. Il recadre l'assemblée sur ce point important : ne pas rester cloisonné dans sa communauté, étendre ses actes de charité en dehors de celle-ci. J'ai noté ses mots :

– Nous sommes une communauté du partage. N'est pas croyant celui qui s'endort le ventre plein alors que son voisin s'endort le ventre vide. Connais-tu ton voisin ? Ton voisin est le musulman, il est aussi le non-musulman ! Si tu n'as pas les moyens de donner, fais au moins une invocation pour ceux qui sont dans le besoin et pour que d'autres puissent donner.

Ensuite, le conférencier félicite les jeunes qui, dès la sortie des études, prennent le temps de se consacrer aux plus démunis d'entre tous. Il explique aux aînés que ces jeunes ont besoin de leur soutien financier pour continuer leurs activités. Il affirme que la multitude de petites associations qui se créent dans les quartiers montre que la communauté grandit en bien, les jeunes nés ici s'impliquent en tant que citoyens responsables. Beaucoup de femmes aussi se regroupent pour faciliter l'intégration de leurs sœurs et des enfants. Elles créent des écoles de devoirs, organisent des cours d'alphabétisation et des activités diverses pour faciliter les rencontres, et ainsi lutter contre la solitude et l'enfermement.

Pendant un bref instant, le prédicateur exprime son regret que toutes ces belles associations restent méconnues du grand public. Les médias semblent préférer relater des faits divers sombres plutôt que de passer du temps à découvrir l'entraide et la citoyenneté qui se développent entre les habitants des quartiers. Il continue en encourageant chacun à s'investir pour améliorer le bien-être de tous.

Il parle un peu moins d'une heure avant de se faire longuement applaudir par l'assistance. Je me mets à rêver à une diffusion différente de l'information. Et si pour chaque fait négatif relaté, les journalistes s'engageaient à décrire aussi des histoires positives. Et si les quotidiens réservaient des colonnes entières pour mentionner de belles histoires de vie ou des rencontres enrichissantes. Et s'ils parlaient de l'entraide qui existe partout autour de nous, des jeunes qui progressent, des relations qui se nouent entre communautés et entre générations. Et si pour chaque face sombre, ils nous révélaient une face lumineuse de l'être humain… Oui, et si.…

En fin d'après-midi, j'échange mon numéro de téléphone avec Aïcha et Selma qui coordonnent les équipes de cuisinières. Il est prévu de faire un couscous pour plus de cent personnes, le dimanche, dans quinze jours. Toutes les aides sont bienvenues. Je promets de venir, tout en m'empressant d'avouer que je suis peu douée pour ce genre de cuisine que je ne pratique pas. Par contre, je suis capable d'éplucher, nettoyer et faire tout ce que l'on m'explique clairement. Elles s'amusent de ma crainte de ne pas être à la hauteur, elles me rassurent, nous serons toutes ensemble, ce sera sympa.

Je suis enchantée à l'idée de passer quelques heures avec un groupe de femmes qui consacrent chacun de leurs dimanches à la préparation de délicieux plats pour les plus démunis. Il ne faut pas s'imaginer qu'elles se contentent de tartiner des sandwichs et de préparer une soupe chaude en accompagnement. Non, un potage frais et riche en légumes est proposé en entrée, il est suivi d'appétissantes assiettes chaudes emplies de viandes variées, de féculents aromatisés recouverts de légumes colorés. Le tout nécessite des heures de travail.

Deux semaines plus tard, j'arrive à l'atelier. J'étais invitée à m'y rendre pour midi, il est midi deux, je

suis à l'heure. La pièce est une longue salle au plafond haut, dont le sol est recouvert d'un vieux carrelage vert et gris. Des fenêtres s'ouvrent sur une cour intérieure, elles apportent une lumière hésitante. Le lieu est vide, hormis un lavabo étroit à l'entrée. Il faut tout installer. Moi, la femme gâtée, qui en imaginaire aurait pu dans un moment de naïveté associer « atelier » à l'atelier blinquant de Master Chef, je suis vite plongée dans la réalité du quotidien de ces petites associations de quartiers : la débrouille est de mise !

Nous sommes déjà quatre. Avec une efficacité surprenante, nous aménageons les lieux pour notre après-midi de travail. Nous sortons des tables pliantes d'un cagibi crasseux. Une boîte de gants circule pour l'hygiène. Équipées, nous lavons les tables et le sol avant de sortir les aliments de la camionnette de Selma qui vient d'arriver. Cette jeune Turque de 35 ans a deux enfants, elle travaille comme comptable dans une société d'entretien. Tous les dimanches, elle confie ses petits à son époux et quitte la maison à neuf heures pour se rendre au marché où elle achète les légumes du jour auprès des marchands qui la connaissent. Ceux-ci lui font des prix au plus bas ; par ce geste, ils soutiennent l'association à leur façon. Nous retirons de son coffre des kilos de carottes, de choux, d'oignons, de pois chiches. Elle transporte aussi les réchauds à gaz qui nous sont indispensables.

Deux femmes arrivent avec d'énormes casseroles qui complètent l'équipement rudimentaire rangé dans une armoire en métal, cachée derrière un escalier qui disparaît dans le plafond. J'apprends que chaque légume doit être cuit séparément, ainsi que la viande et la semoule. Nous allons devoir jongler avec les quatre réchauds, et commencer au plus vite l'épluchage et la mise en cuisson des premiers aliments si nous voulons avoir nos 120 assiettes prêtes pour 16 heures. Moi qui croyais qu'arriver à midi était tôt et que nous aurions largement le temps… Je commence à comprendre la complexité de la préparation du couscous qui n'est pas facilitée par le manque de taques de cuisson. Bien vite, nous sommes une dizaine. La plus jeune est âgée de 23 ans. Je suis l'aînée et la novice du groupe. J'effectue toute tâche que l'on m'attribue, je suis là pour aider, non pour prendre des initiatives.

L'ambiance est conviviale, joyeuse et à la fois concentrée. Le groupe épluche, coupe, nettoie, malaxe la semoule des minutes durant, le tout avec organisation et efficacité. Fatima, l'une des Marocaines, la reine du couscous d'après ses consœurs, m'apprend à plonger les mains dans la semoule et à séparer les grains les uns des autres. J'aime le contact tactile avec ces milliers de particules. En pensée, je me sens proche de la multitude de femmes qui, dans les pays du Sud, préparent cet aliment pour leur famille, et de celles qui perpétuent la tradition chez nous, transmettant le soleil dans les assiettes de leurs convives. Je suis heureuse, je suis en harmonie avec la vie. J'aime être ici et maintenant, auprès de ces compagnes au caractère fort et à la générosité à fleur de peau, ces personnes qui me montrent avec simplicité combien ma présence leur plaît. Extraordinaire partage.

Au milieu de l'après-midi, je me rapproche de Leila pendant qu'elle surveille la cuisson des carottes et de la viande. Cadette du groupe, elle est timide et réservée. Je lui demande ce qu'elle fait dans la vie. Elle me répond qu'elle a terminé ses études de puéricultrice depuis deux ans. Elle habite chez ses parents et perçoit l'allocation de chômage. Honte à moi, les anciens modes de pensées perverses se remettent en marche. J'ose envisager que Leila profite du système. Je me mets à imaginer qu'avec un peu de volonté elle devrait se trouver un boulot. Je la sonde :

– Tu as suivi une bonne formation. De nombreuses crèches recherchent du personnel, des centaines de mamans désespèrent de trouver une personne sérieuse pour garder leurs enfants. Comment est-il possible que tu n'aies pas d'emploi depuis deux années ?

Je me demande si elle a envie de travailler, ou si elle trouve plus confortable de rester chez elle toute la journée. En même temps, quel questionnement idiot !

Quel jeune, formé pour un métier, préférerait traînailler toute la journée plutôt que de rentrer dans la vie active et gagner son indépendance ? À la longue, l'inactivité rend fou, d'autant plus lorsque l'on possède santé et jeunesse. Leila a de l'énergie à revendre. Je la vois s'appliquer dans la préparation du repas, elle ne paresse pas aujourd'hui, elle saute d'une tâche à l'autre avec efficacité. Elle interrompt mon questionnement mental :

– Les crèches, auprès desquelles j'ai postulé, refusent de m'engager si je porte le foulard à l'intérieur.

Spontanément, je remarque :

– Ne peux-tu pas accepter de l'enlever au travail, et de le remettre à la sortie ? Il n'y a guère d'hommes dans les crèches, cela ne devrait pas être un souci.

La réponse de Leila est sans appel. Non, elle ne peut l'envisager.

Je comprends alors que les mamans chez qui elle postulerait auraient sans doute une réaction de rejet similaire. J'essaye de me replonger 18 ans en arrière, lorsque j'ai engagé une jeune fille au pair Marocaine et musulmane. Si elle s'était présentée avec le foulard, l'aurais-je engagée ? Je crois que oui, tout en n'étant pas prête à le jurer. Paul n'aurait sans doute pas apprécié, pourtant c'est un homme ouvert. Oui, pourtant…

Pourquoi tout est-il si compliqué ? Je ressens de la tristesse pour cette jeune femme qui ne trouve pas de travail parce qu'elle s'accroche à son foulard. Pourquoi sommes-nous si étroits d'esprit ? Pourquoi nous est-il encore et toujours aussi difficile d'accepter la différence et de la respecter ?

Et pourquoi ce besoin puissant de ne pas accepter de laisser le foulard de côté quelques heures par jour ? Pourquoi cette douleur presque violente dès que quiconque demande qu'il ne soit pas porté dans telle ou telle circonstance ? Est-ce que le Prophète souhaitait toute cette souffrance ? Est-ce que Dieu se soucie à ce point que la gorge et la tête des femmes soient cachées ?

Oui, j'éprouve de la tristesse pour Leila et pour ses sœurs qui doivent faire face à de telles situations. Elle me sourit avec douceur, son regard me murmure :

– Ainsi va la vie…

Je lui souhaite de tout cœur de bien vite trouver une crèche musulmane qui aurait besoin d'une puéricultrice, ou de se présenter à un autre emploi dans une association ou dans une petite structure aux idées larges.

L'après-midi se prolonge dans la bonne humeur. Nos cent vingt barquettes de couscous sont terminées avec un peu de retard. Les hommes attendent dehors devant la camionnette. Dans trente minutes, les files de démunis se formeront à proximité de la gare. Ce sera un festin aujourd'hui, le fumet qui s'échappe des plateaux me rappelle que je n'ai pas déjeuné et que mon estomac de nantie a envie de s'alimenter. Dès que la vaisselle est terminée et que la pièce est nettoyée, nous nous asseyons autour de deux tables pour partager le repas. Je crois que je suis la seule à me sentir un peu fatiguée, les autres débordent encore d'énergie. Les rires et la convivialité nous unissent. Nous avons bien travaillé, le moment est venu de nous poser.

Quelques-unes se retirent pour prier dans un coin, d'autres restent auprès de moi. Il n'y a ni vin ni bière pour nous désaltérer, du thé parfumé nous brûle les doigts au travers des gobelets en plastique. J'y ajoute un sucre, ma voisine y dépose un second. Elle précise :

– C'est comme cela que c'est bon.

Je la laisse faire, je suis enveloppée par la douceur de l'instant. J'ai passé un merveilleux moment

avec ces femmes vaillantes et bonnes.

En mon âme, je remercie Simon de m’avoir ouvert une nouvelle porte sur la vie.

L’IDENTITÉ

Quelques semaines après avoir rendu l’invitation à la famille d’Ali, les garçons et moi recevons Soumaya et Nasser. Ce couple trentenaire tunisien passa un long week-end à Istanbul au printemps dernier, des connaissances communes les présentèrent à Simon qui leur servit de guide durant leur séjour turc. Ils témoignèrent d’une grande affection pour mon fils dès l’instant où ils perçurent sa belle connaissance de la culture locale, sa facilité linguistique, sa profonde spiritualité et sa maturité étonnante. Ils avaient envie de nous rencontrer, Thibaut et moi, ils furent donc nos seconds invités musulmans.

Pour l’occasion, j’ai découvert une large gamme de jus de fruits délicieux qui depuis font partie de mon panier d’hôtesse attentive au respect des coutumes de chacun. Simon et ses amis m’ont éloignée des champagnes, kirs et autres élixirs habituels que je servais à l’apéritif. J’ai aussi banni toute alimentation non halal quand je les reçois. Oui, je m’adapte et j’avoue que plus je suis reçue par de nouvelles amies musulmanes d’origine nord-africaine, plus je me sens une piètre cuisinière. Mes mets me paraissent simplistes, si peu exotiques comparés à leurs nombreux plats gourmands et colorés. J’essaye de jouer la carte locale, mon soufflé au fromage rencontre un succès réel, mes salades de chèvre chaud au miel, mes tartes au citron, mes mousses au chocolat et mon tiramisu alimentent les sourires autant que les estomacs.

Tout comme la maman d’Ali, Soumaya porte le voile. Par contre, à la différence des femmes que l’on croise dans les rues, elle ne le maintient pas à plat, serré autour du visage. Non, son foulard est un ornement, un accessoire magnifique monté à la mode malaisienne, mi-turban, mi-tresse sur le haut de la tête. Je la trouve belle, moderne, pétillante d’énergie, d’intelligence et de passions. Elle est ostéopathe et assistante à l’université. Le courant passe entre nous. Son mari est un peu plus réservé, discret, grand, calme, posé. Il écoute plus qu’il ne parle, il observe avec bienveillance. Il est commercial dans une entreprise de transports. Je les devine complémentaires, bien assortis. Le cliché des musulmanes soumises à leur époux s’effondre tel un château de cartes devant la forte personnalité de Soumaya. Mon invitée n’a rien d’une demi-portion placée au second plan. Elle est une partenaire égale au sein d’un jeune couple contemporain. Je suis heureuse de les recevoir.

Comme je me sens à l’aise en leur compagnie, j’ose des questions sur l’islam et sur la perception que les musulmans installés en Belgique ont de leur environnement. Je commence par ce qui m’intrigue le plus, et que j’ai encore du mal à comprendre : le port du foulard. Je demande à Soumaya si elle le porte depuis toujours. À ma grande surprise, elle me répond :

– Pas du tout, je ne le mets que depuis deux années.

Mon esprit est pris d’assaut par une association simpliste : Soumaya et Nasser ne sont pas mariés depuis bien longtemps, serait-il responsable du port du foulard de son épouse ? J’espère ne pas les heurter par ma question spontanée.

– Est-ce Nasser qui t’a demandé de le porter ?

Le jeune homme sourit devant ma naïveté, il lève discrètement les yeux au ciel avec l’air de dire : « Si seulement elle savait… ». Ma logique doit lui sembler bien absurde, si caricaturale. Soumaya n’est ni vexée, ni dérangée par ma candeur. Elle aussi sourit, pendant que Simon m’observe du coin de l’œil en me trouvant, sans doute, un brin insortable.

– Non, c’est mon choix. Nasser ne se serait jamais permis de m’influencer sur ce sujet. Il est conscient que cette décision est personnelle et importante.

Je suis surprise, j’ai besoin de comprendre pourquoi une jeune femme moderne qui termine son doctorat, et qui possède son cabinet d’ostéopathe, a choisi du jour au lendemain de changer sa façon de s’habiller et de porter le foulard. Je l’interroge sur son éducation religieuse.

– J’ai été élevée dans des écoles catholiques et mes parents sont musulmans.

– T’emmenaient-ils à la mosquée ?

– Non, ce n’est pas une obligation d’aller à la mosquée. Papa y allait le vendredi, pas maman.

– Pourquoi ta maman ne se joignait-elle pas à lui ?

À ma question s’ajoute une réflexion mentale que j’exprime à voix haute :

– Maintenant que j’y pense, quand je conduis Simon le vendredi à la mosquée, je vois beaucoup plus d’hommes qui s’y rendent que de femmes.

Soumaya m’éclaire :

– Traditionnellement, les femmes sont occupées à la maison avec l’éducation des enfants. Pour les hommes, il est bien de se rendre à la mosquée le vendredi, ils accomplissent ainsi un geste supplémentaire d’adoration de Dieu. Aujourd’hui de plus en plus de femmes les accompagnent. La mosquée où tu conduis Simon a une sortie sur le parc, elle est réservée aux femmes, tu ne peux les voir de la rue.

Je pense : « Séparées des hommes jusque dans leur entrée et sortie de la mosquée… » Comme cela me semble étrange et insensé. Je n’en dis rien, faut-il absolument tout comprendre ? Ne puis-je pas accepter la différence, dans le respect de l’autre ?

Je me contente de chercher à mieux connaître le parcours de Soumaya, je lui demande :

– Tes parents te parlaient-ils de la religion ?

– Pas vraiment, ce n’était pas un sujet de discussion, par contre je les voyais prier et nous faisions le ramadan.

– Et toi, priais-tu ? Te considérais-tu musulmane ?

– Oui, je priais, mais je ne faisais que le strict minimum.

– Tu sortais ? Tu buvais ?

– Je ne buvais pas, mais je sortais beaucoup. Quant au respect de la nourriture halal que nous suivions à la maison, dès l’adolescence je suis devenue végétarienne, il était ainsi plus facile de me nourrir à l’extérieur.

– Que s’est-il passé pour que tu commences à porter le foulard ? T’es-tu inscrite du jour au lendemain à des cours de religion islamique ?

– Pas du jour au lendemain. Peu avant mon entrée à l’université, je me suis davantage intéressée à la religion des miens. Avec une amie, nous avons suivi quelques cours que j’ai arrêtés dès l’entrée en fac. Petite, je prenais des cours d’arabe. Ceux-ci ne représentaient pas un cours de religion en tant que tel cependant l’objectif de mes parents était que nous apprenions cette langue pour lire le Coran dans sa version originelle. Mon intérêt pour l’islam est apparu après la vague des attentats du 11 septembre 2001. Soudain, j’étais attaquée de toutes parts en tant que musulmane, pas seulement par

les médias, mais aussi par les étudiants sur le campus. J'étais personnellement agressée et il me fallait comprendre pourquoi. J'étais mise au ban, repoussée parce que musulmane. Moi qui n'avais rien fait ! Les types qui ont fait sauter les avions, je ne les connaissais pas. Ben Laden, j'en avais rien à faire ! Pourtant, on m'associait à ces assassins qui me dégoûtaient autant qu'ils écœuraient la terre entière. Je n'entendais que des « eh, vous, les musulmans… ». Avant, c'étaient des « eh, vous, les étrangers.… ». Alors que je suis belge ! Brusquement s'ajoutait « vous, les musulmans ».

Que de souffrance, que de colère, que de rancune pas encore digérées dans les propos de Soumaya. Je suis assise sur le canapé opposé au sien, une table basse nous sépare, un enchaînement d'événements tragiques nous a divisées. Un gouffre béant s'est construit sur les ruines des buildings et des cadavres calcinés. À l'époque de la chute des tours, je me méfiais trop de la complexité de la situation pour tenir des propos désobligeants. Par contre, je me souviens que, dans la société américaine pour laquelle je travaille, les commentaires fusèrent, les grandes tirades islamophobes s'exprimèrent sans honte ni mesure. Aujourd'hui, l'émotion de Soumaya me dévoile une autre face des dégâts collatéraux de ce drame, tragédie absolue pour tant d'innocents. Je poursuis mon questionnement :

– Cette islamophobie existait-elle avant septembre 2001 ?

– Non, les critiques se limitaient à « eh, vous les étrangers … ». Ce qui était déjà du racisme innommable. Après les attentats, la situation est devenue invivable. C'est d'ailleurs à ce moment-là que le port du foulard a agacé la population. Auparavant, les gens s'en fichaient, aussi bien les musulmans que les autres. Je me souviens qu'à l'école, il y avait deux filles qui arrivaient avec le foulard le matin, elles l'enlevaient en passant l'entrée et le remettaient à la sortie. Cela ne dérangeait personne. Dès que les musulmanes se sont senties exagérément attaquées et jugées, en réaction, elles marquèrent leur volonté d'être respectées dans leur identité religieuse et elles furent de plus en plus nombreuses à choisir de le porter. Ma priorité fut d'abord de mieux comprendre cette religion tant critiquée, la religion que mes ancêtres m'avaient transmise par leurs gênes et que je ne connaissais que peu. J'ai alors commencé à suivre des cours dans une mosquée.

– Comment étaient-ils organisés ?

– Ils étaient donnés en français et en arabe. Ce n'étaient pas des cours de religion à proprement parler. Chacun mettait des questions dans un chapeau, nous les tirions une à une et le groupe, accompagné de l'enseignant, y répondait ensemble. La forme relevait davantage du débat et du partage que de l'instruction. Ensuite, tout naturellement, je me suis documentée, j'ai lu, j'ai posé des questions. Ma curiosité s'est éveillée et j'ai commencé à connaître l'islam.

– Tes parents ne te l'avaient-ils pas appris lorsque tu étais une enfant ?

– Non, ma mère m'a enseigné l'islam avec des interdits du genre : la religion ne permet pas ceci, ni cela… Elle y mêlait souvent des interdits de sa culture tunisienne, qui n'avaient rien à voir avec l'islam, tout en croyant fermement que ceux-ci étaient islamiques. C'est assez fréquent avec les immigrants, ils reproduisent des traditions en les mettant sur le dos de la religion, alors que cela n'a rien à voir, tout se mélange et les étiquettes sont collées. Une famille va interdire à sa fille d'épouser un homme d'une autre région, en prétextant que c'est l'islam qui impose d'épouser l'homme choisi par les proches. Alors que bien évidemment rien de tel n'existe dans l'islam, ces pratiques sont non religieuses. Ce n'est donc pas avec mes parents que j'ai appris l'Islam.

Elle rit en précisant :

– Ma mère fut la première choquée lorsque j'ai porté le foulard.

– Pourquoi ? N’est-ce pas la pratique dans ta famille ?

– Si, mais elle ne s’attendait pas à ce que j’y adhère. Elle ne m’a jamais demandé de suivre son exemple

– Pouvais-tu le mettre à l’université ?

– Au cours et sur le campus oui, mais pas aux travaux pratiques ni en stage ni à l’hôpital. Ce qui est encore plus vicieux… Je préférerais que l’on nous l’interdise carrément. Maintenant que je suis de l’autre côté, celui des enseignants, je les entends dire en parlant de certains élèves : « Oui mais celle-là elle porte le foulard. » …

– Et donc ? Pénalité ?

– Oui, d’office pénalité !

– Tes paroles suggèrent que j’ai raison de demander à Simon de ne pas dire qu’il est musulman à l’université, de le garder pour lui, d’être discret sur sa conversion.

Soumaya hoche la tête. Elle estime qu’il est préférable qu’il soit discret.

J’entends mon fils m’expliquer, quelques jours plus tôt, qu’à l’université ils se retrouvent à plusieurs pour faire leurs prières dans la cage d’escalier d’un bâtiment peu utilisé. Des tapis sont roulés dans un coin auprès de foulards, laissés là à l’usage de qui en a besoin, sans doute offerts par des étudiants qui ont terminé leurs études. Ces jeunes prient en cachette.…

Et moi, je ne peux m’empêcher de me demander : dans quel monde vivons-nous ?

Les jeunes qui prient se cachent.

Pendant que ceux qui boivent et fument, le font aux yeux de tous.

Je croyais avoir lu que le XXIe siècle serait spirituel ou ne serait pas.…

Je quitte mes pensées qui s’assombrissent pour me recentrer sur mon invitée et sur son expérience.

– Peux-tu porter le foulard au travail ?

– Non, comme je te l’ai dit, c’est interdit à l’hôpital. Je dois cacher que je suis musulmane, ou du moins ne pas l’afficher, et cet interdit induit juste l’effet contraire. Plus les années passent, plus j’ai envie de dire haut et fort que je suis musulmane.

Je suis intriguée. Je demande une explication :

– Pourquoi ? Par provocation ?

– Non, pour montrer que nous sommes comme les autres : nous sommes éduqués, nous sommes intégrés, nous sommes beaux et jeunes. Je ressens un besoin viscéral de montrer une bonne image des musulmans, et de faire taire les critiques ou les débats déplacés.

– J’ai rencontré d’autres jeunes adultes qui, après 2001 ont eu besoin de mieux connaître cette religion qui est la leur. Comme toi, ils ont commencé à suivre des cours, comme toi, plusieurs femmes ont décidé de porter le foulard.

– C’est cela qu’ils appellent « l’islamisation »… Mais, en fin de compte, c’est logique. Si tu regardes l’histoire, chaque fois que des peuples, des groupes ont été rejetés pour leurs croyances ou leur mode de vie, par réaction, ils se sont affichés davantage dans ce qu’ils sont. Prends l’exemple des

homosexuels : il a suffi que les homophobes expriment leur haine et leur dégoût pour que les homosexuels revendiquent de nouveaux droits, descendent dans la rue, se créent leur parade… Plus la presse va médiatiser les soi-disant « effets pervers » de l'islam, plus les musulmans auront envie de s'afficher musulmans afin de faire le contrepoids.

Je l'écoute en silence, sa parole est vive, passionnée. Elle poursuit sur sa lancée :

– Prends le cas de l'excision dont on parle en ce moment. Cette mutilation archaïque n'a rien à voir avec l'islam, c'est une coutume culturelle de certains pays d'Afrique. Pourtant, les médias l'associent sans complexe à l'islam puisque la religion de la plupart de ceux qui la pratiquent, est l'islam. Or, ce n'est pas de la religion qu'ils tirent cette barbarie répugnante, absolument pas ! De nouveau, nous sommes en plein amalgame « culture–religion », les médias en jouent, les gens se laissent berner, les musulmans sont étiquetés de pratiques qui n'ont rien à voir avec eux. Et rebelote, j'entends autour de moi des « vous les musulmans »… Plus cela est injuste, plus les musulmans et heureusement certains non-musulmans recherchent la vérité, se documentent, pour ensuite afficher cette vérité.

– En ce qui concerne le foulard, comprends-tu que ce besoin de le porter, dans des lieux où le législateur l'interdit, puisse déranger certaines personnes ? Je n'ai rien contre les femmes et les jeunes filles qui souhaitent se voiler, mais lorsque la loi dit : « Pas à l'école », j'ai un souci certain avec celles qui insistent. Je pense que chacun devrait respecter la loi du pays où il réside.

– Et bien moi, justement j'estime choquant, insupportable d'être considérée « hors-la-loi » si je porte le foulard à l'hôpital. Tu vois, il n'est pas normal, pas acceptable qu'au même titre qu'un voleur, je sois considérée « hors la loi » pour le simple fait que je souhaite cacher mes cheveux et mon décolleté au regard des autres. Moi, « hors-la-loi » ! Mais t'imagines un peu ?!… Avant, certaines écoles le permettaient, aujourd'hui c'est une loi nationale, un interdit officiel.

– Cette loi n'existait pas dans le passé ?

– Non. Il reste quelques écoles où il est encore permis de le porter. Par contre, en tant qu'assistante à l'université, cela m'est interdit, tout comme à l'hôpital. Soi-disant « On vit dans un État laïque », mais alors soyons-le totalement : interdisons les jours fériés qui tombent sur les fêtes chrétiennes et remplaçons-les par d'autres jours, faisons sauter Noël, la Pentecôte, l'Ascension, Pâques.… La laïcité, elle est où ? Il y a deux poids, deux mesures, et cela me dérange. Je ne demande pas que l'on déclare fériées les fêtes musulmanes, pas du tout, je demande que l'on arrête l'hypocrisie de grand État laïque pour justifier l'interdiction du port du foulard.

Je préfère ne pas me lancer dans un débat polémique, je manque de connaissances pour argumenter dans ce domaine. Je demande :

– Et toutes les femmes musulmanes qui ne se couvrent pas, est-ce que cela ne démontre pas que l'on peut vivre sa religion sans s'imposer des règles trop rigides ?

Du tac au tac, Soumaya réplique :

– Et tous les musulmans qui boivent de la bière et qui ne font pas le ramadan ?.… Chacun fait ce qu'il veut. Si tu souhaites suivre le Coran, et donc l'islam, il y est clairement demandé aux femmes de se couvrir et de ne laisser apparaître que les mains et le visage. Maintenant, tu as des tas de chrétiens qui ne vont pas à la messe, qui utilisent des moyens de contraception, qui divorcent et vont ainsi à l'encontre des exigences de l'Église. C'est pareil pour les musulmans, chacun fait comme il veut. Ce

n’est pas parce que ces femmes ne sont pas voilées, qu’elles ne sont pas musulmanes.

– Et à la mosquée, est-ce que les femmes doivent être voilées ?

– Pour la prière, oui.

Soumaya s’amuse en confirmant qu’au moins pour cet acte de prière en communauté, ils ont tous réussi à se mettre d’accord: les femmes sont voilées. Elle précise que même à la maison, pour faire la prière, il est demandé à la femme de se voiler, elle ne peut pas se présenter à Dieu sans son voile.

Décidément, je trouve ces contraintes bien pesantes, si loin de ma vision de Dieu et de son amour. Comme si mon Dieu se souciait du fait que l’on porte le voile pour s’adresser à lui… « Mon » Dieu qui est également le Dieu des musulmans…

Soumaya interrompt le flot de mes pensées, elle nous confie :

– S’intégrer à la société tout en restant qui nous sommes, vivre notre religion sans être mis à l’écart, est un combat quotidien. Tu ajoutes à cela le fait de subir ce que les médias nous montrent presque quotidiennement à la télévision, et je t’assure que c’est un véritable djihad d’être musulman aujourd’hui.

La souffrance de Soumaya qui jaillit de cette confidence se lit aussi sur le visage de Nasser qui confirme ses propos. Simon et Thibaut écoutent, en silence, depuis le début de la conversation. J’ai conscience qu’il faudrait sans doute alléger l’ambiance en changeant de sujet. Je ne le fais pas. Je désire comprendre mes invités, apprendre à les connaître sans mondanité ni superficialité. Je requiers une précision :

– Veux-tu dire qu’être musulman est un combat permanent en Belgique ?

– Partout, même en Tunisie. Le monde entier trouvait cela merveilleux que le peuple tunisien se soit débarrassé de son dictateur, dictateur d’ailleurs reconnu par toutes les nations durant des décennies… Puis, lorsque pour la première fois les Tunisiens purent enfin voter, et que le résultat des élections libres mit au pouvoir un parti musulman, soudain ce n’était plus bien du tout : le monde cria à l’horreur et en vint presque à regretter la dictature…

Nasser précise :

– Pareil en Égypte, avec les frères musulmans qui furent élus : on parle bien d’un vote légitime ! Or, l’Occident n’accepte pas le choix des peuples, même dans leur propre pays. C’est comme s’il était nécessaire à l’Occident d’imposer la laïcité dans le monde pour que tout tourne enfin rond …

Le sujet est sensible. Les garçons se lancent dans une conversation politique avec Nasser. Soumaya me rejoint en cuisine. Elle range dans le lave-vaisselle les verres d’apéritif, pendant que je termine la purée à l’huile d’olive. Nous passons à table. Je lui demande d’expliciter une phrase peu anodine qu’elle a prononcée en s’essuyant les mains:

– Tu viens de me dire que tu ne te sentais bien ni en Belgique ni en Tunisie. Pourquoi ?

– Je suis née en Belgique, je suis belge d’origine tunisienne. J’ai eu une éducation tunisienne à la maison, et européenne en dehors. Le paradoxe c’est que, lorsque je suis ici, tout le monde me rappelle que je suis étrangère : j’ai la peau mate, mon nom, ma religion, une partie de mon mode de vie ne correspondent pas à « être belge ». Par contre, lorsque je suis en Tunisie, je ne suis pas assez tunisienne parce que je suis quand même belge… Mon langage n’est pas tout à fait pareil, j’ai un accent. La façon de m’habiller et de me comporter est plus européenne. Comme les traditions sont aussi différentes, je ne suis pas tunisienne non plus. Globalement, je ne sais pas où je dois

m’intégrer ni si je dois m’intégrer. Parfois je pense que le mieux serait sans doute de partir en Turquie.

– Pourquoi en Turquie ?

– Parce que là, je n’aurais aucune partie de moi qui me tiraillerait. Je serais clairement une étrangère et je ne serais plus tourmentée d’être ceci ou de ne pas être tout à fait cela. Ils sont turcs, ils ont leur propre culture, la seule chose qui me relie à eux c’est l’islam. Je n’ai pas à leur ressembler ni dans leurs traditions ni dans leur langage ou leur mode de vie. Par contre, je partage leur religion.

– Oui, mais tu pourrais partager l’islam en Tunisie aussi.

– Non. Tout le moins pas à l’époque de Ben Ali où la pratique de l’islam était mal vue. Avec l’Algérie pour voisine, lorsque dans les années 90 le groupe islamique armé a commencé ses attentats, Ben Ali a réduit les droits à la pratique religieuse en Tunisie, il a combattu l’islamisme dans le pays. Les gens, qui fréquentaient régulièrement les mosquées, étaient fichés et le port du foulard était interdit. Les Tunisiens ont alors naturellement choisi de faire leurs prières à l’intérieur des maisons. Durant cette période, les Tunisiens de l’étranger étaient finalement mieux lotis que les Tunisiens de Tunisie puisqu’il leur était possible de pratiquer l’islam sans contrainte.

Soumaya nous explique que, là où la presse occidentale parle de la « ré-islamisation » de la Tunisie depuis la révolution du printemps 2012, il ne faut voir qu’un peuple qui, en renversant la dictature, récupère le droit de pratiquer librement sa religion. Les Tunisiens ne sont pas « soudainement » devenus, ni même redevenus, musulmans. Ils le sont depuis toujours. À partir du début des années 90, ils n’étaient plus autorisés à pratiquer leur religion, alors une fois la liberté retrouvée, il n’était que logique de voir de nombreuses femmes sortir en portant le foulard et de constater que les mosquées se remplissaient de nouveau.

Je ne connaissais pas ces faits. Ciel, que mon ignorance du monde qui nous entoure est vaste !

Est-ce que je lis les mauvais articles ?

Est-ce que je les lis mal ?

Suis-je la seule à comprendre si peu ?…

Il est plus que temps que je cesse de me contenter d’un minimum d’informations puisées, ici ou là, sur les différentes problématiques qui surgissent : l’environnement, l’islam, le système financier, la disparition de l’euro, le chômage, la montée des partis radicaux, l’Égypte qui s’enflamme, la Syrie qui s’enlise, la Grèce qui sombre, la paupérisation des Américains… De formation économiste, certains sujets me sont plus naturels à aborder de manière critique que d’autres. J’ai tout le moins conscience que, happée dans la tourmente de la vie, je n’ai pas souvent pris le temps de me faire ma propre idée sur les problématiques cruciales qui influencent notre monde. Si j’ai plutôt bien réussi à ne pas laisser mes pensées se noyer dans des faits divers pourris, tels que les infanticides, viols ou accidents de tous genres, je ne me suis pas renseignée en profondeur sur les thèmes importants qui influencent notre quotidien. Maintenant que j’ai atteint le demi-siècle, je vais revoir mon approche, il n’est pas trop tard, il est temps.

Nous continuons la soirée en faisant parler Thibaut de ses projets, de l’université qui l’attend dans quelques mois. Nous racontons aussi nos familles respectives, nos enfances, nos récents voyages. Des sujets plus légers pour terminer ce moment d’échanges. Nous promettons de nous revoir et nous tiendrons la promesse. Des petits dîners, des barbecues en compagnie élargie, des rencontres diverses me donneront l’occasion de me rapprocher des musulmans qu’hier encore je méconnaissais tant.

LE PARTAGE

Je suis invitée à une pendaison de crémaillère, chez des amis de Simon. Il est convenu que je puisse interviewer Pedro, un jeune converti dont j'aimerais transcrire l'histoire. Je passe une bonne heure à discuter avec les différents convives qui m'accueillent dans leur cercle. Je suis la maman de Simon, j'écris un livre, je suis atypique et je suscite la curiosité. Je picore dans les différents plats du buffet appétissant en attendant que Pedro se sente prêt à s'isoler avec moi.

Après le café, Pedro et moi montons à l'étage. Nous nous installons dans la pièce où des réunions de partage spirituel ont lieu les dimanches matin. Une grande partie de l'espace est occupée par un large canapé mauve, bas et confortable. Dans un coin, une table ronde en fer forgé se tient contre la fenêtre. Nous serons plus à l'aise sur les chaises hautes qui l'entourent. J'invite Pedro à s'asseoir. Je devine une appréhension qu'il tente de dissimuler avec timidité et respect. Simon l'a informé de mon souhait de l'interviewer. Comme mon fils, il s'est converti à l'islam et son expérience m'intéresse. Je lui explique que je changerai son nom, que je respecterai ce qu'il me dira et qu'il n'a rien à craindre. Il sourit sous son visage un peu tendu, son regard foncé est empli de profondeur, de force mêlée de vulnérabilité, d'humilité et de douceur. Il est d'accord d'essayer de me parler, tout en s'excusant à l'avance s'il n'y arrive pas. Je tente de le rassurer, je lui poserai des questions, ce sera facile.

Il hésite un instant devant ma proposition de l'enregistrer, je lui confie que ma mémoire n'est pas bonne et que je suis certaine que ses mots seront plus beaux que ceux que je reproduirais seule. Il n'ose pas refuser. Je le sens fragile et bon. Pendant le premier quart d'heure, sa lèvre inférieure tremble tandis que les phrases se succèdent et que sa vie défile devant moi. Ensuite, il gagne en confiance, il lui devient plus facile de se raconter même si l'émotion est à fleur de peau, contenue et à la fois si présente. Je l'écoute, consciente du cadeau qu'il me fait, de l'effort incontestable que cela lui demande. Pedro, merveilleux jeune homme de 25 ans. Voici son histoire.

« *Avant de décrire le cheminement spirituel qui a conduit à ma conversion, je souhaiterais raconter le contexte de ma naissance, celui de mes premières années. Ma mère tomba enceinte à 16 ans, dans les années 80 en Espagne. Elle venait d'une famille catholique. L'annonce de sa grossesse déclencha un séisme : mes grands-parents n'étaient pas aussi ouverts qu'aujourd'hui, l'époque était différente. Ils ne supportèrent pas le regard des gens. Deux semaines après ma naissance, toute la famille quitta l'Espagne pour s'installer en Suisse, où mon grand-père trouva une place d'enseignant dans une école internationale.*

Ma mère était la plus jeune de la fratrie, sa grossesse ne fut pas vécue dans la joie. Elle subit maintes pressions de la part des aînées qui lui en voulurent beaucoup de devoir quitter leur ville natale. Ma mère se sentit seule, rejetée, infiniment triste. Elle aussi perdit son pays, ses amis, et même sa famille puisque ses sœurs lui tournèrent le dos. Elle termina son cursus scolaire en suivant des cours par correspondance, pendant que ma grand-mère m'éleva.

Peu après mon deuxième anniversaire, ma mère quitta la Suisse pour entamer ses études en Belgique. Mes tantes partirent aussi de la maison et je restai seul auprès de mes grands-parents. Nous allions ensemble à la messe les dimanches, ils me parlaient de la religion avec des mots simples. Le soir, mon grand-père me racontait les histoires de prophètes, les histoires de la Bible. À l'époque, je ne connaissais pas l'origine de ces contes magnifiques, je ne la compris que plus tard en relisant la Bible et le Coran. Avant d'éteindre la lumière, ma grand-mère priait avec moi, nous récitions le : Je vous

salue Marie en espagnol, suivi de prières pour enfants qu'elle m'apprenait.

Ma mère venait me voir le week-end. Chaque fois, je ressentais une douleur poignante dès qu'elle repartait. Je me rappelle le bisou d'au revoir qu'elle me faisait, je ne voulais pas toucher mon visage et je restais une heure sans bouger pour prolonger la sensation de ce baiser, humide et chaud sur ma joue.

Je vécus avec mes grands-parents jusqu'à mes sept ans. Ensuite, mon grand-père termina son contrat d'enseignant à l'école internationale et ils retournèrent en Espagne. Deux options se présentèrent : soit je déménageais chez ma tante en Suisse, soit je partais avec mes grands-parents en Espagne. Ma mère ne pouvait pas encore me prendre en charge, elle préféra que je reste auprès de sa sœur. Ma tante venait de se marier, elle eut en peu de temps des jumeaux suivis d'une petite fille. Ce fut assez stressant pour elle et son mari d'avoir, du jour au lendemain, un quatrième enfant à la maison. L'ambiance était bien différente de celle du cocon familial que mes grands-parents m'avaient offert. Je me suis adapté tout en attendant avec impatience que ma mère vienne définitivement me chercher. Je n'aspirais qu'à cela. Mon rêve, mon but ultime : vivre avec ma mère et avoir enfin une vie comme tous les autres enfants.

Lorsque j'eus neuf ans, ma mère décida de me reprendre. Cela créa une nouvelle fracture familiale. Elle avait toujours été considérée comme une enfant, une irresponsable par le reste de la famille, et désormais elle exigeait de me reprendre. Ma tante s'était attachée à moi et elle me considérait comme son fils. Elle n'avait aucune envie que je reparte. Je ressentis les tensions extrêmes entre les adultes autour de moi ; il y eut des insultes, des blessures qui aujourd'hui encore ne sont pas cicatrisées.

Je partis donc habiter avec ma mère, j'étais heureux, mon rêve se réalisait…

La réalité fut tout autre.

Ma mère et son mari habitaient Bruxelles. C'était la troisième famille dans laquelle j'habitais ; de nouveau les habitudes et exigences des adultes autour de moi changeaient. Il fallait tout me réapprendre, depuis le début. Pour mes parents, j'étais un bon à rien. J'avais beau m'appliquer, faire maints efforts pendant plusieurs années pour essayer de satisfaire leurs attentes, jamais je n'y parvenais. Ils étaient constamment insatisfaits de moi. Quoi que j'accomplisse, ce n'était jamais assez bien. Pour ne pas arranger les choses, ma mère ne parvenait pas à me donner de la tendresse. Elle ne me prenait pas dans ses bras et elle me repoussait chaque fois que je lui demandais un câlin. Elle n'eut à aucun moment avec moi la relation qu'elle entretenait avec mon petit frère. Je crois qu'elle se protégeait. On ne la laissa pas me prendre dans ses bras à ma naissance, on m'enleva à elle, et on ne lui permit pas de m'élever durant les neuf premières années de mon existence. Son manque d'affection à mon égard résultait probablement d'une séquelle de cette période, elle se protégeait pour ne pas trop m'aimer, ne pas trop souffrir.

D'un point de vue religieux, ce fut la période la plus vide de ma vie, nous n'allions pas à la messe et il n'y avait plus de prières le soir. J'étais croyant depuis tout petit, je continuais à prier seul, je parlais à Dieu, je Lui confiais combien je me sentais solitaire et triste. La prière me réconfortait. Elle me permettait d'évacuer ma colère, mes frustrations, ma peine, ensuite j'étais apaisé et je me sentais en confiance. Je continuai à aller à la messe lors de mes vacances en Espagne.

Mes parents essayaient de m'éloigner de la religion, mon beau-père disait que le catholicisme était une secte qui avait réussi. Ma mère n'était pas croyante, elle ressentait une certaine haine à l'égard de la religion dont elle avait subi la rigidité durant son adolescence.

Tout au long de ces années, je tentai de plaire à mes parents, sans y réussir. À partir de mes douze ans,

il y eut une rupture. Exaspéré, fatigué de tous ces efforts vains pour être reconnu et aimé, je fuguai pour marquer mon désaccord et mon désarroi face à une situation que je ne supportais plus. Mon plus grand rêve avait été d'habiter avec mes parents et je réalisais qu'en fait cela avait gâché ma vie. Je souhaitai partir en internat. J'avais besoin de recul, j'avais envie de me réaliser moi-même en tant qu'individu loin des critiques constantes.

Pour me punir de ma fugue, mes parents me placèrent deux années dans des pensionnats catholiques. Nous avions une messe de temps en temps et des cours de religion catholique chaque semaine. La première année se passa très bien. Malheureusement l'internat ferma et l'on me changea d'école la seconde année. Je détestai le nouvel institut où mes origines et ma peau bronzée attiraient la discrimination et les railleries. Beaucoup croyaient que j'étais Arabe. Je désirais revenir vivre avec mes parents qui décidèrent que je devais finir l'année scolaire en pension. Durant ces quelques mois, je ressentis de manière poignante la solitude et j'eus de nouveau un grand besoin de ma mère, je désirais tant son amour. Dans ces moments tristes, je priais beaucoup. Je faisais des prières sous forme de donnant-donnant. Cela peut paraître bizarre, mais je me disais : « Si je fais ceci et ceci, alors Seigneur Tu me donnes cela en retour ; ou si Tu me donnes cela, alors je ferai tout ceci en échange… »

Mon retour à la maison ne fut pas une réussite, j'étais toujours rabaissé et peu reconnu. Comme j'avais grandi, je commençai à sortir et à vivre le plus souvent possible en dehors du foyer. Je passais des bons moments à l'extérieur, j'étais heureux avec mes amis et j'évitais autant que possible les contacts avec mes parents. Durant ces deux années de grande liberté, je vécus ma première relation amoureuse qui dura plus d'une année. Je n'avais pas de but dans la vie : je m'amusais, c'est tout.

Je songeais à mon père biologique en Espagne. Il avait fait pareil à mon âge : il s'amusait, il sortait, il fumait des joints, il buvait, il prenait du bon temps et avait une vie assez baba cool. Devenu adulte, je pensais qu'il avait réussi sa vie, il avait cinq enfants et gagnait beaucoup d'argent. Il me paraissait donc logique que je puisse moi aussi m'éclater durant quelques années. Je compris mon erreur en allant lui rendre visite en Espagne. J'y découvris un homme anéanti par la drogue, l'alcool et les soucis. Sa femme l'avait quitté. Psychologiquement fragilisé, il prétendait que quelqu'un essayait de le tuer. Cette rencontre me traumatisa, je tombai en dépression dès mon retour en Belgique. Je ne savais pas ce qui allait lui arriver, j'avais peur pour lui tout en craignant de tomber un jour dans un gouffre similaire au sien.

C'est alors que je décidai de changer. Durant cette période, je priais beaucoup. Je promis à Dieu, que si un jour j'allais bien, je retournerais à l'église et je pratiquerais au mieux la religion. Je voulais devenir quelqu'un de droit et avoir une vie saine, un peu sur le modèle de mes grands-parents plutôt que sur celui de mon père biologique.

À la même époque, au cours de religion scolaire, on étudiait le protestantisme avec Calvin et Luther. Cette religion m'interpellait, je retrouvais dans le protestantisme toutes les bonnes choses que mes grands-parents m'avaient apprises en excluant ce que je ne comprenais pas du catholicisme comme le pouvoir absolu du pape, certaines vénérations des saints, la richesse outrancière de l'Église. Je voyais le protestantisme comme un retour à la religion originelle prêchée par Jésus, sans tout ce qui fut ajouté par la suite.

En général, les jeunes de mon entourage se moquaient de quiconque avouait aller à la messe, alors que moi je considérais que la pratique religieuse était respectable, quelle que soit la religion concernée. Souvent les personnes pratiquantes sont des personnes qui souhaitent donner de l'amour. Je ne pensais pas qu'il était juste de répondre à cet amour par des moqueries et de la haine.

Je m'inscrivis à des cours de religion protestante à l'école et ma vie en fut changée. Je ne voulus plus boire d'alcool, ni fumer, ni guindailler. Je passai en quelques mois, de dernier de classe à second, je reçus des prix à l'école. J'essayai de m'investir dans la relation avec mes parents, il me devint important d'être à la maison pour les soutenir. Mon petit frère venait de naître. Je voulais rentrer tôt et les aider en m'occupant de lui. Malheureusement, mes parents ne virent pas ce changement, ils ne le reconnurent pas. Leur aveuglement me causa encore du chagrin.

J'allais de temps en temps à l'église, j'y promettais que le jour où ma vie se stabiliserait, je m'investirais dans la religion et dans des actions humanitaires. J'avais 16, 17 ans.

Les cours de religion protestante, que je suivis en classe, furent une révélation. Parfois le professeur de religion catholique et le prof de religion islamique se joignaient à nous. Ensemble, ils nous apprenaient les points communs entre chaque religion. Je fus étonné d'apprendre que Jésus était respecté par les musulmans qui le reconnaissaient comme un prophète. C'était une réalité que même les jeunes musulmans autour de moi ne semblaient pas tous connaître. Ces deux années m'ont appris combien les grandes religions monothéistes partageaient de nombreuses valeurs communes.

Pendant l'été qui précéda mes études supérieures, je partis en vacances avec mes parents. J'étais fier de moi, j'avais bien réussi à l'école, et je pensais qu'ils seraient contents aussi. Si c'était le cas, ils ne me le montrèrent pas. Ma mère m'informa qu'elle et mon beaupère souhaitaient que je quitte la maison. Elle disait qu'il valait mieux qu'elle me demande gentiment que je parte maintenant, avant qu'ils n'aient envie de me mettre dehors. Ils m'aideraient financièrement si je me trouvais un logement pour la fin du mois, mais pas si je partais plus tard. Ce comportement confirma que je n'avais toujours pas réussi à les convaincre que j'étais quelqu'un de bien. Le reste de la famille n'apprécia pas que je sois mis dehors de la sorte.

Je pris un appartement et je suivis des cours pour devenir instituteur. J'y rencontrai de nouveaux amis dont Cédric, un jeune chrétien limite islamophobe qui aimait provoquer les musulmans en utilisant l'étendue de ses connaissances souvent supérieures aux leurs. Cédric aimait les débats, il les recherchait, il les provoquait. Nous faisions du sport ensemble et nous passions beaucoup de temps l'un avec l'autre. J'avais trouvé un ami chrétien qui affichait sa foi et n'avait pas honte de sa religion. Ses débats sur l'islam me passionnaient, il s'était beaucoup documenté sur cette religion et il me passa des livres pour m'instruire. C'étaient des livres de musulmans écrits pour des musulmans. J'ai lu la vie du Prophète, le Coran. Je fus touché de redécouvrir les histoires des prophètes, comme je les avais entendues au travers des histoires de mon grand-père, et comme elles étaient relatées dans la Bible.

Sur le plan strictement factuel, le prophète Muhammad est le descendant des enfants d'Ismaël, il fait ainsi partie de cette grande nation annoncée dans les textes sacrés. Abraham est donc son père au sens premier. La tradition islamique proclame : « Il est un Dieu et une lignée de prophètes dont la figure centrale est Abraham, père de sang de cette descendance d'Ismaël qui mène à Muhammad, il sanctifiera ce lieu de l'ancienne vallée de Baca, devenue la Mecque en construisant avec Ismaël la maison de Dieu (La Ka'ba). » C'est là, très exactement, que naîtra le prophète Muhammad qui porte le message du rappel de l'Unique, des Prophètes et de la Maison sacrée. Un Dieu, un Lieu, un Prophète.

J'étais profondément ému par ces liens entre les Prophètes, entre leur lignée et ce même lieu d'adoration de ce Dieu unique. Je ne réagissais pas comme Cédric à nos lectures, je comprenais de moins en moins ses critiques, et je ne percevais pas le même message que celui qu'il voulait faire passer. Il n'était pas encore question pour moi de me convertir, j'étais chrétien, mes grands-parents étaient chrétiens, mes ancêtres étaient chrétiens. Le christianisme avait été prédéfini pour moi, c'était

ma religion.

Pourtant, aussi bien les lectures que les conversations que nous avions Cédric et moi, au lieu de m'éloigner de l'islam, m'en rapprochaient. Je pratiquais déjà l'abstinence face à tout alcool. Quand j'ai compris ce qu'était la viande halal, j'ai aimé que Dieu soit remercié pour cette viande offerte, que la bête soit tuée sans voir le couteau et sans souffrance inutile. Je décidai moi aussi de manger halal. Je ne ressentis aucune contradiction avec ma religion, notre Dieu était le même.

Je me disais que l'islam était une belle religion, pourtant j'avais des appréhensions à l'égard du Prophète. Mon Espagne d'origine avait laissé mon esprit empli d'idées préconçues. Je me demandais pourquoi tant d'hommes et de femmes avaient suivi ce personnage. Par mes lectures, je percevais l'étendue de la confiance que les gens de son époque avaient en lui. Je me disais qu'un être qui était tellement aimé, qui ne gagna pour lui ni richesse ni pouvoir politique, qu'une personne si pieuse ne pouvait être qu'un saint. Et si c'était un saint, alors il était impensable qu'il mente, ce qu'il affirmait devait être vrai. S'il prétendait être prophète, alors prophète il était.

J'étais impressionné par la sagesse du Prophète, par ses qualités de cœur, sa distinction morale, sa vive intelligence mise à la disposition du respect et de la paix entre les hommes et les clans. Son rôle dans la reconstruction de la Ka'ba, alors qu'il n'était encore qu'un tout jeune homme, confirme ses qualités. Lorsque les dignitaires de l'époque décidèrent de reconstruire la Ka'ba, ils ne gardèrent que les fondations de la première construction d'Abraham et d'Ismaël sur lesquelles ils rebâtirent l'édifice. De vives disputes opposèrent les membres des différents clans sur la question de savoir qui devait avoir l'honneur de remettre la Pierre noire à sa place. D'aucuns n'étaient pas loin de prendre les armes afin de déterminer quel clan devait détenir ce privilège. Un vieil homme proposa que l'on s'en remette à la décision du premier homme qui franchirait le seuil de l'espace sacré : un consensus s'établit autour de cette idée. Ce premier homme fut le jeune Muhammad. Il les écouta et demanda qu'on lui apporte un manteau, il y plaça la Pierre et proposa aux chefs de chaque clan de prendre un bord du manteau et de soulever ensemble la Pierre noire. Une fois atteinte la hauteur désirée, il déposa lui-même la Pierre noire à l'emplacement voulu, à la satisfaction générale puisque personne n'avait été lésé.

Plus je lisais les anecdotes sur la vie du prophète Muhammad, plus je commençais à l'aimer malgré la peur latente que j'avais de cette religion que je considérais être la religion des Arabes. Cependant j'étais mal à l'aise avec le fait que le Jésus que l'on m'avait toujours présenté n'était pas exactement le même que celui dont les musulmans parlaient. Je craignais que « mon Jésus » ne perde de sa divinité dans l'islam. Cette époque fut difficile pour moi, emplie de dilemmes intérieurs.

À force de lectures et de réflexions, je compris que les juifs n'ont pas reconnu Jésus comme prophète, ils se sont arrêtés avant Lui. Les musulmans ont accepté Muhammad pour prophète ainsi que tous ceux qui viennent avant lui, dont Jésus. Je réalisai alors que l'islam était une continuité. Ma conversion éventuelle ne serait alors pas un changement, ce serait davantage une évolution, je me métamorphoserais tout en restant le même, telle une chenille se transforme en papillon et s'envole. Je ne deviendrais pas quelqu'un d'autre, je ne prendrais pas une autre identité, je poursuivrais mon chemin.

Je me remémore le déclic que j'ai eu, un soir en récitant mes prières quotidiennes: « Marie, mère de Dieu. » Je prononçais cette phrase tous les jours, depuis des années, pourtant ce soir-là elle n'avait plus de sens pour moi. Cela n'était pas réel. Dieu n'avait pas été enfanté, alors pourquoi est-ce que je disais toujours : « Marie, mère de Dieu » ? Je me sentais chrétien, or j'avais de sérieuses difficultés avec la Trinité, et le terme « mère de Dieu » me devenait blasphématoire. Cette prise de conscience fut

une nouvelle étape vers ma conversion, je n'ai plus récité ces prières, je me bloquais, je partais dans un raisonnement intellectuel plus que spirituel.

À la même époque, je fis de nombreux rêves qui me perturbèrent. Une nuit, dans mon songe, je me retrouvais seul sur l'esplanade de la Mecque. Je priais devant la Ka'ba, je priais comme un musulman, j'étais empli de la sensation très forte d'être là-bas. Je me réveillai troublé le matin. Je n'étais pas musulman, je ne voulais pas encore le devenir mais l'islam faisait de plus en plus partie de ma vie. J'essayai d'en parler avec mon ami islamophobe, lors de nos vacances communes en Espagne. Il me répondit que l'on ne pourrait plus être amis si je devenais musulman… La première personne avec qui je partageais mes doutes me repoussait ! En sa présence, je ne cherchai plus la polémique, j'évitai le conflit et je lui cachai ma conversion lorsque celle-ci se produisit.

Je cessai de parler de mes doutes et de mes envies de devenir musulman.

Dans l'environnement familial, social qui était le mien, avec la pression des médias et les idées préconçues ambiantes, il m'était pratiquement impossible de me nommer musulman. Devenir musulman était impensable et, en même temps, je me sentais attiré sur cette voie nouvelle que j'avais déjà commencé à prendre. Je pressentais que c'était cette direction qu'il me fallait suivre.

Bien entendu, j'étais terrorisé à l'idée de décevoir mes grands-parents. Je me souvenais que quelques années auparavant ma grand-mère avait trouvé un Coran dans mes affaires, alors qu'à l'époque je n'avais aucune intention de me convertir, le Coran était rangé à côté de la Bible. Je m'intéressais aux livres saints, je les comparais tout simplement. Ma grand-mère se mit à pleurer, à répéter que j'étais devenu musulman, que j'allais à la mosquée. Je l'ai rassurée. Il n'y avait aucune raison de s'en faire, à l'époque j'étais chrétien et bien décidé à le rester.

Intérieurement, j'espérais un geste, un signe clair qui me montrerait le chemin, un peu comme saint Paul avait eu son appel de Dieu, foudroyé par une lumière divine sur le chemin de Damas. J'aspirais plus que tout à y voir clair, je me sentais si troublé.

Quelques jours avant ma conversion, ma tante me rappela une chute ridicule que je fis enfant. Casse-cou, je grimpais partout sans jamais me blesser, or ce jour-là j'étais tombé de la balançoire. Une fracture ouverte m'immobilisa deux mois, et nécessita une longue rééducation. Ma tante m'apprit qu'en ce jour mémorable, maman avait tenté de se suicider… Au moment de ma chute, elle avalait une poignée de médicaments pour en finir avec la vie. Lorsque ma tante l'appela pour la prévenir que j'avais fait une chute grave, et que l'on m'emmenait à l'hôpital, maman répondit qu'elle était en train de mourir et qu'elle avait besoin d'aide pour venir voir son petit garçon. Ma tante envoya une ambulance chez elle, et ma mère fut sauvée in extremis. Tout à coup, des années après, je compris que cette chute inopinée avait sauvé la vie de ma maman. Au travers de cette histoire qui m'était racontée, je vis le signe que je cherchais. Je réalisai que tout avait un sens, que rien n'arrivait par hasard. Il existait clairement un mystère, une présence qui nous dépassait.

La veille de mon premier ramadan, alors que je me préparais à jeûner discrètement dans la solitude de mon appartement, je récitai l'attestation de foi à Dieu et au Prophète. Je ne le confiai à personne. Je planais, j'étais euphorique de commencer le ramadan, et en même temps, il m'était difficile de m'accepter en tant que musulman. J'avais du mal à l'assumer. J'habitais seul, je ne dis rien à ma famille. Les quelques musulmans que je côtoyais étaient gentils avec moi, ils étaient heureux de ma conversion.

Cette conversion, je l'ai faite en solitaire : c'était entre moi et Dieu. Ce n'est que deux années plus tard, suite à l'insistance d'un ami, que je récitai la Chahada devant des témoins.

Durant la première année de ma conversion intime et secrète, je n'allai pas à la mosquée. J'étais empli de peurs. Dans mon esprit, devenir musulman ne signifiait pas automatiquement être parfait. Les comportements de nombreux musulmans n'étaient pas nécessairement fidèles aux préceptes de l'islam. J'acceptais mon identité musulmane, mais je n'avais pas envie de tomber sur des mauvaises personnes. À ce moment-là, j'estimais qu'il n'était pas nécessaire d'aller à la mosquée pour être musulman. J'avais 20 ans. Ce n'est que durant le ramadan suivant que j'entrai dans une mosquée.

Je cachai ma conversion à mes parents près de trois années. Lors des dîners de famille, la question de la nourriture se posait : j'affirmais être végétarien. Je ne buvais presque plus de vin depuis longtemps, cela ne choqua personne que je cesse complètement. Je portais déjà un bouc avant, et la barbe courte, bien taillée ne suscita aucun commentaire. Au niveau vestimentaire, je n'effectuai aucun changement. Bien entendu, ma famille se posait des questions, il y eut des doutes, mais personne ne me questionnait ouvertement. Nous évitions le sujet. Un jour, mes grands-parents vinrent chez moi pour quelques jours. En nettoyant ma chambre, ils trouvèrent sous le lit une boîte avec mes livres sur l'islam. Les doutes se multiplièrent.

L'islam encourage à donner le meilleur de soi, à se dépasser. Je m'appliquais donc, j'étudiais beaucoup et je réussissais bien. Je fus le premier de classe durant mes études supérieures Sachant l'importance des parents dans l'islam, et les droits de la mère, il me devint progressivement impossible de mentir plus longtemps. Si au départ, les non-dits me semblaient indispensables pour protéger ma famille, cela avait assez duré. Depuis quelque temps, j'avais une petite amie musulmane, ils l'acceptèrent assez bien et se posèrent de plus en plus la question de ma religion, toujours sans en parler.

Le jour où je leur annonçai que j'étais musulman, mon beau-père répondit avec ironie :

– Allez sans blague, on ne savait pas… Il ne faut pas nous prendre pour des cons !

Ma mère déclara :

– Oui, on s'en doutait. Sache que cela ne me fait vraiment pas plaisir. Tu me dégoûtes.

Elle me demanda pourquoi je ne me promenais pas avec des babouches et une djellaba. Je lui répondis que cela n'a rien à voir avec l'islam. Ce ne sont pas des prescriptions religieuses, l'habit ne fait pas le moine.

Elle répliqua qu'au moins elle était contente de le savoir officiellement. Mon beau-père proclama de manière solennelle :

– Sois certain, mon ami, que si tu te lies à des groupes extrémistes, je serai le premier à te conduire chez les flics. Fais très attention à toi !

Il y a de cela presque trois ans.

Aujourd'hui, nous évitons autant que possible la polémique. Bien sûr les clichés sont présents. Je fais avec et j'évite de rentrer dans les controverses tout en essayant d'expliquer l'islam et d'éviter les amalgames. Ma mère se fâche dès que le sujet se porte sur la religion. Pour elle, tout ce qui vient de l'islam est mauvais.

Lorsqu'elle fêta ses vingt ans de vie commune avec mon beau-père, elle invita tous ses amis et la famille. Sur l'invitation, il y avait des photos de leurs 20 ans de vie : des photos d'eux, et de mon frère mais aucune photo de moi, comme si je n'avais pas existé durant ces vingt dernières années. Je lui demandai :

– Si j'avais été pompier, comme ton époux, aurais-tu ajouté ma photo ?

– Oui, mais celle d'un musulman, jamais !

Je n'ai pas cherché à couper les liens. L'islam m'a aidé à être patient, à comprendre les souffrances de ma mère et à maintenir le lien avec elle, quoi qu'il arrive. Quelque temps après la fête, je préparai une longue lettre avec tout ce que j'avais besoin d'exprimer à ma mère. Cela incluait la description des nombreuses blessures que je portais en moi. Pour l'unique fois de notre vie, nous avons pris du temps ensemble, je lui ai lu ma lettre. Ma mère m'a répondu, en me parlant d'elle-même. Nous avons admis que nous ne pourrions jamais avoir une relation idéale mère-fils; elle m'a remercié pour l'amour que je donnais à mon petit frère. Ce fut une belle conversation. Depuis, nous évitons les sujets tabous.

Mon grand-père apprit ma conversion durant les vacances. Il affirma que j'étais fou, que je faisais n'importe quoi, que j'étais un débile mental, qu'il me manquait une case. Cette première réaction excessive passa vite. Après avoir parlé avec ma grand-mère, il se rendit compte qu'il avait dépassé les bornes. Leur plus grande crainte était que je devienne un extrémiste. Ils éprouvaient des difficultés à différencier islam, islamisme, terrorisme. Pour eux, tout rentrait dans le même panier. Malgré son absence de connaissance et ses craintes, ma grand-mère ne me témoigna que du respect. Déjà lorsque j'étais un adolescent un peu difficile, elle affirmait que, quoi que je fasse, qui que je devienne, je serais toujours son petit garçon qu'elle aime de tout son cœur. Son amour inconditionnel, son soutien constant m'aidèrent à me rendre meilleur. Aujourd'hui, encore plus qu'hier, j'ai juste envie de lui donner plein d'amour, de la remercier pour sa confiance, son respect et sa grande tendresse. »

Pedro termine sur ces derniers mots son histoire, étonné d'avoir tant raconté. Il me regarde, timide. Je le remercie, ne laissant parler que mes yeux, les mots sont inutiles. Nous sommes tous les deux émus. Les bruits des rires d'enfants dans la cage d'escalier nous ramènent à la réalité du moment. Nous nous sommes isolés plus de deux heures, les autres se demandent sans doute où nous sommes passés. Nous descendons les rejoindre. Pedro va s'asseoir auprès de son amoureuse, une jeune femme turque, musulmane qu'il courtise depuis deux années. Il aimerait l'épouser mais les parents de son amie sont farouchement opposés à cette union. Leur fille a 26 ans et ils veulent la marier à un homme de leur village d'origine. Il ne leur suffit donc pas que Pedro soit un bon garçon, travailleur, doux, honnête et même : converti… Non, cela ne suffit pas…

Ils ne se laissent pas attendrir par l'amour qui rayonne entre les deux jeunes gens. Ils sont butés, fermés, intransigeants, sectaires. Il ne faut pas se demander comment ces gens réagiraient si leur fille aimait un non-musulman…

Que de chemin à parcourir, de chaque côté. Que d'ouvertures à amorcer pour que la cohabitation entre communautés différentes soit plus facile ! Et comme l'existence me semble ardue pour Pedro qui n'a déjà pas eu la reconnaissance et l'amour de sa mère, et qui aujourd'hui fait face au rejet des parents de la femme qu'il aime.

Comme la vie peut être dure ! Elle me donne une raison supplémentaire de ressentir combien il est important d'être doux les uns envers les autres, doux et solidaires. La vie ne nous fait pas que des cadeaux, loin de là, à personne. Prenons soin les uns des autres, allégeons nos soucis, partageons nos joies. Nous avons été propulsés dans ce monde ensemble, c'est ensemble qu'il nous faut le traverser.

Oui, soyons doux, notre passage ici-bas n'en sera que plus facile.

Il n'est pas utile de croire en un Dieu pour savoir cela, il suffit d'ouvrir grands les yeux, d'écouter nos propres besoins de tendresse et d'entendre l'écho des cris de désespoir portés par le souffle des

hommes.

Oui, prenons soin les uns des autres. Ce serait déjà un bon début.

LE QUOTIDIEN

En progressant dans l'écriture de ce livre, j'ai rêvé un moment de le terminer le 15 mai, une année, jour pour jour, après ma découverte de la conversion de Simon. Je m'imaginais me lever à 5 h 21 pour mettre le point final à mes écrits, pendant qu'à l'étage au-dessus de moi mon grand garçon serait debout, courbé et agenouillé sur son tapis de prière.

Ce n'est pas ce qui s'est produit.

Le lundi 14 mai, Thibaut a 18 ans. De retour du lycée, il doit se préparer pour la remise de son travail de fin d'études. Il se croyait fin prêt, lorsque, juste avant la sortie de l'école, un enseignant donne de nouvelles consignes contradictoires par rapport à celles selon lesquelles Thibaut a déjà réalisé son panneau de présentation. Thibaut est rentré furieux à la maison. Il lui faut recommencer le panneau pour le lendemain, et il a d'autres devoirs à faire le même soir. Tout cela, le jour de ses 18 ans.…

Je lui propose mon aide. Le plan « bon resto » tombe à l'eau. Au lieu de fêter dignement ce passage à la majorité, dès mon retour du bureau nous expédions un repas préparé sur le pouce. Dans la foulée, nous passons des heures à couper des textes et des photos avant de les coller pour préparer le nouveau matériel de présentation de son exposé. Je l'abandonne à minuit trente, il ne lui reste plus qu'à terminer un devoir oublié dans la bataille. Je m'endors comme une brique, d'un sommeil lourd et vide de rêves. Lorsque le réveil sonne à 6 h 45, je comprends, avec étonnement, que j'ai fait l'impasse sur l'anniversaire de mes 5 h 21 ! Ainsi va ma vie : j'ai deux lascars sur lesquels se concentrent mon amour et mes pensées, cette nuit du 14 au 15 mai avait été celle de Thibaut. Les années se suivent et ne se ressemblent pas…

J'aime aussi l'idée que la vie a sans doute repris son cours normal, paisible. Comme si le fait que Simon soit musulman ne chamboule plus mon univers. Ce bouleversement ne provoque plus de vague. Bien au-delà de l'acceptation, il est devenu partie intégrante de mon quotidien.

Pourtant le chemin ne fut pas un long fleuve tranquille. Loin de là !

Malgré ma volonté tenace de positiver et de découvrir le beau chez les musulmans que j'apprends à connaître de jour en jour, il y eut aussi des instants de crainte qui surgirent sans crier gare. Le dernier date du mois passé. Un changement dans le comportement de Simon tira une alarme en moi, un événement que je ne connaissais pas l'avait perturbé. Je le sentais inquiet et déstabilisé. Une peur que je croyais disparue s'engouffra dans mon être, elle prit possession de mes nuits que le sommeil quitta. Que se passait-il ? Pourquoi mon fils évitait-il mon regard ? Pourquoi se tortillait-il sur place si je parlais de la publication du livre ? Que me cachait-il ? Ne supportant plus ni les non-dits, ni l'angoisse palpable qui croissaient en lui et que mon instinct maternel ressentait douloureusement, je provoquai la discussion.

Mon grand garçon m'avoua qu'il avait parlé du livre que j'écrivais à l'un des adultes qui encadraient les soirées d'échanges spirituels auxquelles Simon participait encore de temps en temps. À sa grande surprise, cet homme lui avait tenu un discours inquiétant, voire menaçant. Il avait prévenu mon fils que si le livre était publié et que s'il nuisait à la communauté musulmane, mon fils ne serait plus le bienvenu dans le groupe. Cet individu avait prétendu qu'un livre sur sa conversion était une atteinte à son intimité et qu'il ne devait pas en accepter la publication. Il avait utilisé son emprise d'enseignant respecté pour exiger de recevoir une copie avant la publication. Il insistait pour revoir le manuscrit afin de censurer les passages qu'il jugerait inappropriés. Il affirmait que par les temps qui courent,

avec tous ces jeunes qui sont partis se battre en Syrie, les convertis étaient désormais fichés et que le livre porterait préjudice à Simon car les autorités découvriraient sa conversion. Mon fils était partagé entre sa confiance en moi et l'emprise que cet homme essayait d'avoir sur lui. Cet homme se permit de briser la sérénité de mon fils et de lui insuffler ses propres inquiétudes non fondées. Il n'avait pas même lu le livre ! Son comportement irrationnel salissait ce que j'essayais d'accomplir en rédigeant le livre, il semait une ombre sombre sur ce que je souhaitais lumineux et constructif. Honte sur cet homme !

Ma colère fut immense, d'autant plus virulente qu'elle se nourrissait de la peur que j'avais de m'être éventuellement trompée. Que d'émotions contradictoires, que de questionnements légitimes bouillonnaient en moi ! Et si finalement j'avais été naïve de croire que mon fils était fort et non manipulable ? Et si son cheminement spirituel avait été influencé par des gens qui aujourd'hui osaient l'intimider pour obtenir la non-publication du livre ? Et si mon fils était entouré de cœurs moins purs qu'il n'y paraissait… ?

J'utilisai l'unique remède que je connaissais face à l'incompréhension et à la frustration, je décidai qu'il me fallait avoir une longue conversation avec Simon. J'essayai de le libérer des peurs que ce professeur lui avait transmises et qui ne lui appartenaient pas à lui Simon. Je tentai de le rassurer, il n'avait aucune crainte à avoir de qui que ce soit. S'il était vrai que le gouvernement décidait de ficher les convertis, et cela restait encore à vérifier, cette procédure ne devait nullement inquiéter mon fils. Il était un homme bien, un étudiant brillant, un citoyen généreux et responsable. Il n'y avait aucune honte à ressentir au sujet de sa conversion. Nous vivons dans un pays libre.

Pour clôturer notre conversation, je proposai à Simon qu'il cesse sa participation à ces réunions spirituelles. Il me semblait important qu'il s'éloigne de cet enseignant pour le moins envahissant. Bien entendu, ce personnage ne recevrait pas le manuscrit avant sa publication, il n'avait pas son mot à dire. À mes yeux, il avait perdu toute crédibilité en tentant d'intimider Simon. Si cet homme avait des craintes, tant pis pour lui, qu'il apprenne à les gérer ! Et surtout qu'il ne s'avise plus jamais de menacer mon fils, même de manière insidieuse et indirecte. Oui, qu'il laisse mon fils tranquille s'il ne veut pas avoir à affronter la colère toute puissante d'une mère tigresse !

Comme quoi, si la conversion de mon grand garçon ne produit plus trop de vagues dans mon existence, de temps en temps des lames de fond me prennent par surprise et me rappellent que rien n'est jamais tout à fait acquis.

***

Avant-hier, pour la première fois, j'ai accompagné Simon à la mosquée. C'était le dernier vendredi du ramadan, un jour plus saint que d'autres. Deux jeunes filles m'ont prise sous leur aile, elles m'ont guidée vers la salle de prière réservée aux femmes, à l'étage. Elles ont cru que j'étais une nouvelle convertie. Je leur ai expliqué que mon grand garçon était musulman depuis presque deux années, et qu'aujourd'hui je désirais me joindre à sa prière.

– Même si je ne suis pas musulmane, et que je ne prie pas comme vous, nous partageons le même Dieu, nous sommes sœurs dans la foi.

Elles ont acquiescé avant de m'expliquer quelques règles : si je ne prie pas dans le rang, je dois me mettre à l'arrière afin de ne pas couper les lignes de femmes en prière. Je ne peux pas marcher devant une femme agenouillée, je dois la contourner. Je dois garder mon foulard sur les cheveux aussi longtemps que je reste à l'intérieur de la mosquée.

Nous sommes arrivées quarante minutes en avance afin d'avoir une bonne place. La salle était déjà presque comble. Partout, des femmes, assises sur leur rectangle de tapis, papotaient à voix feutrées. Ici ou là, quelques-unes étaient agenouillées et priaient en silence. Il y avait aussi deux bébés allongés sur le sol. Tranquilles, ils gazouillaient. Tout cela était charmant, j'étais contente de passer un moment dans ce lieu particulier. J'ai ressenti une émotion profonde au milieu de ces femmes, et de ces centaines d'hommes en bas, qui se réunissaient pour partager la prière. Mes angoisses de l'année dernière étaient bel et bien effacées. Comment pouvait-on craindre ces gens ? Comment pouvait-on si souvent les critiquer ? Ils aimaient Dieu tout simplement, ils n'étaient pas des fous de Dieu.

Je me sentais proche d'eux et démunie face à un environnement parfois trop hostile à leur égard. J'aurais voulu que mes amis soient ici, qu'ils voient de leurs yeux, qu'ils comprennent que la foi est positive et que la prière est avant tout respectable. La peur est ancrée en nous, elle n'est pas la responsabilité de ces musulmans. Oui, je me suis sentie en communion avec cette communauté, dans son lieu de culte qui n'était pas le mien.

Très vite, la chaleur est devenue irrespirable, c'était jour de canicule : 35 degrés dehors. Combien à l'intérieur ? Les deux ventilateurs brassaient de l'air chaud, sans aucune efficacité. Gentiment, Myriam, l'une des jeunes filles qui m'accompagnaient, m'a demandé :

– Vous n'avez pas trop chaud ?

Je portais une jupe longue, un foulard léger sur les cheveux, ainsi qu'une blouse fleurie à manches courtes. Toutes les femmes autour de moi étaient vêtues d'habits bien plus épais et moins confortables : de longues robes unies en tissu foncé, les manches leur tombaient jusqu'aux poignets, un voile lourd leur couvrait tout le front et les épaules. Je souris à Myriam :

– C'est plutôt toi qui devrais avoir chaud, tu es bien plus couverte que moi.

Modeste, elle me sourit, elle supporte bien la chaleur. Je la devine plus stoïque que moi. Si le jeûne m'est impossible, je suis aussi une fille du Nord pour qui la chaleur devient vite insupportable. Ce n'est pas en ce lieu que je vais me plaindre. À Myriam, qui porte une robe longue couleur chocolat, un peu triste sur une jeune fille de dix-sept ans, je demande :

– As-tu mis cette robe juste pour la mosquée, ou bien t'habilles-tu de la sorte tous les jours ?

– Tous les jours, oui.

Elle est douce, souriante. Je poursuis mon questionnement :

– Mais pourquoi ? Ce sont tes parents qui le veulent ?

Son amie et elle échangent un regard étonné, avant de me répondre par une affirmation que je n'avais pas anticipée:

– Nous sommes des perles, et nous désirons nous préserver.

Que puis-je ajouter à cela ? Rien, bien entendu. De nouveau, je suis face à une vision du monde que je ne comprends pas, que je ne cautionne pas. Une petite voix me murmure : le droit à la différence.…

Avant l'appel à la prière, je remarque que les hommes sont beaucoup plus immobiles et calmes que les femmes. Ma voisine de tapis m'explique que la plupart lisent le Coran en attendant l'imam. Les femmes sont plus dissipées, elles profitent de ce lieu de rencontre pour se raconter les dernières nouvelles de la famille et du quartier. Dès que le prêcheur monte sur sa chaire, le silence se fait à notre étage, le ronronnement des ventilateurs soudain devient bruyant. Le prêche est d'abord en arabe, ensuite en français. Il est suivi de la prière, moment impressionnant où tous les corps se ploient en

même temps, des rangées de dos se courbent dans un alignement parfait.

Lorsque les rituels sont terminés, je laisse la masse sortir avant de quitter la mosquée à mon tour. Une femme m'interpelle dans les escaliers. Agressive, elle affirme que je ne suis pas bien vêtue, que mon voile n'est pas assez grand et que mes bras devraient être couverts. Elle me demande aussi d'un ton accusateur si j'ai bien fait mes ablutions avant d'entrer dans la salle de prière. Une inconnue prend ma défense en arabe et la fait taire.

Tout à coup, je ne me sens pas à ma place, j'ai l'impression d'être une intruse. Le soleil m'appelle, la lumière du dehors m'attire, j'ai grand besoin de respirer. Dès que je passe la porte, j'ôte mon foulard d'un mouvement nerveux et déterminé. Je fuis les regards qui se posent sur moi. Je passe à côté des hommes en baissant les yeux, je me précipite vers la voiture où Simon doit me retrouver. Dès que je tourne la clé de contact pour activer l'air conditionné, la radio me joue un tube de Mica. J'augmente le volume à fond et je chante à tue-tête. L'air commence à rafraîchir mon corps, je me sens mieux. Devant moi, quatre femmes conversent en attendant leurs hommes. Elles sont couvertes des pieds à la tête d'étoffes sombres et épaisses alors que le soleil les inonde de ses rayons torrides. Leurs corps sont cachés, leur chair ne respire ni la lumière du jour ni l'air ambiant. Comparées à elles, je me sens libre, je me sens femme, je me sens heureuse de ne pas être née musulmane. Pardonnezmoi amies musulmanes, je suis moi. Je ne suis pas vous. J'aime ma peau à l'air libre, j'aime mon visage découvert, j'aime ma liberté, j'aime ma vision de Dieu, éloignée de tant de règles qui ne me conviennent pas. Oui, je suis moi. Merci de m'accepter et de m'aimer comme je suis.

Simon me rejoint, j'ai honte de lui avouer la jubilation de liberté que je ressens. Je ne peux la cacher, il m'écoute en silence. Il ne dit rien, il ne juge pas. Il me regarde avec bonté. L'épisode mosquée est terminé, je suis heureuse de l'avoir vécu.

Il ne me reste que quelques pages à rédiger. J'aspirais à raconter notre aventure en veillant à y mettre un point d'écriture à un moment qui fait sens. Et voilà qu'aujourd'hui, nous sommes le dimanche 19 août. Le second ramadan de Simon vient de se terminer. Ce matin est jour de fête pour des millions de musulmans à travers le monde. Mon fils a quitté la maison à 5 h 45 pour prendre le premier bus et se rendre à la mosquée où la prière sera célébrée à 7 h 30. Il va partager toute une journée de fête avec ses amis et leurs familles.

Cette année, Thibaut ne s'est pas joint au ramadan de son frère, je ne me suis pas non plus levée avant l'aube pour lui préparer ses repas, avant les longues heures de jeûne. Nous sommes entrés dans une routine où chacun continue le chemin qu'il s'est choisi. Ici aussi j'y vois la concrétisation de la normalisation de la situation.

Ce matin, dimanche 19 août, je me suis rendue à la piscine communale dès son ouverture. J'apprécie d'y effectuer plusieurs longueurs avant que la foule des baigneurs n'envahisse ses eaux fraîches. À mon retour vers la maison, j'ai laissé traverser sur le passage pour piétons une femme voilée. Elle m'a souri pour me remercier. J'ai ouvert la fenêtre et je lui ai lancé:

– Je vous souhaite une belle journée de fête de fin de ramadan !

Elle m'a envoyé un baiser du bout des doigts, puis elle a posé sa main sur son cœur. Magnifique moment de tendresse entre deux inconnues. C'est elle qui m'a donné envie de terminer le livre tout de suite. Le jour est le bon, il est excellent. Des millions de musulmans font la fête. Je partage leur bonheur en pensées, et je remercie le Seigneur pour cette belle communauté qui L'a adoré durant tout un mois de jeûne.

Oui je suis heureuse, c'est une belle journée pour le dernier chapitre. Cela tombe d'autant bien que

Simon va partir quelques jours en vacances avec son papa. Il m'a demandé de lire ce que j'ai déjà écrit. Il recevra le premier jet complet avant son départ. L'aimera-t-il ? Voudra-t-il y apporter des changements, des précisions, des éclaircissements ?

Ce livre est le mien. Sans doute Simon sera-t-il déçu ou blessé par certaines phrases. Elles sont le reflet de mes émotions au moment où elles furent couchées sur le papier. Ceci dit, il est clair qu'il a un droit de regard et même davantage sur les parties où je parle plus précisément de lui. Il est légitime que mes propos reflètent sa réalité autant que la mienne. Ses commentaires et ses corrections éventuelles sont importants à mes yeux.

Quel était mon objectif en commençant ce projet ? Certainement pas de blesser qui que ce soit : ni les musulmans ni les non-musulmans, et encore moins Simon. En découvrant sa conversion, l'une de mes premières secousses profondes fut d'entendre les histoires de convertis qui avaient été rejetés par leur famille. C'est à ce moment, au tout début, que j'ai désiré écrire un livre avec l'espoir d'aider les familles qui font face à une conversion, ou à un autre changement drastique de cap de leur enfant. Un livre pour favoriser le plongeon dans la recherche de compréhension tolérante, un encouragement à s'ouvrir à l'inconnu et à maintenir un lien solide avec cet enfant qui choisit une autre route.

Je ressentais que si une conversion est un choc légitime pour la famille, elle est aussi une montagne impressionnante à déplacer pour le jeune qui se lance sur cette voie périlleuse. Nul doute que tout jeune a besoin, consciemment ou pas, du support de ses proches, de leur respect à défaut de leur compréhension, de leur présence confiante et de leur amour inconditionnel à défaut de leur bénédiction. J'aimerais que ce livre aide quelques familles à s'apaiser et à accueillir la nouveauté avec moins de peurs, tout en restant vigilantes et proches de l'enfant différent.

J'ai appris que l'unique façon pour moi de museler la peur, et de ne pas sombrer dans la panique, était de me documenter sur l'islam qui m'était pratiquement inconnu, et de m'ouvrir à la communauté musulmane. Cette ouverture m'a apporté de belles rencontres et un apaisement certain quant aux choix de mon Simon. En progressant dans mes découvertes sur l'islam, et en m'introduisant dans la communauté musulmane, je me suis parfois murmuré qu'il aurait été merveilleux d'apprendre tout ce que j'ai appris plus tôt. Que d'angoisses évitées, et comme la vie aurait été plus simple.…

Cette pensée m'a aussi encouragée à écrire pour partager mon expérience afin que d'autres n'aient pas à passer par une telle aventure pour remettre en question les amalgames véhiculés par un environnement pas toujours bien documenté. Je rêve que chacun puisse rejeter les généralités et les caricatures portées par une minorité mal intentionnée afin de se construire sa propre opinion sur cette grande communauté musulmane qui vit parmi nous. Ces hommes et ces femmes dont le cœur partage nos mêmes aspirations à l'amour, à l'amitié, au respect, à la tolérance, au droit à la différence, à la liberté de culte. Ces hommes et ces femmes qui respirent le même air que nous, qui mettent au monde des enfants dans nos pays qui sont aussi les leurs, qui s'endorment fatigués le soir et se réveillent le matin en se souhaitant une belle journée.

Est-ce que j'ai encore peur aujourd'hui ?…

J'ai peur de l'intolérance que je montre par moment, j'ai peur de mon irritabilité qui gronde lorsque les choses ne marchent pas comme je le voudrais. J'ai peur de l'humain lorsqu'il n'est ni bon ni doux, et lorsqu'il oublie le respect de l'autre et devient médisant, voire violent. J'ai peur aussi et surtout des manipulateurs, de ces adultes qui tentent de récupérer les jeunes idéalistes pour se les attacher à leur cause.


Mais peur de l’islam non, je n’ai plus peur.

Mes remerciements vont à Vlady
pour son long travail de correction.

À Sophie et Vladimir
pour leurs relectures, leurs conseils judicieux
et leur amitié qui m'est si précieuse.

À Pedro et Soumaya
pour le partage généreux de leur expérience.

À Stéphanie et Alain
qui ont cru en mon manuscrit.

Et finalement à mes fils tendres, uniques et solidaires
qui ont vécu cette expérience à mes côtés.

Vous avez aimé ce livre ? Envie de le conseiller ?
Laissez votre avis sur le site de votre libraire !

Paris - Bruxelles
http://www.laboiteapandore.fr

Photo de couverture : Selimaksan / Vetta / GettyImages

ISBN : 978-2-39009-015-1